



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre à Paris et en Région

janvier - février 2017

Casta Personnaz

Agnès Jaoui
Marie NDiaye
Lambert Wilson
Pierre Arditi
Michèle Bernier

Thomas Jolly
Nicolas Bouchaud
Rachida Brakni
Stanislas Nordey
Stéphane Freiss

EXCLUSIF

DOSSIER

Théâtre : politique et manipulations

Théâtral magazine n°63

www.theatral-magazine.com

M 02434 - 63 - F: 4,60 € - RD





Sommaire

Théâtral magazine

N° 63 - JANVIER / FÉVRIER 2017

04 AGENDA Janvier - Février 2017

06 ACTUALITÉS

07. Edito de Gilles Costaz

08 LA UNE

08. Laetitia Casta et Raphaël Personnaz

12 A L'AFFICHE

- 12. Caroline Loeb, Léonie Simaga
- 14. Sébastien Barrier
- 16. Georges Lavaudant
- 18. François Bégaudeau, David Bobée
- 20. Sophie Perez, Rachida Brakni
- 22. Nasser Djemai, Michèle Bernier
- 24. Agnès Jaoui
- 26. Anne-Marie Etienne
- 28. Cyril Garnier, Davy Sardou
- 30. Stéphane Freiss, Line Renaud
- 32. Jean-Benoît Patricot, Catherine Arditi
- 34. Jacques Frantz
- 36. Nâzim Boudjenah, Séverine Chavrier
- 38. Thierry Harcourt, Stanislas Nordey
- 40. Christiane Jatahy
- 44. Guillaume de Tonquédec, Lambert Wilson
- 46. Thomas Jolly
- 48. Pierre Arditi
- 50. Julie Duclos
- 52. Ascanio Celestini, Maria de Medeiros
- 54. Volodia Serre

42 TÊTES D'AFFICHES

56 DOSSIER : Politique et manipulations

avec Patrick Boucheron, Gaëlle Bourges, Benjamin Villemagne, Jean-Marc Avocat, Nicolas Bouchaud, Julie Timmerman, Nicolas Lambert, Marie NDiaye

66 PORTRAITS

Jean-Manuel Bajen, Gaël Kamilindi
Benoît Lavigne, Philippe Mourrat

70 ZOOM

Reims Scènes d'Europe #8
38e Festival Mondial du Cirque de Demain

74 PAGES CRITIQUES

82 LE GRAIN DE SEL

de Jacques Nerson

Théâtral magazine est édité par
Coulisses Editions
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France
Tél : + 33 1 43 27 07 03

Email : redaction@theatral-magazine.com
Site Internet : www.theatral-magazine.com

Directeur de la publication : Hélène Chevrier
Directeur de la rédaction : Enric Dausset

Rédactrice en chef : Hélène Chevrier
hc@theatral-magazine.com

Rédaction :
Hélène Chevrier
Gilles Costaz
Enric Dausset
Igor Hansen-Love
Jacques Nerson
Nathalie Simon
François Varlin
Hadrien Volle

Direction artistique et maquette :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Fabrication impression :
SIB Imprimerie - Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
Dépôt légal : date de parution
Commission paritaire du journal : 0319 G 89789
Commission paritaire du site : 1117 W 90648

Publicité :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Gestion Flashcodes
Arnaud Lacaze : + 33 1 42 18 00 00
www.infotronique.fr

Photo couverture © Dominique Issermann
Laetitia Casta / Raphaël Personnaz

Le prochain numéro sortira en kiosques
le 1er mars 2017

ABONNEMENT

1 an = 25 € p.81

www.theatral-magazine.com

Agenda

Spectacles recommandés

3-janv	Névrotik-Hôtel , mise en scène et avec Michel Fau. Bouffes du Nord 75010 Paris, du 3 au 8/01	
4-janv	Mon Traître , de Sorj Chalandon, avec Jean-Marc Avocat. Rond-Point, 75008 Paris, du 4 au 29/01 et en tournée	p.65
5-janv	Chunky Charcoal , de et avec Sébastien Barrier. Colline, 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 5 au 28/01	p.14
5-janv	Vu du pont , d'Arthur Miller, mis en scène d'Ivo van Hove, avec Charles Berling. Odéon Berthier, du 5/01 au 4/02	p.74
6-janv	La bonne nouvelle , de F. Bégaudeau. Commune Aubervilliers, du 6 au 21/01. La Devise . Dijon Bourgogne du 9 au 14/01	p.18
6-janv	Hôtel Feydeau , d'après Georges Feydeau, mise en scène G. Lavaudant. Odéon 75006 Paris, du 6/01 au 12/02	p.16
6-janv	Le dernier testament , mise en scène Mélanie Laurent. 6/1 Antibes, 13/1 Anney, du 25/1 au 3/2 Chaillot, 9/2 Mulhouse	p.80
6-janv	Karamazov , d'après Fiodor Dostoïevski, mise en scène Jean Bellorini. TGP Saint-Denis, du 6 au 29/01, et tournée	p.74
7-janv	Les Lettres d'amour , d'Ovide et Evelyne de la Chenelière, mise en scène David Bobée. CDN Rouen, du 7 au 14/01	p.19
10-janv	La Baignoire de velours , de Sophie Perez et Xavier Bousiron. Rond-Point, 75008 Paris, 01 44 95 98 00	p.20
10-janv	Je crois en un seul Dieu , de S. Massini, avec Rachida Brakni. Comédie de Saint-Étienne du 10 au 20/01 et en tournée	p.21
11-janv	Vertiges , de et mis en scène par Nasser Djemaï. MC 92 Grenoble, du 11 au 28/01, et en tournée	p.22
13-janv	Folle Amanda , de Barillet et Grédy, avec Michèle Bernier et Arielle Dombasle... Théâtre de Paris, du 13 au 22/01	p.23
14-janv	Un Air de Famille et Cuisine et dépendances , mise en scène Agnès Jaoui. Porte Saint-Martin, Paris, à partir du 14/01	p.24
17-janv	Les Enfants du Silence , avec la Comédie-Française. Au Théâtre Antoine, 75010 Paris, à partir du 17/01	p.26
17-janv	#vérité , de Benjamin Villemagne et Yann Métivier, Comédie de Valence, 04 75 78 41 70, du 17/01 au 6/02	p.63
18-janv	Un démocrate , de Julie Timmerman. Théâtre de l'Opprimé, 75012 Paris, du 18 au 29/01, et en tournée	p.64
19-janv	Piège mortel , d'Ira Levin, avec Cyril Garnier, Nicolas Briançon. La Bruyère, 75009 Paris, à partir du 19/01	p.28
19-janv	Hôtel des deux mondes , de E.-E. Schmitt, avec Davy Sardou, Noémie Elbaz. Rive Gauche, 75014 Paris, à partir du 19/01	p.29
19-janv	Un animal de compagnie , de Francis Veber, avec Stéphane Freiss... Nouveautés, 75009 Paris, du 19/01 au 30/04	p.30
23-janv	Pleins feux , mise en scène L. Chollat, avec Line Renaud, Fanny Cottençon. Hébertot, 75017 Paris, du 23/01 au 07/02	p.31



J a n . - F é v .



24-janv	Darius , de Jean-Benoît Patricot, avec Clémentine Célerié et Pierre Cassignard. Mathurins, 75008 Paris, à partir du 24/01	p.32
24-janv	Ensemble , de et mise en scène Fabio Marra, avec Catherine Arditi. Petit Montparnasse, 75014 Paris, à partir du 24/01	p.33
25-janv	L'Amante anglaise , de Marguerite Duras, avec Jacques Frantz, Judith Magre... Lucernaire 75006 Paris, à partir du 25/01	p.34
26-janv	Intérieur , de Maurice Maeterlinck, mise en scène Nâzim Boudjenah. Comédie-Française, Paris, du 26/01 au 5/03	p.36
30-janv	Après coups Projet Un-Femme n°2 , de Séverine Chavrier Théâtre de la Bastille, 75011 Paris, du 30/01 au 5/02	p.37
31-janv	Abigail's party , mise en scène de Thierry Harcourt. Poche-Montparnasse, 75006 Paris, à partir du 31/01	p.38
31-janv	Erich von Stroheim , mise en scène Stanislas Nordey, avec Emmanuelle Béart... TNS, Strasbourg, du 31/01 au 15/02	p.39
2-févr	Festival Reims Scènes d'Europe , du 2 au 11/02 www.scenesdeurope.eu	p.70
2-févr	Festival Mondial du Cirque de Demain , au Cirque Phénix Pelouse de Reuilly 75012 Paris, du 26 au 29/01	p.72
3-févr	Scènes de la vie conjugale , de Bergman, avec Laetitia Casta, Raphaël Personnaz. L'Oeuvre, 75009 Paris, du 3/02 au 16/04	p.8
4-févr	La règle du jeu , de Jean Renoir, mise en scène Christiane Jatahy. Comédie-Française, du 4/02 au 15/06	p.40
7-févr	La Garçonnière , avec Guillaume de Tonquédec et Claire Keim. Théâtre de Paris, 75009 Paris, du 7/02 au 4/03	p.44
11-févr	Wilson chante Montand , mise en scène Christian Schiaretti, avec Lambert Wilson. En tournée, à Paris du 26 au 28/02	p.45
12-févr	Fantasio , de Jacques Offenbach, mise en scène Thomas Jolly. Théâtre du Châtelet, 75001 Paris, du 12 au 26/02	p.46
21-févr	Le Cas Sneijder , mise en scène de Didier Bezace, avec Pierre Arditi... Théâtre de l'Atelier, 75018 Paris, à partir du 21/02	p.48
21-févr	Interview , avec Nicolas Bouchaud, Judith Henry. Du 21/02 au 12/03 au Rond-Point Paris, et en tournée	p.62
23-févr	Mayday (Big Blue Eyes) , mise en scène de Julie Duclos. La Colline, 75020 Paris, du 23/02 au 17/03. Puis, en tournée.	p.50
24-févr	Dépayement , un spectacle d'Ascanio Celestini Rond-Point, 75008 Paris, du 24/02 au 12/03	p.52
25-févr	Un amour impossible , de Christine Angot, avec Maria de Me-deiros, Bulle Ogier. Odéon/Berthier, Paris, du 25/02 au 26/03	p.53
25-févr	Je suis un homme ridicule , d'après Dostoïevski, mise en scène Volodia Serre. Athénée 75009 Paris, du 25/02 au 4/03	p.54
1-mars	Honneur à Notre Elue , de Marie NDiaye, avec Isabelle Carré, Patrick Chesnais... Rond-Point, Paris, du 1 au 26/03	p.61

OLIVIER PY RENOUELÉ À LA TÊTE DU FESTIVAL D'AVIGNON

Olivier Py vient d'obtenir un second mandat pour la période 2018-2021 à la direction du festival d'Avignon. Paul Rondin restera directeur délégué à ses côtés.



LE FOOTSBARN THÉÂTRE AU CIRQUE ROMANÈS

Du 13 janvier au 26 février, le Footsbarn théâtre pose ses valises sous le Chapiteau du Cirque Romanès avec deux spectacles : *Nid de coucou*, librement inspiré de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, et *Shakespeare Celebration* dans lequel des personnages des pièces de Shakespeare se croisent, se chahutent et se provoquent. Chapiteau du Cirque Romanès, Square Parodi Boulevard de l'Amiral Bruix 75016 Paris, 04 70 06 84 84

ADIEU À BRUNO BAYEN

Auteur, metteur en scène et comédien, Bruno Bayen nous a quittés à l'âge de 66 ans. Il était le fondateur de la compagnie La Fabrique de théâtre.

ADIEU À JEAN-CLAUDE DERET

On lui doit la série culte des années 60, *Thierry la Fronde*, dont il était le scénariste mais aussi l'un des interprètes. Jean-Claude Deret, de son vrai nom Claude Breitman, vient de nous quitter à l'âge de 95 ans. Il était auteur, acteur, mais aussi compositeur et chanteur. A 90 ans passés, ce touche-à-tout avait donné un *Cabaret Deret* en public avec sa fille Zabou Breitman.

LE FANTÔME DE L'OPÉRA PAS AVANT LA SAISON PROCHAINE

Compte tenu de la lourdeur des travaux nécessités par l'incendie qui s'est déclaré dans les sous-sols du théâtre le 25 septembre dernier, la comédie musicale du *Fantôme de l'opéra* est reportée en septembre 2017.

LUC ROSELLO DIRECTEUR DU THÉÂTRE DU GRAND MARCHÉ À LA RÉUNION

Luc Rosello, le directeur de la compagnie Cyclones Production et du théâtre de la Fabrik à Saint-Denis de la Réunion vient d'être nommé à la tête du Théâtre du

Grand Marché, Centre Dramatique de l'Océan Indien.

Ce metteur en scène très engagé (voir le n°33 de *Théâtral* magazine) qui travaille à la Fabrik avec la population locale restera attentif dans ses nouvelles fonctions à la professionnalisation et à l'insertion des artistes. Il compte ouvrir le théâtre aussi à des spectacles venus de l'Hexagone et a demandé à Lolita Tergegmina d'être artiste associée pendant 3 ans.



LANCEMENT DE LA CITÉ DU THÉÂTRE

Le Ministère de la culture vient de lancer le projet de la Cité du théâtre qui devrait occuper quelques 20.000 m2 sur le site des actuels Ateliers Berthier. Annoncé pour 2022 et après 150 millions d'euros de travaux, ce site devrait accueillir les nouveaux locaux du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, les salles de spectacle, de répétition et les espaces techniques de l'Odéon-Théâtre de l'Europe et deux nouvelles salles de 600 et 250 places pour la Comédie-Française pour remplacer le Studio-Théâtre et le Vieux-Colombier.

FLASHCODES

Dans ce numéro de THÉÂTRAL MAGAZINE, vous trouvez un certain nombre de flash codes que vous pouvez scanner avec votre smartphone. Ils vous permettent d'aller directement sur les sites des théâtres et de visualiser les bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal.



CINOCHÉ SUR SCÈNE

Les scénarios de cinéma progressent dans leur annexion des scènes de cinéma. Après *Les Damnés* empruntés à Visconti par Ivo van Hove, la série continue. Presqu'au hasard on relève dans le programme de janvier une adaptation de scripts d'Eric Rohmer, *Où que les cœurs s'éprennent*, par Thomas Quillardet au théâtre de la Bastille, une transposition de *Shock Corridor* de Samuel Fuller par Mathieu Bauer au Nouveau Théâtre de Montreuil et un diptyque du collectif *Ildi ! Eldi et d'Olivia Rosenthal* qui entrecoupe ses dialogues d'extraits de films, *Antoine et Sophie font leur cinéma*, au 104. Et l'on sait bien qu'on verra un jour au Châtelet ou ailleurs une récréation des *Parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy. Tout cela va bien au-delà de l'utilisation de la vidéo sur la scène. Le cinéma est entré dans le théâtre par toutes les portes, dans la tête des auteurs, dans les circuits sanguins des acteurs et dans les songeries des metteurs en scène.

Mais qui colonise qui ? En fait, la réalité pourrait être à l'envers de ce qu'elle paraît. Lorsqu'on regarde les chiffres des entrées des salles de cinéma, certains résultats sont catastrophiques : les blockbusters font le plein, le cinéma d'auteur, avec des jauges dramatiques, ne parvient pas à sauver son public. Le théâtre, au contraire, s'il va mal globalement, conserve et renouvelle ses spectateurs passionnés d'auteurs neufs. En même temps, il relance la cinéphilie et donne à voir la beauté du cinéma d'auteur ! Un paradoxe à mettre au crédit des directeurs de théâtre et des compagnies indépendantes.

25^E ÉDITION DU FESTIVAL SURESNES CITÉS DANSE

C'est en croisant en 1993 les danseurs du quartier de la Pailade à Montpellier et les performers des Rock Steady Crew à New-York qu'Olivier Meyer a eu l'envie de créer le *Festival Suresnes cités danse* dans le théâtre Jean Vilar de Suresnes qu'il dirige. Un festival qui a donné la parole aux danseurs de hip-hop, leur a permis d'exercer librement leur créativité technique et sensible. 25 ans plus tard, beaucoup des artistes révélés par cet événement, sont devenus chorégraphes, directeurs de compagnies ou directeurs de centres chorégraphiques. C'est pourquoi Olivier Meyer poursuit l'aventure en veillant à accompagner les nouveaux talents qu'il déniche grâce aux programmes de *Cités danse connexions*. Et pour célébrer ce que le festival a apporté au rayonnement de la danse hip-hop, cette 25^e édition présentera des créations des chorégraphes Pierre Rigal, Abou Lagraa, Andrew Skeels, Mickaël Le Mer, Anthony Egéa ou Farid Berki. Suresnes Cité danse, 01 46 97 98 10, du 6/1 au 5/2, www.suresnes-cites-danse.com

JOËL POMMERAT À LA PORTE SAINT-MARTIN

Jean Robert-Charrier continue de proposer une programmation riche et variée au théâtre de la Porte Saint-Martin en mêlant les artistes du subventionné et du privé. Après Catherine Hiegel qui vient de mettre brillamment en scène *Les femmes savantes* et



joue en ce moment dans *Un air de famille* de Bacri et Jaoui, il invite Joël Pommerat à présenter son adaptation de *Cendrillon* à partir du 27 mai. Le spectacle créé au Théâtre national de Belgique à Bruxelles en 2011 et repris à l'Odéon revisite le conte avec l'humour, l'intelligence et l'esthétique très visuelle de Pommerat qui fait de *Cendrillon* un garçon manqué et de son prince charmant un gringalet. Sans doute l'un des meilleurs Pommerat pour les enfants.

PATRICK POIVRE D'ARVOR PREND GOÛT AU THÉÂTRE

Après *Garde alternée* aux Mathurins, Patrick Poivre d'Arvor revient au théâtre en janvier et février dans *Légende d'une Vie/Stefan Zweig* de Caroline Rainette. Cette fois, il n'est pas sur scène ; il se contente de prêter sa voix à un personnage de journaliste. C'est au Théo-Théâtre à Paris, du 5/1 au 17/2, 01 45 54 00 16.



Une

*Misère et grandeur
d'un couple*

Laetitia Casta
Raphaël Personnaz

En 1973, Ingmar Bergman tourne pour la télévision suédoise une série retraçant vingt ans de sa vie de couple avec l'actrice Liv Ullmann. L'année suivante, il en fait un film devenu emblématique, *Scènes de la vie conjugale*, dans lequel le couple modèle que forment Johan et Marianne se sépare brutalement avant de se reformer en cachette de leurs nouveaux conjoints respectifs. Comme si délivrés des rôles qu'imposait leur mariage, ils pouvaient enfin s'épanouir et s'aimer vraiment. Le film les suit dans leur auto-analyse et questionne le rapport que chacun entretient avec l'amour et le couple.

Le réalisateur Safy Nebbou en a fait une adaptation pour la scène. Il a proposé à Raphaël Personnaz, qui jouait dans son dernier film, *Dans les forêts de Sibérie*, d'endosser le rôle de Johan et à Laetitia Casta celui de Marianne. L'enjeu est de taille. Les deux comédiens vont devoir reconstituer dans l'ambiance intimiste du théâtre de l'Oeuvre ce huis clos dérangent sans occulter l'espoir d'une fin heureuse. Car l'amour après tout peut bien se cultiver dans des terreaux très différents.

Théâtral magazine : Comment vous a-t-on proposé le projet ?

Raphaël : Safy Nebbou qui est un inconditionnel de Bergman m'a demandé si je voulais jouer *Scènes de la vie conjugale*. On avait tourné ensemble *Dans les forêts de Sibérie* et ça m'intéressait de retravailler avec lui. Et quand on a fait les lectures avec Laetitia, cela a été immédiat.

Qu'est-ce qui vous a plu dans ce chef-d'œuvre des années 70 ?

Raphaël : Je n'ai pas vu le film et je n'avais pas cette référence écrasante. En fait, je m'en fous un peu. J'ai lu l'adaptation de Safy et si on ne m'avait pas dit que cela avait été écrit dans les années 70, je ne l'aurais pas deviné parce que le texte est absolument actuel et

juste. Surtout dans les détails. Ce qui me passionne, c'est que deux personnes qui s'aiment soient prisonnières d'un tel carcan de conventions bourgeoises par leur éducation, qu'elles n'arrivent pas à laisser parler leurs cœurs et que leur amour puisse même se transformer en violence.

Laetitia : Moi j'avais vu le film. Et je me souviens très bien que cette vision du couple m'avait déprimée (*rires*). C'est comme si on était avec eux chez le psychanalyste. Il y a quelque chose de très fort qui touche à l'inconscient. C'est là où Bergman arrive à avoir une vision des choses très aiguisée. Et quand Safy m'a remis le scénario, j'ai eu une sorte de petite angoisse d'abord à l'idée de ce que ça pou-

vait remuer chez moi et après de savoir comment jouer ça. Ensuite j'ai rencontré Raphaël et c'est à la lecture que les choses se sont mises en place.

Raphaël : C'est tellement cruel sur les relations humaines et tellement juste en même temps que ça en devient parfois drôle. Il y a quand même des passages au début où lui est imbuvable et on en rit un peu.

Laetitia : C'est comme si tous les deux avançaient avec des masques qui se craquellent.

En fait, ils ont besoin de passer par cette rupture pour s'aimer vraiment.

Laetitia : Pour Johan, cela passe par la perte et pour Marianne par la rupture.

“ Si on commence à dire "nous" dans un couple, c'est mort. Il faut que ça reste "toi et moi" et qu'on ait un projet ensemble...”

Raphaël : Cela fait dix ans qu'ils sont ensemble, et ils sont encore assez jeunes. On peut imaginer qu'ils n'ont jamais été seuls et n'ont jamais eu l'occasion de se confronter à eux-mêmes, à leur propre solitude. Donc ils ne se connaissent absolument pas, sauf par le prisme de l'autre et à un moment donné, cela les emprisonne. On ne peut pas se définir par son couple, par son conjoint. Si on commence à dire "nous" dans un couple, c'est mort. Il faut que ça reste "toi et moi" et qu'on ait un projet ensemble. Or au début de la pièce, ils expliquent en interview comment ils abordent les choses ensemble. On a l'impression d'avoir affaire à un bloc. Je ne crois absolument pas aux gens qui exhibent leur bonheur comme ils le font. Je vois toujours derrière ces couples soi-disant unis la façade en feu. Sans doute parce que je suis pessimiste. Ou réaliste (*rires*).

Ca résonne à ce point avec le monde d'aujourd'hui ?

Raphaël : Terriblement. On vit quand même dans un monde très compliqué où j'ai l'impression que le couple est perçu comme un refuge et on va répéter les mêmes histoires, les mêmes erreurs que nos parents et nos grands-parents. Je trouve les gens et particulièrement les jeunes très convention-

nels aujourd'hui dans leur manière d'aborder ça. Tout d'un coup, on se convainc qu'en se mettant ensemble, on va mieux y arriver. La pièce déconstruit ce raisonnement.

À la fin Johan dit : "peut-on vivre ensemble tout en étant sincère ?" et Marianne répond : "pas dans notre cas". Comme s'ils n'arrivaient pas à être eux-mêmes dans leur couple.

Laetitia : C'est ça. Marianne n'a jamais réussi à être elle-même. Avant d'être en couple, elle était déjà dans le carcan d'une famille protestante et elle a basculé dans un autre carcan en se mariant. Il va falloir un choc pour que les choses bougent et ils se rendent compte que leur rupture est peut-être une chance pour eux puisqu'elle va leur permettre d'évoluer. Ils vont d'ailleurs effectuer chacun un chemin assez intéressant et se retrouver à un endroit auquel on ne s'attend pas du tout et qui serait peut-être celui de l'amour le plus juste.

La pièce s'appelle *Scènes de la vie conjugale* et pourtant, sur les vingt années racontées, ils en passent dix séparés pendant lesquelles ils vivent comme des amants, sans projet de vie.

Raphaël : Il n'y a pas de possibilité de projection dans le nouveau couple qu'ils forment. Leur vie d'avant n'était justement faite que de projections avec des rendez-vous comme Noël ou les anniversaires qui angoissent tout le monde. Ils se sont libérés de ça. Ça ne veut pas dire qu'ils sont plus heureux. Mais ils acceptent les imperfections de l'un et de l'autre. Et d'ailleurs Johan va devenir plus humain à partir du moment où il n'est plus dans ce cadre rigide du mariage.

Ce carcan crée chez lui de la violence qui lui fait dire des choses terribles : "j'ai envie de te frapper quand je te vois assise, là, parfaite, au petit déjeuner en train de mâchouiller tes oeufs à la coque."

Et en même temps, ça ne raconte pas *La guerre des Roses* (le film de Danny DeVito avec Michael Douglas, Kathleen Turner, ndlr), il y a aussi une douceur dans leurs relations...

Laetitia : ...qui se met en place après la rupture quand ils finissent par accepter leurs vraies natures. C'est comme s'ils n'avaient plus besoin d'être parfaits. Et c'est beau.

Raphaël : Ils ont trouvé une sorte d'équilibre entre eux.

La difficulté de cette pièce, c'est qu'elle repose uniquement sur la relation que vous allez créer entre vous.

Raphaël : Cela ne repose effectivement sur rien d'autre que la sincérité totale de ces personnages. Cela exige une vraie mise à nu. Mais l'écrin du théâtre de l'Oeuvre permet de ne pas forcer le jeu et de trouver cette intimité. On ne peut que partager notre histoire de couple.

Laetitia : Moi, j'ai l'impression qu'il faut s'abandonner pour trouver cette justesse.

Est-ce que de travailler sur cette pièce vous apprend quelque chose sur le couple ?

Laetitia : Oui. Ce qui me plaît, c'est le lâcher prise de ces deux personnages, et leur évolution. À la fin il y a peut-être quelque chose à en tirer. Finalement, c'est un texte très optimiste, c'est presque un hymne à la vie.

Qui se termine dans une cabane près de la mer...

Laetitia : Et on a envie d'être avec

eux, et peut-être même d'avoir fait leur parcours pour pouvoir s'aimer comme ça.

Raphaël : Dans un couple, l'amour n'est jamais suffisant. Elle avait besoin de s'épanouir et il avait besoin de lâcher prise.

Croyez-vous au pouvoir du théâtre ?

Laetitia : Bien sûr. Parce qu'on y raconte la vie et parfois, on la comprend mieux au théâtre et au cinéma que dans la réalité.

Raphaël : Aujourd'hui on n'a pas le choix. Il faut qu'on ait cette conviction que le théâtre peut changer les choses pour aller sur scène, pour parler aux gens, pour restaurer une forme de culture, d'éducation qui a un peu disparu. Qu'est-ce que cette pièce pourrait provoquer sur les spectateurs ?

Raphaël : Des discussions de couple. Le fait de servir des textes comme ça peut changer la vision d'un couple. Il y a une libération de la parole aussi. On parle de disputes, de violence entre des gens qui se disent des vérités. Mais je suis favorable aux éclats de voix. On en a besoin, sinon on finit par tuer toute sa famille. Il y a presque un plaisir coupable à venir voir cette pièce.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ Scènes de la vie conjugale

*D'Ingmar Bergman, mise en scène
Safie Nebbou, avec Laetitia Casta et
Raphaël Personnaz
Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy
75009 Paris, 01 44 53 88 88,
du 3/02 au 16/04*

“
Finalement,
c'est presque
un hymne à
la vie....

Repères artistiques

Laetitia Casta

Théâtre

*2004 Ondine, de Jean Giraudoux,
mise en scène Jacques Weber,
théâtre Antoine*

*2008 Elle t'attend, de et mise en
scène Florian Zeller, Théâtre de la
Madeleine*

Cinéma

Rôles

*2001 Les Âmes fortes, de Raoul
Ruiz*

*2002 Rue des plaisirs, de Patrice
Leconte*

2003 Errance, de Damien Odoul

*2006 Le Grand Appartement, de
Pascal Thomas*

2010 Gainsbourg, vie héroïque

2011 The Island, de Kamen Kalev

*2013 Une histoire d'amour,
d'Hélène Fillières*

Film

*2016 En moi, avec Yvan Attal,
Lara Stone et Arthur Igual...
(court-métrage)*

Cinéma

*2000 La Bicyclette bleue, de
Thierry Binisti*

*2014 Arletty, une passion
coupable, d'Arnaud Séligny*

Raphaël Personnaz

Théâtre

*2007 Van Gogh à Londres, de
Richard Wright, adaptation Jean-
Marie Besset, mise en scène Hélène
Vincent, Théâtre de l'Atelier*

*2009 Médée de Jean Anouilh, mise
en scène Ladislav Chollat,
Vingtième Théâtre*

*2014 Les Cartes du pouvoir, de
Beau Willimon, mise en scène
Ladislav Chollat, Théâtre Hébertot*

Cinéma

*2010 La Princesse de Montpensier,
de Bertrand Tavernier*

*2012 Trois mondes, de Catherine
Corsini*

2012 After, de Géraldine Maillet

*2013 Au bonheur des ogres, de
Nicolas Bary*

2013 Quai d'Orsay, de B. Tavernier

*2013 Marius, de Daniel Auteuil
(Prix Lumières 2014 : Meilleur
espoir masculin)*

2013 Fanny, de Daniel Auteuil

*2014 Une nouvelle amie, de
François Ozon*

2014 L'affaire SK1, de F. Tellier

*2014 Le Temps des aveux, de Régis
Wargnier*

*2016 Dans les forêts de Sibérie, de
Safie Nebbou*

Caroline Loeb

L'élégance à la Sagan

Elle ne l'avait jamais rencontrée, n'en était pas particulièrement lectrice, pourtant Françoise Sagan a fait irruption dans la vie de Caroline Loeb. Au point de lui donner envie de monter sur la romancière un magnifique seul en scène. Avec délicatesse, Caroline Loeb s'est glissée dans le personnage, sous la direction d'Alex Lutz et les très belles lumières d'Anne Coudret.



■ *Françoise par Sagan*, d'après *Je ne renie rien de Françoise Sagan*, adaptation de Caroline Loeb, mise en scène Alex Lutz, avec Caroline Loeb
Théâtre du Marais, 37 rue Volta 75003 Paris,
01 71 73 97 83, jusqu'au 30/01

Théâtral magazine : Pourquoi Françoise Sagan ?

Caroline Loeb : Je la connaissais très mal mais mon metteur en scène, Alex Lutz, est fou d'elle. J'ai découvert le livre d'entretiens donnés entre 1954 et 1992 *Je ne renie rien*, publié il y a deux ans. Ce texte, son intelligence, son humour ont véritablement déclenché mon envie. J'ai vu que c'était vraiment l'essence de sa pensée et que l'on pouvait en faire un monologue. Mais ça ne vient pas d'une volonté, c'est passé devant moi et je l'ai choppé ; Sagan est arrivée et a résonné profondément. C'est miraculeux.

Vous avez donc adapté cet ouvrage pour la scène ?

L'idée était d'être uniquement sur sa parole à elle et ses interviews. C'est le parcours d'une femme avec sa solitude assumée, douloureuse, sa lucidité sur la fête, la gaité. C'est une tristesse jolie, touchante, pas si triste finalement. Le parcours d'une femme artiste dans la mondanité et la représentation. Denis Wessthoff, son fils, a vu le spectacle, je crois qu'il a été très touché, très troublé.

Vous êtes metteuse en scène. Pourquoi ne pas avoir monté le spectacle seule ?

Je ne crois pas tellement à ceux qui s'auto-mettent en scène. Comme pour bien des choses, c'est quand même plus marrant à deux que tout seul ! Le metteur en scène apporte son désir, son regard, sa vision. Alex Lutz est féministe – c'est toujours formidable de voir qu'il y a des mecs que ça intéresse ! – très rapide – je ne sup-

porte pas la lenteur ! –, nous travaillons à 1000 à l'heure. Il a une curiosité à 360 degrés.

Comment avez-vous composé votre personnage ?

Je me suis attachée à rentrer dans la chair de chaque mot, à faire vibrer chaque silence et à voir comment cela résonnait chez moi, profondément, intimement. Ça n'a pas été très compliqué à composer, mais plutôt évident. Sagan c'est un personnage, c'est son humanité qui est magnifique. Je cherchais plus à entrer dans ses mots et dans son costume plutôt que me goinfrer de vidéos. Il y a bien sûr une attitude à attraper...

“ Sa pensée, son sens de la valeur et de l'importance du temps m'imprègnent et font partie de moi...”

Après, il faut être dans la sincérité de chaque moment. Dès que je mets le pied sur scène, je rentre dans le personnage, dans cette pensée ; dès que j'enlève ma perruque, c'est fini. Mais finalement ce n'est pas si fini que ça... Sa pensée, son sens de la valeur et de l'importance du temps, m'imprègnent et font partie de moi. Elle a touché des choses très profondes qui m'ont fait du bien. Une façon d'aborder les sujets avec profondeur et légèreté. Un désespoir avec l'œil qui frise, une élégance qui m'accompagne.

Propos recueillis par François Varlin

Léonie Simaga

Le réel d'abord

Elle a quitté la Comédie-Française après 10 ans de bons et loyaux services. Depuis le 1er janvier 2016, elle est libre, tourne des films, n'a pas encore retrouvé de grands rôles au théâtre mais fait des mises en scène comme celle de *Pour un oui ou pour un non*, l'un des grands succès du théâtre de Poche.

Théâtral magazine : Vous aviez mis en scène la pièce de Nathalie Sarraute au Français. Vous la montez à nouveau au Poche neuf ans après. Pourquoi ?

Léonie Simaga : Dans les deux cas, ce sont deux acteurs qui sont venus me demander de les mettre en scène. Au Français, c'étaient Laurent Natrella et Christian Gonon. Là, ce sont Nicolas Briançon, avec qui j'avais déjà travaillé, et Nicolas Vaude qui ont fait la même démarche.

“ L'un des personnages n'a pas supporté l'intonation avec laquelle l'autre a dit : "C'est bien, ça"...

Que raconte la pièce, selon vous ?

Elle raconte la dissolution d'une amitié, celle qui lie H1 et H2. Mais ce n'est pas si simple. C'est un texte ouvert et énigmatique. On sait que l'un des personnages n'a pas supporté l'intonation avec laquelle l'autre a dit : "C'est bien, ça". Mais je pense que les désaccords les plus profonds n'effacent pas le

temps commun, que les deux hommes resteront amis. Donc la pièce est essentiellement l'exploration d'un tropisme, celui selon lequel une altération très commune du langage mène à des gouffres et à une haine muette. Cette fois, j'ai utilisé un peu de Bach. La simplicité de cette musique est celle de cette écriture faite de mots simples, basée sur presque rien.

Qu'est-ce qui différencie cette nouvelle mise en scène de la précédente ?

En 2007, l'approche était plutôt sociologique, avec un amoncellement de choses. Cette fois, dans la belle proximité du Poche, on a fait le contraire. Le décor de Massimo Contranetti et les lumières de Marco Giusti sont pour beaucoup dans le style épuré. Contranetti s'est souvenu d'une salle du Musée d'archéologie de Naples pour faire un lieu vide qui, pourtant, dit la culture, l'intelligence. Cette scénographie abolit le concret. Le concret est dans le jeu des interprètes. J'aime travailler avec des acteurs de tempérament comme ceux-là. Tous deux sont mis à nu.



Ils sont assez proches de ce qu'ils sont dans la vie. Nicolas Briançon est un calme qui fait face à l'adversité, ne va jamais vers le négatif. Nicolas Vaude est hypersensible, précieux, précis, un peu fou. Ils sont arrivés texte su aux répétitions et ont pu aller très loin dans l'interprétation.

Pourquoi quitter la Comédie-Française et comment travailler ensuite ?

Ce que j'y ai fait, c'était toujours du rêve. Mais, dans toute famille, il faut arriver à partir. Le prix à payer, maintenant, c'est l'angoisse.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Pour un oui ou pour un non de Nathalie Sarraute, mise en scène de Léonie Simaga, avec Nicolas Briançon, Nicolas Vaude, Roxana Carrara. Poche-Montparnasse 75 bd du Montparnasse 75006 Paris, 01 45 44 50 21, jusqu'au 26/02*

CHUNKY CHARCOAL

Colline - Paris

**Sébastien Barrier****L'aurignacien**

■ *Chunky Charcoal*, de et avec Sébastien Barrier (Parole), Benoît Bonnemaïson-Fitte (Dessins), Nicolas Lafourest (Musique)
Colline, 20 rue Malte-Brun 75020 Paris,
01 44 62 52 52, du 5 au 28/01

Cet homme-là aime saouler les gens. Incontestablement, tout est prétexte chez Sébastien Barrier à l'abondance. Sur scène, les histoires qu'il raconte nous perdent dans un vertige sensoriel. Ivresse du goût avec *Savoir enfin qui nous buvons*, ivresse aussi des objets avec *Ronan Tablantec*, ivresse encore des mots avec *Chunky Charcoal*. Dans ce dernier spectacle qui parle de la perte, les mots s'accumulent sur une immense feuille blanche...

L'accumulation de mots sur la feuille blanche, c'est l'œuvre d'un dessinateur, Benoît Bonnemaïson-Fitte, ami de Sébastien Barrier. "Il me faisait les affiches de mes spectacles et on a eu envie d'aller plus loin, que la parole en train de se dire rencontre le dessin". Une intuition qu'ils éprouvent lors d'une exposition des objets accumulés pendant la tournée du spectacle *Ronan Tablantec* (du nom d'un clown qui ramasse toutes sortes d'objets. "Chaque objet racontait un lieu, une personne et moi je racontais les objets aux gens"). "Pendant l'expo, comme Benoît se faisait chier, il écrivait compulsivement, sans jamais relever la mine de son crayon et ça finissait par créer un texte bourré d'accidents, de trous, de fautes que je relisais aux visiteurs..." Et puis il découvre l'ouvrage de Marie-Haude Caraës sur les images de la pensée. "Avec Benoît, on s'est beaucoup excités sur cette question de comment le dessin peut révéler une pensée en train de se faire dans un temps donné". Ils font appel au guitariste Nicolas Lafourest "qui fait une musique très narrative, mais aussi très mélancolique et très violente parfois. Après, j'ai contacté des théâtres pour leur dire

de me donner très vite 30.000 euros parce que Benoît et Nicolas ont huit enfants à deux et qu'il faut bien les nourrir". Le projet est lancé. Enfin presque, reste à savoir de quoi ils vont parler. "C'est en allant répéter à Calais qu'on a trouvé". Ce sera la perte. Le deuil. L'enterrement. "Un moment qu'on rate trop souvent. Imaginons un enterrement qui se passe bien parce qu'on enterre quelqu'un qui est mort assez vieux, que la famille ne s'est pas déchirée et que tous sont quand même contents de se voir. Finalement la perte fait qu'on se retrouve aussi. On parle du rituel, de la fable, de l'histoire collective qu'on se raconte pour tenir le coup. Il y a aussi des moments où j'essaie de faire rire les gens ; ce n'est pas une heure et demi de lamentation. C'est même un spectacle assez joyeux".

A la fin, il ne reste que des mots écrits sur une paroi de neuf mètres sur trois, "alors que la parole a depuis longtemps disparu. Comme nos illustres prédécesseurs qui peignaient sur les murs de leurs grottes à Chauvet et à Aurignac. La matière était la même, du charbon aussi." D'où le titre. "C'est le nom de la craie que Benoît utilise pour dessiner sur le tableau".

Hélène Chevrier

LÉGENDE D'UNE VIE

STEFAN ZWEIG

Traduction & adaptation Caroline Rainette

Mis en scène & avec
LENNIE COINDEAUX CAROLINE RAINETTE

Avec la voix de
PATRICK POIVRE D'ARVOR



« Encore un plongeon dans l'humain »



« Magnifique texte »

5 JANVIER - 17 FÉVRIER 2017
JEUDIS & VENDREDIS 21H
THEO·THEATRE

20 RUE THÉODORE DECK - 75015 PARIS · WWW.THEOTHEATRE.COM
RÉSERVATIONS: 01 45 54 00 16 / PARTENAIRES: BILLET NET | BILLET REDUC | FNAC | THEATREONLINE

Essaion

CARAVANE → PRÉSENTE

RHINOCÉROS

**SUCCÈS
PROLONGATIONS**

LA NOUVELLE DE
EUGÈNE IONESCO

avec
STÉPHANE DAURAT
mis en scène par
CATHERINE HAUSEUX

SIÈGE-FK



→ 19h30 → THEATRE DE L'ESSAION
tous les lundis jusqu'au 22 mai 2017

6, rue Pierre au Lard 75004 Paris
Métro Hotel de ville ou Rambuteau

Résa → 01 42 78 46 42

PRESSE

Une brillante réussite, un spectacle à la fois moderne et intemporel.
FROGGYDELIGHT

L'énergie du comédien est sans égale. Son jeu, vif et précis.
On rit, on s'émeut, on s'inquiète. LA PROVENCE

Un tour de force impressionnant ! REG'ARTS

À ne manquer sous aucun prétexte. fff - UNFAUTEUILPOURLORCHESTRE

Un seul en scène précis et exigeant. RHINOCEROS.EU

Ce « Rhinocéros » réveille les consciences et affûte notre méfiance envers nous-mêmes et les modes qu'on nous impose. LA MARSEILLAISE

Une adaptation de belle facture pour ce texte incontournable. THEATRES.COM

Georges Lavaudant



Artiste de la fête des images et des rythmes au théâtre, Georges Lavaudant a longtemps dirigé l'Odéon. Il y revient par l'entrée des artistes et fait par la même occasion un retour au répertoire des grands vaudevillistes français avec *Hôtel Feydeau*.

Noirceur et folie

et la noirceur. On ne s'attarde pas sur les histoires, on est plutôt dans une boîte très rapide.

Qu'est-ce que vous aimez le plus ? Les personnages ?

Oh non ! Ce ne sont que des hommes imbus d'eux-mêmes, des femmes impossibles, acariâtres. Mais

ce sont des pastilles de bonheur à jouer, tout en étant des exercices très difficiles. Feydeau représente une société qui vit dans la peur du scandale, avec des couples où chacun veut avoir le dernier mot. C'est donc un auteur qui avance par la phrase, comme Jarry ou Ionesco. J'ai dégagé le côté Belle Époque. Les costumes sont plutôt années 30 et tout est simple. Un décor nu de Jean-Pierre Vergier et 12 chaises. Il y a huit acteurs, quatre filles, qui sont jeunes, et quatre garçons, qui ont beaucoup joué avec moi.

Labiche ou Feydeau, lequel préférez-vous ?

Ils correspondent à un territoire du théâtre que j'ai exploré et que

je veux représenter à ma manière, qui n'est pas celle d'Alain Françon ou de Didier Bezace. Avec Labiche, dont j'ai monté il y a longtemps *Un chapeau de paille d'Italie*, il y a des moments de poésie, de douceur qu'il n'y a pas chez Feydeau, toujours implacable !

Depuis votre *Cyrano de Bergerac* en 2013, vous aviez disparu ?

Avec ma compagnie, je travaillais dans une grande liberté. L'an dernier, j'ai monté *Vu du pont* d'Arthur Miller en catalan à Barcelone et le spectacle va aller à Madrid en castillan ! J'ai fait beaucoup d'éclairages en Chine, pour transmettre ce que je sais faire. J'ai travaillé sur le théâtre nô au Japon. A Paris, je suis associé à l'équipe qui doit rouvrir la Scala boulevard de Strasbourg.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

Théâtral magazine : Qu'est-ce qu'*Hôtel Feydeau* ? La réunion de toutes les scènes de Feydeau qui se passent dans un hôtel ?

Georges Lavaudant : Non, les pièces réunies ne fonctionnent pas sur le cocufiage, la folie sexuelle. Mais elles sont pleines d'allusions sexuelles. Ce sont les pièces en un acte, *Léonie est en avance*, *On purge bébé* (que j'avais monté à Barcelone avec Nuria Espert), *Feu la mère de madame*, *Mais n'te promène donc pas toute nue* ! J'ai compacté, fragmenté, télescopé ces textes pour qu'ils tiennent dans une seule soirée. On passe d'une chambre à l'autre et l'on saute en dansant d'une scène à l'autre. J'ai accentué l'illogisme

■ *Hôtel Feydeau* d'après Georges Feydeau, montage et mise en scène de Georges Lavaudant, Odéon Place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40, du 6/01 au 12/02

REPRISE
THÉÂTRE

16
les dec
hargeurs

saison
17

21h00
05.01
au 18.02.17
mardi au samedi

LE PREMIER

ISRAËL HOROVITZ /
DIMITRI DUBREUCQ

Adaptation & traduction **Claude Roy**

Mise en scène & scénographie
Dimitri Dubreucq

Avec **Vincent Gillieron, Sylvain Savard,
Pierre-Marie Schneider,
Guillaume Tagnati, Lou Tordjman**

Texte publié aux Éditions Théâtrales

Coréalisation **Les Déchargeurs /
La C^{ie} idéale**

La C^{ie} idéale reçoit le soutien de
l'agglomération d'Argenteuil-Bezons



JUSQU'OUÛ IRIEZ-VOUS
POUR ÊTRE LE PREMIER

théâtre
**les dec
hargeurs**

by le pôle

fondateur wicky messico
direction lee fou messico & ludovic michel

www.lesdechargeurs.fr

01 42 36 00 50

3, rue des déchargeurs
75 001 paris • m° châtelet

suivez-nous



sceneweb.fr

*Mise en scène sobre de
D. Dubreucq, performance
d'acteurs très en verve,
époustouffants, drôles.*

Le Canard enchaîné

*Un rendez-vous réussi et
pathétiquement drôle !*
Cultures-J

A ne pas manquer
Froggy's delight

LA BONNE NOUVELLE / LA DEVISE

La Commune Aubervilliers / Théâtre Dijon Bourgogne

François Bégaudeau n'est jamais plus heureux qu'au théâtre quand il suit le travail "corps-texte-acteurs" avec la complicité du metteur en scène. En 2014, après *La Grande Histoire* élaborée pour la promotion 25 de l'École de la Comédie de Saint-Etienne, il a écrit deux pièces : *La Devise* créée en octobre 2015 et *La Bonne nouvelle* étrennée il y a quelques semaines.



De "bonnes nouvelles" de François Bégaudeau

L'auteur a à chaque fois répondu à une demande de Benoît Lambert, le directeur du TDB (Théâtre Dijon-Bourgogne, Centre Dramatique National). "Ce sont deux pièces à dimension politique", indique François Bégaudeau installé ce jour-là dans un café situé à deux pas du Bataclan.

Comme son nom l'indique, *La Devise* jouée partout en France depuis deux ans repose sur les trois mots qui composent le socle de la République française : Liberté, Égalité, Fraternité. Elle est née peu après les attentats de Charlie Hebdo. "La commande de Benoît Lambert était qu'elle dure une heure, soit jouée par deux comédiens et partout, dans des écoles, des maisons de retraite -je l'ai même vue donnée dans une salle de tribunal !-, comme du théâtre sur tréteaux."

La "légende" raconte que François Bégaudeau a d'abord refusé la commande de Benoît Lambert. "C'est vrai, reconnaît-il. Avec cette devise, comment échapper à un catéchisme républicain ? J'ai souhaité faire une leçon sur la leçon avec un homme et une

femme." Lui, "une cravate à la Macron, bleu ciel, nœud large" est un acteur entre 30, 40 ans qui s'entraîne à faire un laïus autour de la devise : "Chers jeunes, la République m'a missionné auprès de vous pour vous dire l'urgence de redonner du sens à notre devise...". Elle, "une femme du même âge", le coache. "Le sujet semble rebutant, mais je voulais une comédie didactique et éviter le pensum", précise François Bégaudeau qui n'a pas oublié d'être drôle dans la pièce.

De même dans *La Bonne nouvelle* imaginée deux ans avant *La Devise*. Sourire aux lèvres, il explique que la pièce met en scène six personnages, des "dominants libéraux comme les intervenants des télé-évangélistes américaines, des repentis qui reviennent dans le droit chemin. Je suis dubitatif sur le fait que les gens changent, le motif chrétien permettait de présenter ce changement pour une raison mystique".

Après avoir assisté aux premières, l'écrivain se réjouit de voir que le spectacle se déroule comme il l'avait espéré. "Je voulais donner à penser sans ennuyer, qu'il y ait de la joie", dit-il en précisant

que *La Bonne nouvelle* emprunte des "formes pop", sketches ; jeux télévisés, ... Il l'a vue évoluer : "Au début, elle durait 2 heures 45, on l'a réduite à deux heures environ. La durée est organique. Je compte beaucoup sur l'effet de troupe qui prêche la bonne parole de ville en ville." En dix ans, François Bégaudeau se réjouit d'être "tombé sur de sacrés metteurs en scène. Le plus beau métier du monde."

Déjà, il a écrit deux autres pièces : dans la lignée de *La Devise*, *Contagion* sur "la peur ambiante, la psychologie collective" qui sera jouée au théâtre Paris-Villette en mai 2017. Et *Le Foie*, autour des relations mère-fils qui devrait être montée en septembre de la même année.

Nathalie Simon

■ *La bonne nouvelle*, de François Bégaudeau et Benoît Lambert, La Commune, CDN d'Aubervilliers, 01 48 33 16 16, du 6 au 21/01

■ *La Devise* de François Bégaudeau, mise en scène Benoît Lambert, du 9 au 14/01 au théâtre Dijon Bourgogne et en tournée

Le directeur du CDN de Haute-Normandie met en scène l'un des plus beaux textes d'Ovide. Autant de portraits de femmes blessées, issues de la mythologie, qui, pour la première fois, prennent la parole au travers de lettres enflammées.

Théâtral magazine : Comment avez-vous découvert ces *Lettres d'amour* ?

David Bobée : Ovide est un auteur qui me passionne depuis toujours. Après avoir monté le spectacle *Metamorphosis*, qui s'appuyait librement sur certains passages des *Métamorphoses*, je me suis plongé dans ses œuvres complètes et je suis tombé sur ces textes. Au-delà de leur qualité littéraire, parfaitement incroyable, j'ai été saisi par leur modernité. Il y a plus de 2000 ans, rendez-vous compte, un auteur romain a eu le culot d'inventer une série de lettres fictives pour donner la parole aux grandes figures féminines de la mythologie : Pénélope, Médée, Phèdre, Ariane... Ces textes, féministes avant l'heure, sont des sommets de la littérature amoureuse.

Les avez-vous remis au goût du jour ?

Non. J'ai simplement modifié certains passages pour que leur oralité soit plus évidente. Et j'ai commandé un texte à la jeune auteure Evelyne de la Chenelière pour apporter une touche contemporaine. Elle fera le lien entre les cinq lettres que j'ai choisies de mettre en scène. Toutes débutent par la phrase suivante : "*Quand tu m'as dit je ne t'aime plus, j'ai pensé quel courage.*" Une phrase déchirante.

En quoi sont-elles proprement théâtrales ?

Car elles resteront sans réponse. Mais grâce à elles, ces femmes es-

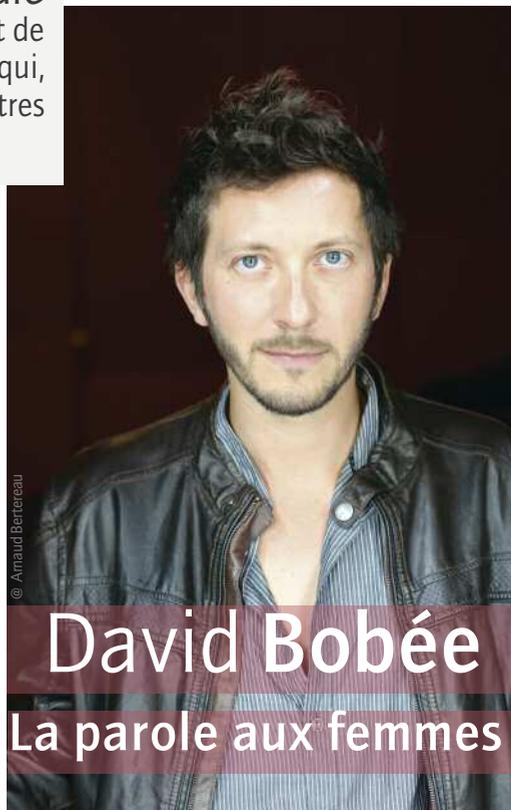
pèrent tout de même toucher leur destinataire une dernière fois. C'est un geste à la fois sublime et désespéré. Une étape nécessaire du deuil amoureux. On y entend des cris, de la fureur, de la démesure... Des émotions d'une richesse inégalable. Et tout doit passer par le corps. J'ai choisi de confier ces textes à la comédienne canadienne Macha Limonchik qui les déclamera dans le décor d'une immense chambre à coucher.

Pourquoi elle ?

C'est une immense actrice ! Et l'une des comédiennes les plus fameuses et populaires au Canada. Elle a l'habitude de jouer des rôles de grande sœur dans des séries télé. Ici, elle retrouvera son premier amour pour la tragédie. C'est une femme à la fois forte et fragile, parfaite pour le rôle. J'ai tout de suite été saisi par sa voix rocailleuse qui raconte son âge et son expérience.

Et vous avez également fait appel à un acrobate Anthony Weiss...

Oui. Depuis mes débuts, je suis attaché à la pluridisciplinarité. J'aime l'ouverture, la circulation. L'idée était que Macha Limonchik ne soit pas seule sur le plateau, que ses fantômes puissent l'accompagner tout au long du spectacle. Anthony Weiss a le rôle, quasi impossible, d'incarner l'absence de l'autre sur scène. Ce qui permettra à Macha Limonchik de projeter ses mots sur lui. L'enjeu est de représenter la blessure phy-



© Amaud Bertereau

David Bobée La parole aux femmes

sique. Et j'ai également fait appel au groupe montréalais d'electro folk, les Dear Criminals. C'est l'une des formations les plus passionnantes du moment.

*Propos recueillis par
Igor Hansen-Love*

■ *Les Lettres d'amour d'Ovide et Evelyne de la Chenelière, mise en scène par David Bobée
Centre dramatique national de Haute-Normandie-Rouen. Théâtre des 2 Rives, 48 rue Louis Ricard 76176 Rouen, 02 35 70 22 82, du 07 au 14/01*

On n'a pas fini de parler de la compagnie du Zerep cette année. Après *Le Piège à loup* présenté à la Ménagerie de Verre fin novembre, Sophie Perez, Xavier Boussiron et leurs acolytes déjantés s'installent au Rond-Point avec une série de cinq performances réunies sous le titre énigmatique de *La Baignoire de velours*.

Pour Sophie Perez, la fondatrice du Zerep, les performances comptent autant dans le répertoire de la compagnie que les grands spectacles. "Il y a les spectacles et les perfs comme il y a des 33 tours et des 45 tours. C'est entre les tubes et les pe-

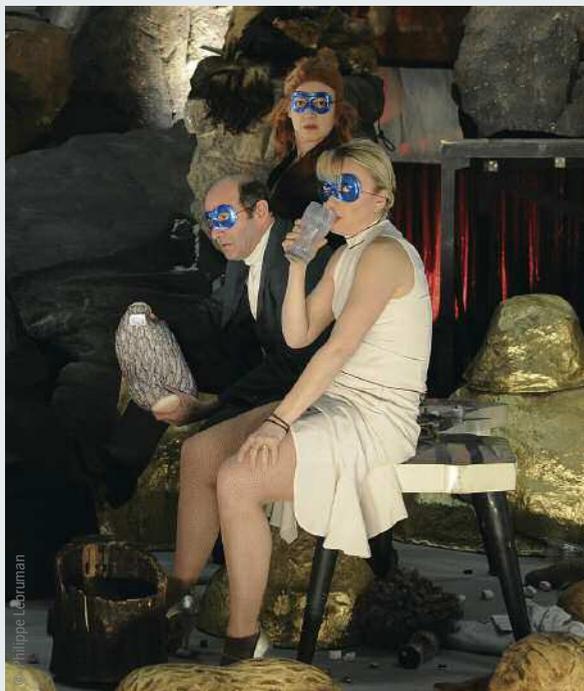
tites formes". Certaines comme *Mikrokosmos* sont des déclinaisons des spectacles. "C'est une reprise de Mikrokosmos version Xavier Boussiron c'est-à-dire qu'il joue de la guitare électrique et Marie-Pierre Brébant du clavier. C'est juste un concert". De la musique encore avec *Stéphane Roger chante tout avec la voix d'Aznavor* inspiré de la pièce *Enjambe Charles*. "Stéphane peut imiter Aznavour pendant des heures. Dans cette perf, il chante plein de chansons avec la voix d'Aznavor mais qui n'ont rien à voir avec Aznavour. Ce sont plutôt des tubes et des chansons anglaises.

Ça peut être très beau, voire insupportable (rires)". *Le pied jaloux*, lui, n'a pas d'antécédent sur scène. Créé pour le Centre national de la Danse en juin dernier, il donne un aperçu de ce que peut être le Zerep en pleine répétition : "c'est une sorte de revue un peu musico-expérimentale pour faire chanter et danser Sophie Lenoir. On est sur scène comme ce qu'elle fait, on lui parle...". En dépit des apparences, rien n'est improvisé. Ou presque. "Il faut qu'il y ait suffisamment de petites marges pour que les gens pensent que ça se passe ce soir-là". *Écarte la gardine, tu verras le pros-*

cenium est un spectacle muet. "On s'est demandé ce que serait une ambiance de théâtre privé avec deux couples un peu chics qui se retrouvent pour boire l'apéro. C'est un truc visuel qui n'arrête pas de se démultiplier". Et puis il y a *Faire mettre (acte 2)* dans lequel "Sophie Lenoir déguise Stéphane pendant une demi-heure en sapin de Noël. Il finit par ressembler à un totem africain et elle se met à patiner dans de la pâte slim. C'est un truc vaudou. Au fond, tout ce qu'on fait parle de la même chose, de l'art et des objets humains". Entendez par "objets humains" les acteurs. Car ces performances sont pour eux, les Stéphane Roger, Sophie Lenoir, Marie-Pierre Brébant, Gilles Gaston-Dreyfus, ou Marlène Saldana. Certains travaillent avec Sophie et Xavier depuis vingt ans. "Avec Stéphane et Sophie, on a inventé le truc ensemble. Alors c'est scellé entre nous pour la vie".

Hélène Chevrier

■ *La Baignoire de velours*
10 au 14/01 *Le Pied jaloux*
17 au 20/01 *Faire mettre (acte 2)*
21 et 22/01 *Stéphane Roger*
avec Xavier et on commente ce qu'elle fait, on lui parle...".
24 et 25/01 *Mikrokosmos*
26 au 29/01 *Écarte la gardine, tu verras le proscenium*
conception et scénographie Sophie Perez, Xavier Boussiron
Théâtre du Rond-Point, 2 bis
avenue Franklin Roosevelt 75008
Paris, 01 44 95 98 00



JE CROIS EN UN SEUL DIEUComédie de Saint-Etienne
et en tournée**Le 10 janvier,
Rachida Brakni
relèvera un vrai défi**

à La Comédie de Saint-Étienne avant de partir en tournée : seule sur scène, elle interprétera trois personnages de femme dans *Je crois en un seul Dieu*, de Stefano Massini. "Je me suis lancée et pourtant j'ai du mal avec la solitude, dit cette mère de deux enfants en souriant. Je pensais que j'allais frôler la schizophrénie, mais une occasion comme celle-ci ne se présente qu'une fois dans sa vie." C'est le metteur en scène Arnaud Meunier qui lui a proposé cette aventure inédite. L'ancienne pensionnaire de la Comédie-Française ne connaissait pas les autres récits de l'auteur ; *Femme non-rééducable*, sur la journaliste russe Anna Politkovskaïa et *La Saga des Lehman Brothers*.

"Je me suis dit que ce n'était pas plus mal d'être vierge, dit-elle. J'ai lu *Je crois en un seul Dieu* d'une traite. Plusieurs choses m'ont fait peur et d'abord la façon dont il pouvait être perçu. Il y a trois femmes de religions différentes, mais le récit n'est pas manichéen, il ne prend pas parti et ne cherche pas à résoudre le conflit israélo-palestinien." Le texte "très construit et clair" restitue les trois voix féminines avec force détails qui composent la Grande Histoire comme le souligne la femme d'Eric Cantona.

Rachida Brakni qui fêtera ses



Rachida Brakni

femmes je vous aime

40 ans en février prochain présente les trois héroïnes qu'elle va incarner : Eden Golan, une professeure israélienne qui enseigne l'histoire de tous, juifs ou non, "une femme de gauche progressiste qui milite pour trouver une solution à la paix jusqu'au jour où elle réchappe à un attentat suicide. Ses idéaux s'effritent..." Shirin Akhras, âgée de 20 ans environ qui étudie l'histoire de la Palestine à l'université de Gaza. "Elle décide de commettre l'innommable, de devenir kamikaze."

Et Mina Wilkinson, une Américaine militaire qui ne fait pas de différence entre les Juifs et les Arabes, "un personnage un peu réac qui pourrait être une électricienne de Trump. Elle a fait la guerre à Sa-

rajevo. Elle pourrait être aussi notre regard à nous, néophytes sur ce conflit." La comédienne s'est demandée comment trouver la distance pour échapper à l'amalgame. "Ça me fait penser à la peine de mort, je suis contre, mais si quelqu'un touche à ma chair...", confie-t-elle. Avec Arnaud Meunier, elle a travaillé avec un chorégraphe pour "trouver le corps" de chacune des femmes qui tiennent toutes un "discours spécifique".

Formée au Studio-théâtre d'Asnières et au Conservatoire national d'art dramatique de Paris, la jeune femme se dit "pleine" d'influences diverses. "Je me considère comme un

artisan, une matière, de l'argile ou du marbre, j'aime être modelée par un metteur en scène. Chacun a sa propre manière de travailler. Je suis très docile, je me laisse porter. C'est lui l'artiste, moi, je suis au service du texte. J'ai envie qu'il soit content de mon travail. Nous sommes là pour essayer des choses, nous tromper."

Nathalie Simon

■ *Je crois en un seul Dieu*, de Stefano Massini, mise en scène Arnaud Meunier, avec Rachida Brakni, Comédie de Saint-Étienne du 10 au 20/01, Tours du 25 au 28/01, Célestins-Lyon du 1er au 17/02, Angoulême du 7 au 8/03, Rond-Point – Paris du 14/03 au 9/04, Jura 13-14/04, Castelnaudary le 20/04, Nice du 26 au 29/04, La Ricamarie du 3 au 5/05, Amiens les 10-11/05, Oyonnax les 18-19/05



Théâtral magazine : Enfant de l'immigration, vous êtes né à Grenoble et vous avez eu une formation d'acteur en Angleterre. Un parcours peu banal.

Nasser Djemaï : La formation anglo-saxonne est très pragmatique et responsabilise beaucoup les artistes. J'ai beaucoup appris et j'ai découvert à quel point j'étais français ! Quand j'ai commencé à écrire, parce que je ne trouvais rien qui corresponde à moi et à ma génération, j'ai aussi profité de l'esprit anglais : on est clair, on ne se cache pas derrière les formules.

Vos pièces sont en partie autobiographiques. Est-ce le cas de *Vertiges* ?

Oui, j'avais besoin de questionner la notion d'héritage culturel qui se pose quand les parents ne sont plus là, après une histoire qui ne s'est pas racontée. C'était crucial pour moi d'explorer l'histoire d'une famille devenue française pour

Nasser Djemaï

Questions de familles

Artiste associé à la MC2 de Grenoble, Nasser Djemaï a écrit et monté des spectacles marquants sur les Algériens restés en France et les Français issus de l'immigration : *Invisibles*, *Immortels*. *Vertiges*, troisième volet de la trilogie, tourne également autour de la construction identitaire.

des raisons oubliées. Pourquoi ce passé ne s'est pas raconté ? Comment rattraper tout ça pour éviter les fantômes et ne pas s'enfermer dans de faux récits. Le personnage principal a 45 ans, il a connu la réussite sociale et revient dans sa famille et se retrouve face à ce qu'il a voulu effacer. Cela peut rappeler *Juste la fin du monde* de Lagarde, mais le contexte est tout autre. L'homme parle un autre langage que sa famille. Ils ne se comprennent plus.

Vous n'écrivez pas sans faire une enquête sur les gens dont vous parlez...

J'ai fait parler les gens autour de moi et j'ai écrit longuement. Je passe beaucoup de temps sur l'architecture des personnages. Quand je suis en panne, je les joue moi-même pour repartir. A la fin, je pourrai écrire une pièce sur chaque personnage. J'ai écrit une dizaine de versions !

Comment se passent vos répétitions ?

Il y a des acteurs que je reprends : Clémence Azincourt qui était dans *Immortels*, Lounès Tazaïrt qui était dans *Invisibles*... Et il y a des

nouveaux, mais l'équipe technique est un noyau dur qui reste le même ! Je reste très poreux à ce qu'apportent les répétitions. C'est le plateau qui donne la vérité finale du texte. Nous avons eu de très bonnes conditions grâce à Jean-Paul Angot, à Grenoble. Pour notre passage à la Manufacture des œillets, à Ivry, en février et mars, Adel Hakim a voulu continuer sa collaboration avec ma compagnie.

Vous avez sentez seul ou en parenté avec d'autres artistes ?

J'aime beaucoup de gens ! J'adore Pommerat, McBurney, Mouawad, Ostermeier...

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Vertiges de et mis en scène par Nasser Djemaï, avec Fatima Aibout, Zakariya Gouram, Martine Hamel... MC 92 4 rue Paul Claudel 38100 Grenoble, 04 76 00 79 00, du 11 au 28/01, puis Draguignan, Thonon, Annemasse, Villefontaine, Ivry (20/02 au 12/03), Cavaillon, Lyon, Cébazat, Martigues, Juvigny. Texte chez Actes Sud Papier*

Michèle Bernier

en a rêvé, Amanda l'a fait

Auréolée par le succès de *Je préfère qu'on reste amis*, la comédie de Laurent Ruquier, Michèle Bernier s'attèle dans un tout autre état d'esprit au rôle-titre de *Folle Amanda*, de Pierre Barillet et Jean-Pierre Grédy. Dans la robe de cette ancienne gloire du music-hall, elle succède à Jacqueline Maillan qui avait créé cette comédie en 1974 dans une mise en scène de Jacques Charon. Et aussi à Line Renaud qui l'a incarnée en 1981-1982 sous la direction de René Clermont.

On "attrape" Michèle Bernier à la fin du tournage d'un épisode de *La Stagiaire*, une série de France 3 dans laquelle elle est une agricultrice reconvertie en juge.

"J'ai vu mille fois Folle Amanda avec Jacqueline Maillan, j'ai toujours rêvé de ce rôle", s'enthousiasme-t-elle. "J'aime beaucoup Jacqueline et Line, confie-t-elle. Cela fait toujours quelque chose de passer après une personnalité, la pièce est devenue un classique. C'est comme interpréter Cyrano de Bergerac après Gérard Depardieu ou Jean-Paul Belmondo. En même temps, chaque actrice amène son originalité et est au service de l'auteur, du texte."

Amanda espère se faire un peu d'argent en publiant ses mémoires, mais l'idée n'enchant pas son mari, un ex-ministre, Patrick Braoudé pour la première fois sur scène avec Michèle Bernier. *"Avec Jacqueline et Line, nous ne sommes peut-être pas très éloignées les unes des autres, juge l'actrice. Nous jouons souvent des personnages qui ont l'air très forts, passent leur temps à dissimuler leur vulnérabilité et appréhendent la vie avec humour, mais au fond du fond, ils sont hypersensibles. C'est ce qui me plaît. Même si je tourne, Amanda est avec moi en permanence, elle fait rire et émeut aussi. Elle chante : "que c'est bon d'être amoureuse, que c'est bon d'y croire..."*

La première lecture avec la troupe, dont Arielle

Dombasle, sa "copine", s'est d'emblée déroulée en osmose. Michèle Bernier a "tout de suite" pensé à sa metteuse en scène préférée, Marie-Pascale Osterrieth, coauteure également de ses one-woman-shows : *"Nous nous faisons confiance, quand elle me pousse un peu, je me rends compte qu'elle a raison. C'est vrai qu'avec le temps, on se comprend à demi-mot. Nous sommes des siamoises, chacune laisse l'autre gérer son domaine. Tout ce que fait Marie-Pascale est bienveillant, c'est sécurisant pour moi qui suis une actrice d'instinct. Je m'approprie le personnage, après j'écoute la musique de mes partenaires."*

Pour la comédienne, la pression sera à son comble le soir où elle se produira en direct sur TF1. *"C'est une aventure à la fois excitante et angoissante, reconnaît-elle. Je veux donner un maximum de plaisir aux téléspectateurs, comme toujours depuis 35 ans de bons et loyaux services ! Je suis toujours partante pour ce genre de personnage avec de la profondeur. J'aime exploiter différents registres. C'est comme dans la vie, on ne peut pas toujours être d'humeur égale, on est parfois drôle, parfois triste."*

Nathalie Simon



© Rachael Suddeth

■ *Folle Amanda*, pièce de Barillet et Grédy, mise en scène Marie-Pascale Osterrieth, avec Michèle Bernier, Arielle Dombasle, Pierre Cassignard... Théâtre de Paris, du 13 au 22/01. La pièce sera diffusée sur TF1 en janvier pour célébrer les 50 ans d'existence du mythique *Au théâtre ce soir*.

Agnès Jaoui

Le grand retour

Après avoir joué sous la direction de Catherine Hiegel dans *Les Femmes savantes*, la comédienne, auteure et metteuse en scène reprend ses deux pièces cultes écrites avec Jean-Pierre Bacri il y a vingt ans. Deux formidables comédies de mœurs, jouées par une nouvelle génération d'acteurs, qui permettent de questionner la société actuelle.

Théâtral magazine : Pourquoi re-mettez-vous en scène ces deux spectacles ?

Agnès Jaoui : Car la bonne occasion s'est présentée ! A l'origine, il y a la proposition de Jean Robert-Charrier, le directeur du Théâtre de la Porte Saint-Martin, dont j'apprécie la programmation. Ce jeune homme ose prendre des risques, sait ressusciter des classiques (ce qui est rare dans le privé), parvient à attirer un public populaire et sait comment dévoiler de nouveaux auteurs... Son ouverture d'esprit, propre à la jeunesse, est à l'origine du déclic. Ensuite, pour des raisons encore plus personnelles, Jean-Pierre Bacri et moi-même avons jugé qu'assez de temps était passé. C'est un sentiment confus, irrationnel, que j'explique mal... Depuis les années quatre-vingt-dix, ces deux pièces sont comme un peu trop vivantes en nous. Nous les avons tant jouées : 460 fois pour *Un Air de Famille*, 300 fois pour *Cuisine et dépendances*. A l'époque, nous avions l'envie d'aller de l'avant et de continuer à créer. Aujourd'hui, il existe un nouveau public à

conquérir.

Comment ont-elles vieilli ?

Plutôt bien je trouve ! Ce sont comme de grands enfants. Elles sont devenues autonomes ! Nous nous sommes d'abord demandés s'il fallait réactualiser les textes, les remettre au goût du jour... Et bien non. Pourtant, il faut bien l'admettre, les choses ont bien changé depuis les années quatre-vingt-dix : les téléphones portables, par exemple, ont bouleversé nos vies. Mais nous avons préféré ne pas les incorporer, car les deux pièces auraient perdu tout leur sens. Je m'explique. Aujourd'hui, nous ne savons plus ne rien faire. Dès que l'ennui pointe, nous sortons nos smartphones et nous pianotons... Et la plupart des situations de gêne ou de malaise qui provoquent l'humour ou l'émotion dans ces deux pièces n'auraient pu avoir lieu.

Mais sur le plan familial... Les couples qui se détestent restent moins longtemps ensemble !

Je n'en suis pas certaine. Les liens qui unissent les familles, le rapport à la célébrité, l'asservissement au pouvoir, le traitement que l'on ré-

serve aux femmes... Tous ces sujets que l'on traite dans ces pièces n'ont pas vraiment changé.

La société s'est un peu féminisée tout de même.

C'est discutable. Aujourd'hui, par exemple, une femme de trente ans, célibataire et sans enfant, sera toujours un grand sujet de discussion. C'est parfaitement déplorable.

Où se trouve votre plaisir de metteuse en scène ?

Dans la direction d'acteur. Plus encore qu'au cinéma, j'ai l'impression de faire le travail d'un chef d'orchestre. Il faut faire attention à la rythmique, à la tonalité, à l'harmonie... C'est passionnant et très amusant.

Jean-Pierre Bacri se rend-il aux répétitions ?

Oui, assez souvent. Il observe, il écoute, il donne parfois des indications sur le jeu des comédiens. Et puis je tiens vraiment à lui montrer chaque étape de mon travail.

Est-ce que les films, qui sont aussi devenus de grands succès populaires, n'ont pas cannibalisé la réinvention de ces deux spectacles ?

Non, pas du tout. Je ne regarde qu'une seule fois les films dans lesquels j'ai joué. Et Grégory Gadebois, qui incarne un rôle important dans les deux pièces, ne les a jamais vues !

Elles sont régulièrement montées et remontées. Vous avez vu de belles adaptations ?

J'essaie d'éviter de les voir en France. Ça me fiche un peu le cafard pour tout vous dire. Par contre, ce qui me plaît ce sont les adaptations à l'étranger. J'ai vu des versions marocaines, japonaises et même antillaises d'*Un Air de famille* ! C'était à la fois très drôle et très intéressant.

Il paraît que pendant la durée de vos deux spectacles, vous ne donnez plus l'autorisation aux autres compagnies de les mettre en scène.

C'est vrai, mais seulement pour éviter que se jouent les mêmes pièces juste à côté du Théâtre de la Porte Saint-Martin ; ce serait bizarre. Avec Jean-Pierre Bacri nous sommes très touchés que des jeunes, à leur tour, aient envie de se les approprier.

“ Jean-Pierre Bacri et moi aimons décortiquer les moeurs, mettre en scène des familles dysfonctionnelles et rire du défaut des gens !... ”

Et vous n'aviez pas envie de remonter sur scène ?

Non, cela n'aurait aucun sens. L'idée, justement, était de mettre en valeur une nouvelle génération de comédiens.

Après avoir joué dans *Les Femmes savantes* sous la direction de Catherine Hiegel, vous mettez en scène à votre tour l'ancienne pensionnaire de la Co-

médie-Française dans un *Air de famille*. L'échange des rôles s'est fait facilement ?

Oui ! Catherine Hiegel est une très grande metteuse en scène mais aussi une immense actrice et elle sait faire la part des choses. En arrivant sur le plateau, elle m'a dit : *“Ne t'inquiète pas. Tu vas voir, je suis une comédienne très docile.”* Et en effet, elle sait se mettre au service d'un spectacle. Passer du jeu à la mise en scène est une expérience ludique. J'aime beaucoup l'idée de jongler entre les métiers. Ce serait triste, au fond, de ne faire qu'une seule chose dans sa vie.

Qu'avez-vous appris sous sa direction ?

Il est encore un peu trop tôt pour le dire. D'abord, Catherine Hiegel nous a expliqué le contexte historique de Molière, l'étymologie de certains mots, la façon de déclamer les alexandrins. Et de façon plus générale, elle m'a montré comment décortiquer les moindres détails des passages compliqués. Plus on prend son temps en répétition, moins le temps paraît long lors des représentations.

Existe-t-il un lien de parenté entre l'écriture de Molière et la vôtre ?

Jamais je n'oserais me comparer à lui. Mais oui, Jean-Pierre Bacri et moi sommes plus proches de Molière que de Corneille par exemple. Nous aimons tous deux décortiquer les moeurs, mettre en scène des familles dysfonctionnelles et rire du défaut des gens !

Propos recueillis par Igor Hansen-Love



Agnès Jaoui dans *Les Femmes Savantes*

■ *Un Air de Famille et Cuisine et dépendances*, de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui, mise en scène par Agnès Jaoui, avec Grégory Gadebois, Léa Drucker, Catherine Hiegel...
Théâtre de la Porte Saint-Martin,
18 boulevard Saint-Martin, 75010
Paris, 01 42 08 00 32
à partir du 14/01

LES ENFANTS DU SILENCE

Théâtre Antoine - Paris

Au Théâtre Antoine, *Les Enfants du silence* que l'on avait pu découvrir dans une mise en scène d'Anne-Marie Etienne au Théâtre du Vieux-Colombier, sont repris à compter du 17 janvier. **Un pont rare entre le théâtre privé et subventionné.** L'occasion aussi de redécouvrir cette pièce qui avait, lors de sa création en France en 1993, révélé l'actrice sourde Emmanuelle Laborit. Pour Anne-Marie Etienne, c'est "*une ouverture vers un monde peu et mal connu, avec dignité et respect*".



Anne-Marie Etienne

S'entendre...

Théâtral magazine : Comment vous est venue l'envie de monter un projet sur ce thème des non-entendants ?

Anne-Marie Etienne : Avec Françoise Gillard, nous avons rêvé d'une pièce traitant du handicap et de la différence. La Comédie-Française ne l'avait pas ou peu fait. Françoise Gillard a une approche extrêmement vraie du personnage ; sa sœur est non-entendante, elle connaît donc ce monde. Bien que ce soit un défi de jouer une pièce en langue des signes, on évite la "performance d'actrice". Dans la pièce, la jeune femme qui tombe amoureuse de son éducateur ne comprend pas pourquoi c'est à elle de faire l'effort d'apprendre sa langue, et pas à lui d'apprendre la sienne. Elle considère la langue des signes comme une autre langue. C'est pour cela que j'aime cette pièce, pour ce qu'elle dit de l'ouverture à l'autre. On dit de deux personnes qu'elles s'entendent bien, ou ne s'entendent pas. C'est vraiment le cœur de la pièce. Une histoire d'amour entre deux êtres qui veulent s'entendre tandis qu'ils

ne parlent pas la même langue. Ça pourrait aussi bien être entre un italien et une hollandaise, ou deux personnes qui n'ont pas les mêmes opinions. S'entendre malgré nos différences : c'est un combat.

On annonce votre mise en scène comme cinématographique...

Le spectacle est conçu par séquences. Réalisatrice de cinéma, j'ai essayé de faire une mise en scène la plus fluide possible comme un long fondu enchaîné avec des décors qui bougent en même temps, des débordements sons, des débordements lumières... Aucune projection, aucune rupture ou techniciens venant manipuler les décors... Une fluidité visuelle.

Comment les Comédiens-Français ont-ils répété ce projet avec vous ?

Certains comédiens signent, d'autres jouent le rôle de sourds appareillés. C'était un tel challenge ! Nous avons eu un an de préparation ! J'ai travaillé par strates, par étapes avec eux, ce qui a pu les

surprendre au début. On a généralement l'habitude d'assimiler des mots et non des signes. Arriver à s'exprimer deux heures durant par des signes demande un travail de concentration gigantesque, et de plus il faut mêler les signes aux mouvements en scène en se regardant toujours en face. Là encore, il fallait une fluidité. J'ai donc commencé par travailler uniquement sur la chorégraphie, ce qui frustrait un peu les acteurs... Mais je voulais une chose à la fois : la perfection des signes, puis l'adaptation des signes aux mouvements de la mise en scène, puis enfin l'art dramatique.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Les Enfants du Silence, mise en scène Anne-Marie Etienne, avec la troupe de la Comédie-Française, au Théâtre Antoine, 14 boulevard de Strasbourg, 75010 Paris, 01 42 08 77 71, à partir du 17/01*

16
17

Bérénice CRÉATION

Racine
— Mise en scène
Jacques Osinski
24, 25, 26, 28 février

D'Elle à lui

— Conception
et interprétation
Emeline Bayart,
piano Manuel Peskine
1^{er} et 2 mars à 21h

Café polisson

— Conception, texte
et interprétation
Nathalie Joly,
mise en scène
Jacques Verzier
3 et 4 mars à 21h

**Petit éloge
de la nuit**

Ingrid Astier
— Avec Pierre Richard,
adaptation et mise
en scène Gérald Garutti
10 mars à 21h

Orchestre Titanic

Hristo Boytchev
— Mise en scène
Philippe Lanton
14 mars à 21h

**L'Héritier
de village**

Marivaux
— Mise en scène
Sandrine Anglade
19, 21 mars

**La Vie
(titre provisoire)**

— Mise en scène Juliette,
avec François Morel
24, 25, 26 mars

Réparer les vivants

Maylis de Kerangal
— Adaptation, mise
en scène et interprétation
Emmanuel Noblet
19, 20, 21, 22, 23 avril

**Ancien malade
des hôpitaux de Paris**

Daniel Pennac
— Mise en scène
Benjamin Guillard,
Olivier Saladin
22 avril à 21h

Don Quichotte

Miguel de Cervantès
— Adaptation et mise
en scène Jérémie Le Louët
28 avril à 21h

Le Chant des Balles

— Conception et jonglerie
Vincent de Lavenère,
luth Éric Bellocq
21 mai à 17h

théâtre de
Suresnes
Jean Vilar

01 46 97 98 10
theatre-suresnes.fr

Tarifs de 9 à 28 € — Abonnement dès 3 spectacles.
Navettes depuis Paris et parking gratuits.

Théâtre de Suresnes Jan Vilar — 16 place Stalingrad 92150 Suresnes

 **hauts-de-seine** LE DÉPARTEMENT  THEATRE  **La Terrasse**  **télérama**

conception graphique Adeline Coyet 2016 — Licence n°1-1049518 et n°2-1049503

terre noire

Stefano Massini
mise en scène Irina Brook

tnn 13 > 14 janvier

et en tournée >

La Rochelle, Namur, Lyon
Fréjus, Plan les Ouates,
Neuilly-sur-Seine, Bruxelles,
Bulle, Lattes, Marseille,
Miramas, Yzeure, Pistoia...





théâtre national de nice
promenade des arts - nice
04 93 13 90 90 | tnn.fr

Cyril Garnier

un personnage en quête d'auteur

Connu par le duo comique qu'il forme avec Guillaume Sentou, Cyril Garnier, "le grand", dit-il lui-même, s'illustre dans un registre inhabituel en interprétant un jeune auteur dans *Piège mortel* (*Deathtrap*), de l'Américain Ira Levin. Un chef d'oeuvre de comédie policière qui a fait les belles soirées de Broadway et été immortalisée au cinéma par Sidney Lumet avec Michael Caine et Christopher Reeve (1982). Un écrivain en mal d'inspiration et de succès, un Nicolas Briançon cynique, décide de s'appropriier le manuscrit de l'un de ses élèves -Cyril Garnier donc-, mais ce dernier ne va pas se laisser faire.



Je ne connaissais pas cette pièce, c'est Eric Métayer qui a fait appel à moi, c'est agréable de changer de style. L'année dernière, dans Les lapins sont toujours en retard, je campais un personnage romantique, là, c'est un polar où je suis un jeune auteur, ce que je suis dans la vie, c'est l'une des raisons pour lesquelles Eric m'a sollicité", précise Cyril Garnier en souriant. En revanche, le garçon plutôt "paisible et placide" au quotidien fait des efforts pour se montrer en colère : "Dans un personnage, il y a toujours des éléments qui résonnent en vous et d'autres qu'il faut aller chercher. C'est amusant de passer d'un individu qui a d'abord l'air naïf à un tueur, d'un ton de comédie au début à la noirceur", signale Cyril Garnier.

“ Le travail est très physique, il y a des scènes de bagarres, de violences, nous collaborons avec un régisseur de cascades...”

Cette pièce qui repose sur un jeu de faux-semblants, de "manipulation et de malentendus" machiavéliques sera portée par une mise en scène "dynamique, enlevée" selon l'acteur qui profite de la direction avisée d'Eric Métayer, un familier de l'exercice. "Le travail est très physique, il y a des scènes de bagarres, de violences, nous collaborons avec un régisseur de cascades, l'objectif est que les spectateurs s'inquiètent pour les protagonistes, doutent et s'interrogent comme ces derniers", explique Cyril Garnier. Formés à l'improvisation, les deux acteurs

avaient déjà joué ensemble dans *Les Grands Moyens* de Stéphane Belaïsch et Thomas Perrier dans une mise en scène d'Arthur Junot et David Roussel (2013).

"Ouvert aux propositions", Eric Métayer a pourtant une "idée très précise" de ce qu'il veut. "Je lui fais confiance", assure Cyril Garnier qui a pu admirer son travail dans *Les 39 marches*, *Train fantôme* ou récemment *Les Chatouilles*. "Ses effets ne sont jamais gratuits, je vais aller dans son sens, mais face au public, on est seul maître de la soirée et du jeu", estime le complice de Guillaume Sentou. Et Garnier d'ajouter : "J'ai bien sûr le trac". Pour ce bosseur né, il est compensé par le plaisir de participer à une nouvelle aventure collective. Cyril n'en oublie pas pour autant son ami de toujours qu'il connaît depuis l'âge de 7 ans.

Après une tournée avec leur spectacle "*Garnier contre Sentou*", les deux jeunes humoristes ont des projets de séries télévisées en commun. Tandis que Guillaume fait des étincelles au Théâtre du Palais-Royal dans le rôle-titre d'*Edmond*, d'Alexis Michalik, Cyril sera dans un épisode d'*Alex Hugo* avec Samuel Le Bihan (France 2) et planche sur un scénario de long-métrage, un film d'anticipation.

Nathalie Simon

■ *Piège mortel*, d'Ira Levin, mise en scène Eric Métayer, adaptation Gérald Sibleyras, avec Nicolas Briançon, Cyril Garnier, Marie Vincent, Virginie Lemoine. Théâtre La Bruyère, 5 rue La Bruyère 75009 Paris, 01 48 74 76 99, à partir du 19/01

Surnaturel !

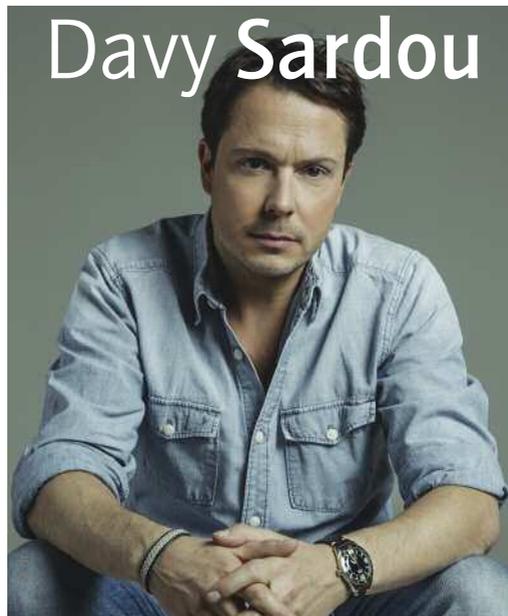
Voilà six ans que Davy Sardou n'avait pas joué aux côtés de sa femme, Noémie Elbaz. C'était dans *Léocadia* de Jean Anouilh en 2010. Il la retrouve sur le plateau du Théâtre Rive Gauche dans une mise en scène d'Anne Bourgeois, pour cette nouvelle création de la pièce *Hôtel des deux mondes* d'Éric Emmanuel Schmitt.

Théâtral magazine : Cette pièce appartient-elle au théâtre dit métaphysique ?

Davy Sardou : Oui. Les personnages sont dans un hôtel, un monde entre deux mondes. Sur Terre ils sont dans le coma, mais ne sont pas encore montés... Où ? Ils sont dans un entre-deux. Un ascenseur, qui est un peu le septième personnage de la pièce, monte les âmes en haut ou les redescend sur Terre. Mon personnage est un désillusionné, cynique, qui ne croit à rien et ne se pose aucune question sur sa fin. Il arrive dans cet endroit qu'il ne connaît pas, auquel il ne croit pas, et ses certitudes vont être bousculées.

Vous semblez aimer un théâtre comportant cette dimension de verticalité, cette pointe de surnaturel ?

J'aime que les personnages partent d'un réalisme et soient élevés, que l'on élève la nature humaine. Forcément il y a une progression, un changement d'état d'esprit, une paix intérieure qui nous change au plus profond de nous et nous rend meilleurs. C'est ce que



je retrouve ici. Il est tellement facile de tomber dans le cynisme, de ne croire à rien, d'être déprimé. Il faut aller vers le meilleur. C'est une belle parabole pour un comédien, car c'est ce que j'essaie de faire dans mon travail. Je ne sais pas d'où cela vient, je ne me l'explique pas à moi-même. Dans ma vie de tous les jours, je suis plus loin de cela que dans mon travail ! Mon métier d'acteur est un vrai vecteur de ce que j'aimerais être dans la vraie vie. Je me sens plus à l'aise sur scène, dans ce lieu qui n'existe pas, qui est un temps hors du

temps, que dans la vie courante. Il me fait découvrir plus de choses sur moi.

Vers quoi avancez-vous en faisant ce métier ?

Aujourd'hui je "calcule" un peu plus mes choix. J'aime alterner, j'aime les familles et j'aime approfondir le travail avec des metteurs en scènes, des lieux, des auteurs. J'ai de plus en plus envie de jouer

des auteurs contemporains. Il y a une telle effervescence d'auteurs intéressants à créer qu'il faut défendre : Florian Zeller, Sébastien Thiéry, Clément Gayet, Eric Assous, David Foenkinos... J'aime leur originalité, leur fantaisie qui décale, dérange. Je joue les pièces que j'aimerais voir. Peut-être que dans deux ans l'envie des classiques me reviendra ! A moi de faire les choix intéressants. Mon exemple en terme de choix, c'est Michel Bouquet. Il a trouvé des auteurs de sa génération, de son époque, dont il faisait les créations : Pinter, Anouilh, Pirandello, Ionesco... J'aimerais croire que je vais créer des rôles d'auteurs qui vont marquer leur temps, qui seront repris plus tard par d'autres.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Hôtel des deux mondes*, de Eric Emmanuel Schmitt, mise en scène Anne Bourgeois, avec Davy Sardou, Jean-Paul Farre, Noémie Elbaz...
Théâtre Rive gauche, 6 rue de la Gaité 75014 Paris,
01 43 35 32 31, à partir du 19/01

Stéphane Freiss

Confidences à un poisson rouge

Dans *Un animal de compagnie*, Stéphane Freiss ramène à sa femme un poisson rouge à la place du Yorkshire demandé. L'animal s'appelle Pignon (du nom du héros du *Dîner de cons*) et parle avec la voix de Gérard Jugnot. La dernière comédie de Francis Veber traite sans pathos de la délicate question des couples qui n'arrivent pas à avoir d'enfant.

Théâtral magazine : Henri et Christine forment un couple en crise parce qu'après vingt ans de vie commune, ils n'ont pas eu d'enfant. Christine qui a toujours mis sa carrière en avant pensait qu'un chien ferait l'affaire mais par vengeance Henri lui ramène un poisson rouge.

Stéphane Freiss : Ils en sont à un stade où ils ne se parlent plus beaucoup et quand ils se parlent c'est uniquement pour s'agresser. Et curieusement le poisson produit un effet magique. C'est un peu comme si le psy s'était installé chez eux et peut-être que grâce à ce poisson ils vont se défaire de tous leurs blocages. En tout cas, rester ensemble est finalement moins important que de se séparer de lui. La comé-

“ C'est un peu comme si le psy s'était installé chez eux et peut-être que grâce à lui ils vont se défaire de tous leurs blocages...”

die vient du décalage entre la tristesse de cet homme qui réalise qu'il n'aura probablement pas d'enfant



et son besoin de se confier à un poisson. Il y a quelque chose d'absurde, assez proche de Woody Allen. Le poisson parle comme un homme mais ne commente pas leurs histoires de couple. Il reste un poisson avec ses problèmes de poisson. Et en même temps, il fait progresser leur histoire.

Christine au contraire prend très mal l'arrivée de ce poisson. C'est une femme dure, qui ne cède pas grand-chose sauf quand elle sent qu'elle va perdre la partie.

Elle se venge en couchant avec un autre homme parce que son mari

n'a pas rendu le poisson au magasin. C'est quand même une réaction disproportionnée ! Il y a peu d'espoir dans cette pièce en la capacité de l'homme à dépasser ses problèmes. Je pense que dans les comédies de Francis, les êtres sont souvent désenchantés.

Comment allez-vous jouer le côté absurde de la pièce ?

En tout cas pas comme une grosse comédie. C'est plus intelligent que ça. Il faut trouver la bonne tonalité. Jean Giraudoux disait : "mon texte doit être joué à haute voix et deux tons au-dessus de ce qu'on jouerait normalement". Parfois c'est le contraire. Certains auteurs se jouent piano et on les entend très fort.

C'est la première fois que vous jouez une vraie comédie. Qu'est-ce qui vous a fait sauter le pas ?

Le texte à la lecture. Cela arrive aussi à un moment de ma vie où j'ai envie d'une rencontre populaire avec le public. J'ai joué des grands textes, des pièces qui faisaient rire, mais je n'ai pas d'expérience de théâtre populaire sauf une fois au cinéma avec *Bienvenue chez les Ch'tis*. Je crois que la grande force de l'homme, c'est le doute et l'équilibre instable. Et l'écriture de Francis ne me conforte pas ; c'est tout le contraire (*rires*). Et c'est parfait.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Un animal de compagnie*, texte et mise en scène Francis Veber, avec Stéphane Freiss, Noémie de Lattre, Philippe Vieux, Dounia Tartikova, et la voix de Gérard Jugnot. Théâtre des Nouveautés, 24 bd Poissonnière 75009 Paris, 01 47 70 52 76, du 19/01 au 30/04

Line Renaud

reine de la scène

Line Renaud aura tourné deux ans avec *Harold et Maude* de Colin Higgins (2012-2013). Gageons qu'elle pourrait en faire autant avec *Pleins feux*, comédie de Mary Orr qu'elle a décidé de reprendre 25 ans après l'avoir créée. "Je me l'étais promis, le moment est venu", confie la pétillante actrice de 88 ans. Elle ne cache pas son plaisir de retrouver une troupe en rejouant Alice Margaux, une star du théâtre de boulevard qui malmène ses proches, dont un auteur (Lionel Abelanski), sa femme (Raphaëline Goupilleau) et son ex-mari (Pierre Santini).



@ Elodie Dupuis

Le désir de Line Renaud de camper cette héroïne remonte à loin : "Après Folle Amanda, *Pleins feux* est la deuxième pièce que j'ai jouée au théâtre. Dans les années 50, je chantais au Coconut Grove de Los Angeles, c'est là-bas que j'ai vu le film *Eve*, de Joseph Mankiewicz tiré de la nouvelle de Mary Orr, *The Wisdom of Eve*, avec Anne Baxter et Bette Davis. Je me suis dit que le jour où je ferais du théâtre, j'interpréteraïs ce rôle."

Entre la télévision et le cinéma (elle était dans *Bienvenue chez les Ch'tis* de son ami Dany Boon), l'ex danseuse de revue a reçu des "propositions, mais elles ne convenaient pas, puis j'ai relu *Pleins feux* et eu le même coup de foudre qu'autrefois. A l'époque j'avais l'âge d'Anne Baxter, aujourd'hui, je suis plus proche de Bette Davis", observe en riant la fervente avocate du Sidaction. Elle a envoyé le manuscrit de la pièce à Ladislav Chollat qui lui a donné sa bénédiction.

Line Renaud "adore" le personnage prénommée Alice dans l'adaptation signée Didier Kaminka qui a gardé le cadre des années 50 : "Elle est extravagante, sarcastique, explosive, elle mène son monde à la baguette et n'a pas envie de lâcher la scène. Elle a tout sacrifié pour sa carrière, elle a raté sa vie privée." Comme pour son interprète qui a de l'énergie à revendre, le "mot retraite n'existe pas" pour Alice. Qui a aussi un cœur sous ses airs bourrus : "Elle est vulnérable et sincère, on ne l'apprendra qu'à la fin, assure Line Renaud. C'est une diva, un monstre sacré comme l'étaient Marie Bell ou Edwige Feuillère qui jouaient même quand elles n'avaient plus l'âge du rôle. Je vois encore Marie Bell porter des voilettes..."

Pour autant, la demoiselle d'Armentières ne cul-

tive pas la nostalgie, c'est demain et après-demain qui l'intéressent. "Vieillir n'a jamais été un problème pour moi", lance-t-elle joyeusement. Elle vit de sa passion : jouer. "Regardez Michel Bouquet, Robert Hirsch, Charles Aznavour ou Juliette Gréco. Aujourd'hui, je n'aimerais plus chanter, dit, après réflexion, celle qui fut une reine du music-hall. Mon retour en 2010 a été une parenthèse. J'aime le contact direct avec le public que je retrouve au théâtre."

Line Renaud est fidèle au metteur en scène Ladislav Chollat qu'elle a repéré grâce à Israël Horovitz. "Il m'avait envoyée à Amiens voir une pièce en un acte jouée par un seul comédien. Ce que *Lad* avait réalisé avec un budget réduit était formidable. J'ai parlé de son travail à Dominique Besnehard qui a également été conquis. C'est la troisième pièce que je fais avec *Lad* après *Harold et Maude* et *Très chère Mathilde*. Il est tellement délicat, à l'écoute. Il sait ce qu'il veut, mais aime qu'on lui pose des questions. J'ai beaucoup de chance..."

"Actrice instinctive", Line Renaud n'aime rien tant que d'être dirigée. En mars 2017, on la découvrira sous les traits d'une ancienne résistante communiste dans *Rappelle-toi*, une fiction de Xavier Durringer pour France 3. "Une histoire vraie tournée à Brest, l'un de mes plus beaux rôles avec *Susie Berton*", estime-t-elle.

Nathalie Simon

■ *Pleins feux*, pièce de Mary Orr, mise en scène Ladislav Chollat, avec Line Renaud, Fanny Cottençon, Pierre Santini et Raphaëline Goupilleau et Lionel Abelanski, Théâtre Hébertot, 78 bis, Boulevard des Batignolles, 75017 Paris, 01 44 70 06 69, du 23/01 au 07/02



Jean-Benoît Patricot

Des voix dans la tête

C'est un auteur surgi sur le tard, mais dont les pièces se mettent à passionner le milieu du théâtre. Après *PompierS* au Balcon d'Avignon, voilà *Darius* qui, après le Chêne Noir d'Avignon, est repris aux Mathurins. Et les éditions Dacre vont publier trois nouvelles pièces de Jean-Benoît Patricot.

Théâtral magazine : Vous avez d'abord fait des adaptations de l'anglais, puis plus rien de vous pendant des années, avant deux textes très personnels. Pourquoi ?

Jean-Benoît Patricot : J'avais peu de temps, j'étais pharmacien. J'avais surtout besoin de vivre des choses avant d'écrire vraiment. Ensuite, j'ai eu plein de voix dans la tête et j'ai écrit *PompierS*, l'histoire d'une jeune fille abusée par un groupe d'hommes, d'après un fait divers. Je n'en avais écrit que vingt pages quand j'ai eu la bourse de l'association Beaumarchais. Serge Barbuscia a monté la pièce à Avignon, au Balcon, avec William Mesguich et Camille Carraz. C'était très réussi, je suis allé voir la pièce tous les jours.

Vous avez écrit *Darius* ensuite. Après *PompierS* j'avais eu le prix Durance-Beaumarchais-SACD. Durance étant un parfumeur, le principe du prix est d'écrire pour le Festival de la correspondance de Grignan un échange épistolaire où il est question de parfum. J'ai pris ça au pied de la lettre, me souvenant que, pour Proust, "les

choses les plus éphémères (comme l'odorat) restent le plus". J'ai imaginé une mère dont le fils – qu'on ne voit pas – est immobilisé après avoir eu la passion des voyages. La mère engage un créateur de parfums pour que, par les fragrances, le fils continue à voyager. Cette obligation transforme et la mère et le créateur de parfums. Comment compenser une déficience, par quels chemins la dépasser ? Ce sont les questions soulevées par la pièce.

“ Clémentine Célerié est une évidence. Elle est d'une humanité folle... ”

Il y a eu une très belle lecture par Marie Bunel et Patrick Catalifo à Grignan. Pour la création au théâtre, je pensais à Clémentine Célerié. Je suis allé l'attendre à la sortie du théâtre où elle jouait et je lui ai donné le texte. J'ai appris qu'elle l'avait lu tout de suite et, en 24 heures, la production était montée. Clémentine Célerié et Pierre

Cassignard ont créé *Darius* au Chêne Noir, l'été dernier, à Avignon.

Comment jugez-vous le spectacle ?

Pour *PompierS*, j'avais suivi toutes les répétitions. *Darius*, je l'ai découvert au dernier moment. Ce qu'a fait Anne Bouvier est élégant, sans pathos. Il y a une belle circulation entre les comédiens. Clémentine Célerié est une évidence. Elle est d'une humanité folle, avec toute une palette d'émotions. Pierre Cassignard est parfait, il évolue tout au long de la représentation.

Propos recueillis par
Gilles Costaz

■ *Darius*, de Jean-Benoît Patricot, mise en scène d'Anne Bouvier, avec Clémentine Célerié et Pierre Cassignard.

Mathurins, 36 rue des Mathurins
75008 Paris, 01 42 65 90 00,
à partir du 24/01

Catherine Arditì

Dans la famille Arditì, je demande la sœur

Après avoir triomphé deux saisons de suite au festival off d'Avignon, elle joue à partir du 24 janvier *Ensemble*, de Fabio Marra, au Petit-Montparnasse.

Tignasse frisée, frimousse mutine, dents du bonheur, rire d'écolière excitée par la farce qu'elle mijote : Catherine Arditì se décidera-t-elle un jour à ne plus être une gamine ? "Quand je serai morte. Hi, hi, hi ! J'y peux rien, c'est comme ça." Curieuse qu'avec cette voix acidulée, si particulière, elle n'ait pas doublé de dessins animés.

La célébrité de son frère lui a-t-elle donné un coup de main ou bien lui a-t-elle nuï ? "Ni l'un ni l'autre. En prenant au théâtre la relève de François Périer, Pierre est devenu une star. On fonctionne dans des sphères différentes. Autrefois ça m'agaçait qu'on me renvoie toujours à lui. Plus maintenant. Faut faire avec."

Bien que plus jeune que lui, c'est elle qui l'a entraîné au cours d'art dramatique de Tania Balachova. Elle encore qui incite Marcel Maréchal à l'engager dans sa troupe lyonnaise dont elle était déjà membre. Après quoi ils n'ont plus joué ensemble. "Chacun sa route." Jusqu'à cet été où ils sont de nouveau réunis dans la série télévisée *Le Sang de la vigne*. C'était malheureusement le dernier épisode.

Catherine, Pierre, Danièle, Rachel, tous les enfants Arditì font du théâtre. C'est Catherine qui a ouvert la route. A sept ans, elle flashe sur *Copie conforme*, un film où Louis Jovet incarne des sosies, un honnête homme et un bandit. "Ce n'est pas le désir de porter de belles robes, c'est Jovet qui m'a donné envie de me lancer dans ce métier."

Son père, le peintre Georges Arditì, l'emmena alors voir *Phèdre* à la Comédie-Française. Eblouisse-

ment total. De ce jour, elle revient chaque année à la charge : "Je veux prendre des cours de théâtre." Invariablement le père répond : "Passe d'abord tes bacs." (Il y en avait deux en temps-là.) "En seconde j'ai estimé avoir assez attendu et me suis tirée du lycée. J'ai travaillé en usine, au bouillon Maggi vers le canal de l'Ourcq, pour payer mes cours. Ensuite j'ai été standardiste à mi-temps. Quand il a découvert le pot aux roses, mon père m'a dit : "Ma vieille, tu le regretteras." Je ne l'ai jamais regretté. Pierre, pareil. Lui non plus n'a pas passé son bac. Pour emmerder papa, il s'est engagé dans une compagnie d'assurances..."



Néanmoins, si vous lui demandez quelle a été sa plus belle expérience jusqu'ici, ce n'est pas une pièce de théâtre qu'elle mentionne, mais la comédie musicale *Cabaret* où elle a interprété et chanté le rôle de fraulein Schneider, écrit à l'origine pour Lotte Lenya, la veuve de Kurt Weill.

Quelle fierté pour elle d'avoir été engagée sur audition par Sam Mendes, sans avoir fait jouer la moindre relation et sans savoir encore bien chanter !

Seul regret ? Les clivages qui subsistent en France entre le théâtre privé et le subventionné, le cinéma et la télévision... "Chez nous tout est cloisonné. En Angleterre, on n'en veut pas à un acteur de tourner une pub, d'enchaîner avec un gros boulevard, puis un drame de Shakespeare. Malheureusement je ne suis pas Anglaise..."

Jacques Nerson

■ *Ensemble*, de et mise en scène Fabio Marra, avec Catherine Arditì, Sonia Palau, Floriane Vincent et Fabio Marra, Petit Montparnasse, 31 Rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 22 77 74, à partir du 24/01



@ Ph Hamula

Jacques Frantz

Moderne avant tout

Acteur majeur, Jacques Frantz a beaucoup marqué la scène française en créant notamment *Encore une histoire d'amour* de Kempinski et *Les riches reprennent confiance* de Sirjacq. Après avoir joué pour Gérard Gélas *Un cadeau hors du temps* de Nattino à Avignon en 2015, il pénètre dans l'univers de Duras.

Théâtral magazine : C'est votre retour : on ne vous a pas vu sur une scène parisienne depuis quelques années.

Jacques Frantz : Un problème de hanche m'a handicapé mais j'ai vaincu le signe indien, je joue la pièce de Duras. Je suis malheureux quand je ne joue pas.

“ Duras ne lâche jamais le réalisme mais elle vous emporte par un langage si fort qu'il est lui-même un personnage...”

Comment avez-vous abordé *L'Amante anglaise* ?

C'est l'agent Laurence Couderc qui a suggéré mon nom, et Thierry Harcourt avait envie de travailler avec moi. J'ai dit oui au destin, à Marguerite Duras que je n'aimais guère et à un ensemble de gens avec, en tête, Judith Magre. Le théâtre de Duras m'ennuyait jusqu'alors et, aux répétitions, le texte s'est avéré d'une rare difficulté mais je suis progressivement rentré en amour avec cette langue

et cet univers. C'est l'un des plus grands auteurs de théâtre, au moins égal à Pinter. Une découverte sidérante pour moi ! Duras ne lâche jamais le réalisme mais elle vous emporte par un langage si fort qu'il est lui-même un personnage.

Que jouez-vous dans ce trio composé d'une femme meurtrière, de son mari et d'un enquêteur ?

Je joue le mari. C'est un personnage apparemment antipathique. Il a aimé cette femme qui a tué sa cousine et il a trouvé auprès d'elle une liberté unique. Il découvre des choses sur lui-même et sur elle tout au long de la pièce. C'est fait par touches et l'on ne découvre l'ensemble qu'à la fin, quand il est presque suppliant.

Comment travaille-t-on avec Thierry Harcourt ?

Il est très intelligent et, comme il a été formé au moule de l'Angleterre, il sait ce qu'on appelle improprement le non-jeu (car on joue tout le temps !) et a une écoute très musicale. Sa direction est très claire. A nous, Judith Magre, Jean-Claude Legay et moi,

d'apporter ce que nous voulons apporter par nous-mêmes. La difficulté est que nous sommes en scène séparés et ensemble. Chaque personnage s'exprime seul. La mise en scène de Thierry, dont le décor se résume à une table et deux chaises, va au plus loin du minimal.

Pour plus tard, des projets ?

Je compte jouer, sans doute cet été, la pièce que Gérald Aubert a écrite pour Jean Barney et pour moi, *Sur parole*. J'aimerais passer à la mise en scène pour monter des auteurs comme Heiner Müller, Thomas Bernhard et Charles-Louis Sirjacq. Par ailleurs, j'ai repris la direction du festival Beckett à Roussillon.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, mise en scène de Thierry Harcourt, avec Jacques Frantz, Judith Magre, Jean-Claude Legay. Lucernaire 43 rue Notre-Dame-des-Champs 75006 Paris, 01 45 44 57 34, à partir du 25/01

THÉÂTRE
NATIONAL DE
LA DANSE
chailloT



Mélanie Laurent

Le Dernier Testament

25 janvier au 3 février 2017

THÉÂTRE

En montant le roman de James Frey,
Mélanie Laurent offre
une première mise en scène
à la fois mystique, lumineuse,
bouleversante et généreuse.

www.theatre-chailloT.fr

01 53 65 30 00

Photo : Jean-Louis Fernandez

16^{SAISON}
les dec
hargeurs 17

REPRISE
THÉÂTRE

jeudi & vendredi 21h15
samedi 17h
02.02 au 01.04.17

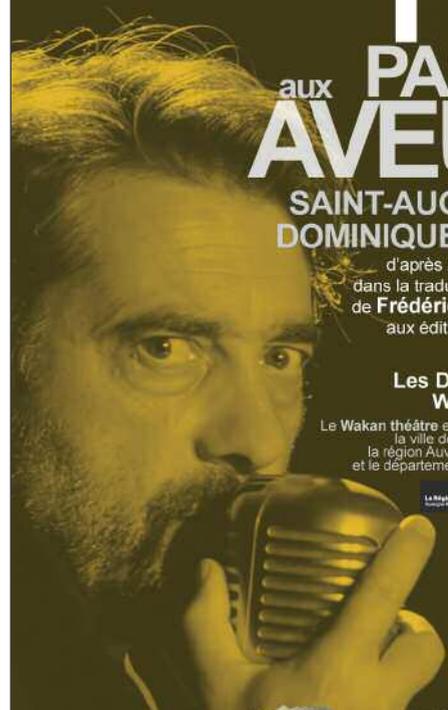
AUGUSTIN PASSE AVEUX

SAINT-AUGUSTIN /
DOMINIQUE TOUZÉ

d'après *Les Confessions*
dans la traduction *Les Aveux*
de Frédéric Boyer publié
aux éditions P.O.L., 2008

Coréalisation
Les Déchargeurs /
Wakan théâtre

Le Wakan théâtre est conventionné par
la ville de Clermont-Ferrand,
la région Auvergne-Rhône-Alpes
et le département du Puy de Dôme



TU M'AS FORCÉ À ME FAIRE
FACE. CE JOUR-LÀ J'ETAIS NU
DEVANT MOI. NULLE PART OÙ
ÉCHAPPER À MOI-MÊME.

théâtre
**les dec
hargeurs**

by le pôle

www.lesdechargeurs.fr

01 42 36 00 50

3, rue des déchargeurs
75 001 paris • m° châtelet

suivez-nous



scèneweb.fr

*Comment ne
pas être saisi*
La Croix

*Brûlant, vivant,
souvent drôle...
d'une bouleversante
sincérité*
La Vie

Un charme réel
Le Monde.fr

*Un moment
intense et vivant*
Hottello

Photo : Dan Snygar (scèneweb.fr) / Photo : Jean-Louis Fernandez (C.S. / Théâtre) / J. B. / 100111

Nâzim Boudjenah

Pour un Théâtre Zen



@ Stéphanie Lavoué

Le metteur en scène de 44 ans s'attaque à *Intérieur*, une pièce maîtresse dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck. Après les attentats, le pensionnaire du Français plaide pour une méditation sur la mort.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce texte ?

Nâzim Boudjenah : Maeterlinck a toujours fait partie de mes auteurs favoris. Je suis et je resterai toujours sensible à son mysticisme et sa spiritualité. D'autre part, après la série d'attentats que nous avons vécus, j'ai eu le sentiment qu'*Intérieur* s'inscrivait de façon pertinente dans l'air du temps.

Elle traite pourtant des questions atemporelles : l'angoisse, la mort, l'annonce de la mort...

Certes. Cette pièce met en scène

deux individus qui viennent annoncer le décès d'une jeune fille à sa famille. Mais j'ai l'impression que depuis le 13 novembre nous avons repris conscience, collectivement, de notre condition de mortels. C'est sidérant car jusqu'ici nous avons complètement évacué la mort de notre quotidien. Avec ce projet, j'aimerais montrer en quoi la vie est un phénomène absolument inouï.

En filigrane, Maeterlinck développe aussi l'idée que l'homme, au fond, est impuissant. Vous y souscrivez ?

Oui. Selon lui, nous sommes tous soumis à la destinée. Même, au-delà de ce simple état de fait, nous sommes incapables de comprendre ce qu'il nous arrive. Et comme lui, je pense qu'il faut accepter cette réalité. C'est ce qui fait notre humanité. Il y a d'ailleurs un vrai cousinage entre *En attendant Godot* et ce texte. Comme chez Beckett, la pièce démarre avec la question suivante : "qu'allons-nous faire ?" Et face à cette interrogation d'ordre métaphysique nous devons nous contenter d'exister. C'est tout.

Avez-vous vu l'adaptation qu'en a donnée Claude Régy au festival d'Avignon en 2014 ?

Non, je n'ai jamais vu cette pièce au théâtre ! Mais je sais que Claude Régy l'a montée en japonais. C'est amusant car la scénographie qu'a imaginée Marc Lainé, avec ses dessins esquissés, est largement inspirée du théâtre Nô.

Comment expliquez-vous ce cousinage oriental ?

A l'origine, Maeterlinck voulait

confier les rôles à des marionnettes. Il trouvait que la présence des acteurs sur scène "contaminait" ses personnages. L'enjeu est d'aller vers l'épuration, de plonger le spectateur dans une sorte de méditation Zen, comme dans le théâtre japonais. Tout se joue entre les lignes, au niveau des silences. Je n'ai jamais vu autant de points de suspension d'ailleurs.

Le sentiment de l'angoisse y est omniprésent. Est-ce une émotion difficile à véhiculer au théâtre ?

Non. Comme pour toutes les émotions, les acteurs doivent être capables de la vivre sur scène. C'est une pièce difficile pour les comédiens car, comme rarement, ils ont très peu de texte. Et ils doivent apprendre à se taire.

Comment avez-vous appréhendé la distribution ?

Elle s'est faite naturellement. Le lien de parenté entre Thierry Hancisse, qui joue le vieillard, et Pierre Hancisse, son fils, qui incarne l'étranger, est primordial. La question de la filiation entre les êtres est au cœur du spectacle.

Propos recueillis par Igor Hansen-Love

■ *Intérieur* de Maurice Maeterlinck, mise en scène par Nâzim Boudjenah, avec Thierry Hancisse, Anne Kessler, Pierre Hancisse...

La Comédie-Française, Studio-Théâtre. 99 rue de Rivoli, Galerie du Carrousel du Louvre 75001 Paris, 01 44 58 98 58, du 26/01 au 5/03



Trois versions de l'exil

Nommée à la direction du CDN d'Orléans, Séverine Chavrier prend ses fonctions en janvier. En même temps elle présente au théâtre de la Bastille le deuxième volet de *Après coups* Projet Un-Femme avec trois nouvelles artistes qui parlent de leur rapport à l'exil.



Séverine Chavrier

Lors de la création d'*Un-femme 1*, Séverine Chavrier parlait de faire un second volet avec des garçons. Finalement elle poursuit son exploration de l'exil féminin. "C'est lié aux artistes que je rencontre. Comme je continue à enseigner à l'École Nationale des Arts du Cirque de Châlons, j'ai rencontré une petite Cambodgienne, Voleak, dont l'histoire était tellement proche de l'idée du spectacle, que j'ai eu envie de refaire un volet. Cathrine est danoise et incarne notre Europe et Asthar est palestinienne". L'humanité qui se dégage de chacune de ces rencontres lui fournit une partie de la matière du spectacle. Mais cette fois, la construction ne se fait pas en tête à tête. Les trois artistes répètent ensemble. "C'est plus ambiguë que dans le 1er volet. Il y a des temps de transmission et de partage au plateau. Et ça débouche sur des choses. Par exemple Asthar apprend la danse du ventre aux deux autres. Après, la

coexistence des figures n'est pas toujours facile. Certaines comme le mariage ne sont pas abordées de la même façon par les trois cultures. Tandis que d'autres se retrouvent chez les trois".

Elle parlera bien sûr des organisations internationales impuissantes à empêcher des innocents, des femmes, des enfants de se faire tuer "même aux terrasses des cafés en Europe." Il y aura les drapeaux alignés comme à l'ONU. "Le drapeau c'est l'endroit du pouvoir, de la peur et aussi de la tentation". Sur scène, il redevient aussi presque un simple tissu et une matière à jouer passionnante. Les comédiennes peuvent l'utiliser comme un accessoire de danse orientale, se voiler avec, ou se donner un air glamour en se nouant un foulard sur la tête façon Grace Kelly. "La palestinienne s'enroule dedans tandis que la danoise s'en fait un foulard". Elles peuvent aussi disparaître sous les tissus... "Ce que j'aime, c'est que d'un pays à l'autre, il y a des échelles diffé-

rentes. Notamment dans le rapport au conte très puissant chez les trois. Et puis il y a des maladies. On meurt en Europe de dépression et d'anorexie qui sont des maladies de pays riches".

Dans le 1er volet, elle avait placé ses deux actrices sur un ring. Cette fois, elles boxeront à trois. "Je trouve ça assez beau, ces femmes qui boxent. D'ailleurs on fantasme toujours sur les bagarres de femmes qui s'arrachent les cheveux". Mais le ring est aussi là pour rappeler aussi que le combat pour la liberté n'est pas terminé...

Hélène Chevrier

■ *Après coups* Projet Un-Femme n°2, projet conçu et mis en scène par Séverine Chavrier, avec Asthar Muallem, Voleak Ung et Cathrine Lundsgaard Nielsen
Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris,
01 43 57 42 14, du 30/01 au 5/02

ABIGAIL'S PARTY

Poche-Montparnasse - Paris

Thierry Harcourt

Le multiforme

Il a longtemps exercé la mise en scène entre Londres et Paris, à New-York aussi. A présent, sous l'effet du succès de *The Servant*, Paris et même Lyon l'accaparent. Il signe trois mises en scène en janvier, en attendant de diriger en mai, au Rond-Point, Denis d'Arcangelo dans *L'Ombre de Stella* de Pierre Barillet.

Théâtral magazine : Parmi les trois pièces que vous montez, *Abigail's party* est la moins connue. Elle est pourtant du cinéaste Mike Leigh.

Thierry Harcourt : Et elle est mythique en Angleterre et très représentative des années 70. Dans une banlieue de Londres, deux couples et une voisine se parlent tandis qu'une jeune fille donne une party non loin de là. Ce n'est que vide, comme si on captait une conversation dans le métro. C'est la "middle class" qui parle de rien en faisant du bruit ! Tout est réel et caricatural à la fois. Leigh a écrit à partir d'improvisations et a écrit au fur et à mesure. Cela donne une écriture qui est proche de celle de ces films. Lara Suyeux avait envie de jouer cette pièce. Elle en a parlé à Philippe Tesson, qui dirige le Poche. Tesson m'a proposé d'y penser. Il existait une adaptation de Gérard Sibleyras, qui attendait depuis des années à l'agence de Suzanne Sarkier. La pièce va donc enfin être créée : c'est une comédie à monter comme une tragédie. Je suis heureux de ma collaboration avec le

Poche, qui fait ce que peu de théâtre font à Paris.

L'Amante anglaise de Duras, c'est tout le contraire.

C'est littéraire avec un maniement du temps incroyable.

Judith Magre voulait jouer ce théâtre qu'elle n'avait jamais abordé. J'ai pensé à Jacques Frantz et Jean-Claude Leguay pour l'accompagner. Pas de grandes pauses dans le jeu. On ne respecte pas toutes les didascalies ! Le trois acteurs incarnent vraiment des personnages. Passionnant à faire, bien sûr, et nouveau pour moi.

Et La Fille sur la banquette arrière à Lyon ?

C'est une comédie romantique qui parle aussi de création artistique, puisque le personnage masculin, joué par Christian Vadim en compagnie de Christelle Reboul, est un auteur dramatique. Un autre langage, d'une grande qualité.

Propos recueillis par Gilles Costaz



@ Cédric Roussel

■ *Abigail's party* de Mike Leigh, adaptation de Gérard Sibleyras, mise en scène de Thierry Harcourt, avec Lara Suyeux, Cédric Carlier, Alexies Ribes...

Poche-Montparnasse, 75 bd du Montparnasse, 75006 Paris, 01 45 44 50 21, à partir du 31/01

■ *La Fille sur la banquette arrière* de Bernard Slade, mise en scène de Thierry Harcourt. Théâtre de la Tête d'or, 60 avenue du Maréchal de Saxe 69003 Lyon, 04 78 62 86 73, du 17/01 au 19/02

■ *L'Amante anglaise*, Poche-Montparnasse (voir l'entretien avec Jacques Frantz p. 34).

Stanislas Nordey

Les rapports amoureux au scalpel

Dans *Erich von Stroheim*, **Emmanuelle Béart, Laurent Sauvage et Thomas Gonzalez forment un trio amoureux** qui s'interroge sur le devenir de leurs relations, redoutant ce moment où ils vont devoir faire un choix entre l'un et l'autre... Pour le metteur en scène Stanislas Nordey qui crée la pièce au théâtre National de Strasbourg dont il est le directeur, cette histoire à trois raconte la complexité des rapports amoureux aujourd'hui.

Théâtral magazine : La pièce montre un trio qui s'aime : l'Un est acteur de films pornographiques, l'Autre se maintient en retrait du monde et Elle a créé sa propre entreprise.

Stanislas Nordey : C'est un trio amoureux avec trois possibilités de couples face à une espèce de suspense psychologique : lequel des trois va résister ? Chacun des personnages est à un carrefour de son existence, face à un choix. Et la manière dont ils énoncent leur rapport au monde est assez brutale entre cette femme d'affaires désespérément seule en haut de l'échelle du pouvoir, l'acteur de films pornographiques conscient d'être une marchandise sur le déclin et l'Autre dans le refus de se laisser avaler par le système. **Tous sont fascinés par l'image d'Erich von Stroheim un réalisateur du cinéma muet...**

C'est une figure tutélaire qui ne fait que hanter la pièce. Pour eux, c'est un artiste qui a réussi à vivre sa vie d'homme tout en étant, grâce à son art, dans l'imaginaire, c'est à dire un lieu où personne n'est arrivé à le saisir. Or l'enjeu pour ces trois personnages est aussi d'être insaisissables. Et sans doute que le choix de se ranger en se mariant les priverait de ça. C'est une angoisse qui circule dans



@ Jean-Louis Fernandez

“ C'est une angoisse qui circule dans nos sociétés. Est-ce que se caser n'est pas finalement une forme de mort ?... ”

nos sociétés. Est-ce que se caser n'est pas finalement une forme de mort ?

Ils parlent beaucoup de leur sexualité et dans des termes assez crus...

Oui c'est osé, et même parfois violent. Le sexe est présent mais comme une espèce de question pas résolue. Le cœur de la pièce, c'est la complexité des rapports amoureux aujourd'hui et cela induit forcée-

ment la question de la sexualité.

La pièce montre aussi que le couple à trois n'est pas encore vraiment envisagé.

Il est rêvé en tout cas. Mais ils sont rattrapés par la spirale dans laquelle nous sommes tous c'est-à-dire cette impossibilité à être dans plus de complexité heureuse dans les rapports humains.

Quelque part leur trio constitue une sorte de refuge par rapport à la violence extérieure.

Oui, c'est un peu comme s'ils étaient dans un abri. Ce sont

des personnages bien ancrés dans la société, hormis l'Autre qui ne travaille pas. Et pourtant ils donnent l'impression d'être totalement isolés. Il y a quelque chose du huis clos, d'une atmosphère de fin du monde où les trois sont les uns contre les autres, dans un bunker. C'est pour ça que je les ai mis sur scène dans un décor unique qui représente une chambre monumentale.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Erich von Stroheim*, de Christophe Pellet, mise en scène de Stanislas Nordey, avec Emmanuelle Béart, Laurent Sauvage, Thomas Gonzalez
TNS, 1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg,
03 88 24 88 00, 31/01 au 15/02

Christiane Jatahy

Un monde au bord du volcan

Inspirée des *Caprices de Marianne* et du *Mariage de Figaro*, *La règle du jeu* de Jean Renoir est considérée comme l'un des plus grands films de tous les temps. Nous sommes en 1939, la seconde guerre mondiale est imminente et Jean Renoir filme la vie en vase clos et déconnectée du réel d'un petit groupe d'aristocrates et de leurs valets. La metteuse en scène brésilienne Christiane Jatahy a transposé le scénario en pièce et l'a réactualisé. Ainsi ravivée aux couleurs de notre époque, où le théâtre et le cinéma se mêlent, l'histoire prend un ton de prophétie...



Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a intéressée dans l'idée de monter *La règle du jeu* ?

Christiane Jatahy : J'ai choisi ce film parce qu'il est issu d'une pièce de théâtre, *Les Caprices de Marianne*, et parce qu'il a révolutionné à l'époque la manière de faire du cinéma. Or depuis mes débuts, je travaille sur un mix entre le théâtre et le cinéma. C'est un film très théâtral à travers ce qu'il montre : un petit groupe de bourgeois qui vit en vase clos et ne se rend pas compte que le monde autour de lui est au bord de l'explosion. Jean Renoir a dit que c'était un peu comme une danse au bord d'un volcan. Nous sommes dans une situation un peu similaire aujourd'hui ; c'est pourquoi, je pense que c'est le bon moment pour créer une pièce comme celle-ci.

Qu'est-ce que le cinéma va apporter au spectacle ?

Il y a beaucoup de raisons pour lesquelles je rajoute du cinéma. Ce n'est pas juste un choix esthétique ; cela crée également des espaces, des entre-deux, différentes couches : il y a le théâtre, le cinéma et un

autre espace que le public peut investir. Et dans ce nouvel espace, nous pouvons montrer des choses que le théâtre ne peut pas montrer, nous pouvons créer des frictions... La scénographie inclut d'ailleurs les caméras qui sont sur scène. Une partie est projetée en live mais une autre partie est tournée avant, de sorte que les spectateurs ne savent jamais si ce qu'ils voient est en live ou pas.

Gardez-vous le scénario de Jean Renoir ou l'adaptez-vous ?

J'essaie toujours de rapprocher de nous les histoires que je monte, mais dans le cas de *La règle du jeu*, le texte est déjà très contemporain et il n'y a pas de raison de le modifier. Les seules choses que j'ai changées, c'est l'ordre des scènes et je fais venir le personnage de Christine du Maroc et non d'Autriche, et l'aviateur traverse la Méditerranée et non l'Atlantique. Ce sont des petits changements mais qui rendent l'histoire plus crédible aujourd'hui. Le fait que Christine vienne du Maroc a un impact sur son entourage ; en changeant son origine, on recrée par exemple un préjugé très

contemporain.

L'histoire montre Christine dans ses relations avec son entourage et particulièrement avec les hommes : elle n'aime pas son mari mais elle lui est fidèle.

En fait, on n'en sait rien. Ce n'est pas parce qu'elle le dit que c'est vrai. Cette idée de la trahison est intéressante par rapport à l'ensemble des personnages. Il y a un moment très important où Octave dit que tout le monde ment. Ce ne sont que des êtres humains. Parce que *La règle du jeu* représente ces relations sociales. Quand on jette des pierres dans l'eau, différents cercles se forment autour de chacune d'elles. Eh bien, la règle du jeu c'est l'ensemble de tous ces cercles. C'est complexe et on a du mal à anticiper ce qui va se passer. D'où la fin...

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *La règle du jeu*, de Jean Renoir, mise en scène Christiane Jatahy, Comédie-Française, salle Richelieu, place Colette 75001 Paris, 01 44 58 15 15, du 4/02 au 15/06

16 saïson
les dec **17**
hargeurs

PROLONGATIONS
THÉÂTRE

22h00
à partir du
09.01.17
les lundis

SERGE MERLIN

dans
LE DÉPEUPLEUR

**SAMUEL BECKETT /
ALAIN FRANÇON**

Le texte est publié aux Éditions de minuit

Scénographie et costume

Jacques Gabel

Lumières Joël Hourbeigt

Production **Les Déchargeurs /
Le Pôle diffusion**

le pôle.
diffusion

*Le jeu du comédien, Serge Merlin, nous
donne des frissons*

France Inter

*Serge Merlin embrasse à pleins
poumons ce texte intense, vibrant,
qu'il domine aussi de sa prestance*

Libération

*Beckett magnifié par un soliste émérite,
Paganini de lui-même, en somme*

L'Humanité

**LA PASSION DE CHERCHER
EST TELLE QU'ELLE OBLIGE
À CHERCHER PARTOUT.**

théâtre
**les dec
hargeurs**

fondateur vicky messico
direction lee fou messico & ludovic michel

www.lesdechargeurs.fr

01 42 36 00 50

3, rue des déchargeurs
75 001 paris • m° châtelet

suivez-nous
f   
scènweb.fr

en partenariat avec **Le Monde**

Têtes d'affiche



Lambert Wilson tourne avec *Wilson chante Montand* -> p. 45



Laetitia Casta et Raphaël Personnaz jouent dans *Scènes de la vie conjugale* au théâtre de l'Oeuvre à partir du 3/02 -> p. 8



Michel Fau joue dans *Névrotik-Hôtel* aux Bouffes du Nord à partir du 3/01 (01 46 07 34 50)



Catherine Hiegel joue dans *Un air de famille* au théâtre de la Porte Saint-Martin à partir du 14/01 (01 42 08 00 32)



Michèle Bernier et Arielle Dombasle jouent *Folle Amanda* au Théâtre de Paris à partir du 13/01 -> p. 23



Agnès Jaoui met en scène *Un air de famille* et *Cuisine et dépendances* au Théâtre de la Porte Saint-Martin à partir du 14/01 -> p. 24



Clémentine Célerié reprend *Darius* au Théâtre des Mathurins à partir du 24/01 -> p. 78



Emmanuelle Béart joue dans *Erich von Stroheim* au Théâtre National de Strasbourg à partir du 31/01 -> p. 39



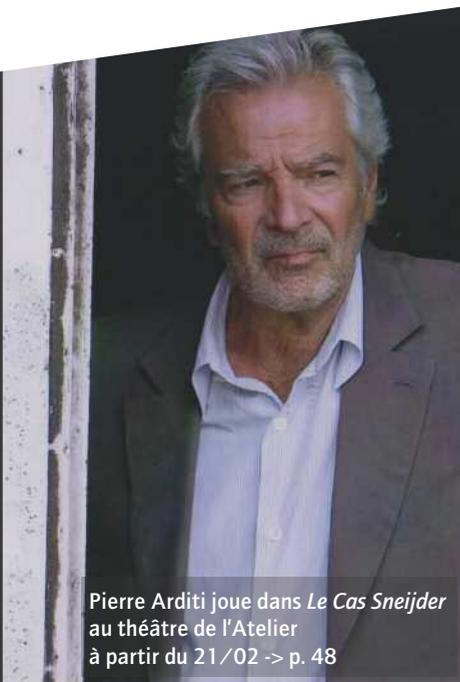
Davy Sardou joue dans *Hôtel des Deux Mondes* au théâtre Rive Gauche à partir du 19/01 -> p. 29



Line Renaud reprend *Pleins Feux* au théâtre Hébertot à partir du 24/01 -> p. 31



James Thierrée met en scène et joue dans *La Grenouille avait raison* en tournée



Pierre Arditi joue dans *Le Cas Sneijder* au théâtre de l'Atelier à partir du 21/02 -> p. 48



Thomas Jolly met en scène *Fantasio* d'Offenbach au théâtre du Châtelet à partir du 12/02 -> p. 46



Maria de Meideros joue dans *Un amour impossible* à l'Odéon à partir du 25/02 -> p.53



Rachida Brakni joue *Je crois en un seul Dieu* aux Célestins et au Rond-Point -> p. 21



Mélanie Laurent met en scène *Le Dernier testament* en tournée et à Chaillot -> p. 80



Stéphane Freiss joue dans *Un animal de compagnie* aux Nouveautés à partir du 19/01 -> p. 30



Loïc Corbery joue dans *Le Petit Maître Corrigé* à la Comédie-Française -> p. 78



Charlotte Rampling joue dans *Danses Nocturnes* au théâtre de l'Oeuvre du 10 au 13/01 (01 44 53 88 88)



Charles Berling reprend *Vu du pont* à l'Odéon à partir du 5/01 -> p. 74



Ariane Mnouchkine met en scène *Une chambre en Inde* au théâtre du Soleil -> p. 76



Philippe Torreton joue dans *La Résistible ascension d'Arturo Ui* en tournée -> p. 80



Isabelle Carré joue avec Patrick Chesnais dans *Honneur à Notre Elue* au Rond-Point à partir du 1/03 -> p. 61

Guillaume de Tonquédec

La télé lui a offert durant neuf ans, dans la série *Fais pas ci, fais pas ça*, un rôle qui lui colle à la peau. Le cinéma et le théâtre ne peuvent plus se passer de lui...

"J'ai passé les trois-quarts de ma vie à ce que l'on me dise non, et maintenant c'est moi qui dit non si je ne suis pas le bon cheval pour tirer la diligence" prévient-il. Au Théâtre de Paris, Guillaume de Tonquédec retrouve Claire Keim dans une adaptation du film de Billy Wilder, *La Garçonnière*.

Théâtral magazine : Pensez-vous avoir un emploi dans un certain type de rôles ?

Guillaume de Tonquédec : Vous voyez la tête que j'ai : je parais assez lisse et assez gentil, mais on est tous plus dingue dans nos cauchemars, nos nuits, nos doutes, nos solitudes qu'on ne le paraît en société. Dans ce nouveau rôle, ce qui m'intéresse, c'est ce monsieur Tout-le-monde qui rêve d'ascension sociale et dont l'appartenance devient la garçonnière de ses supérieurs en échange d'avancement. Billy Wilder prend des personnages qui ne sont rien et raconte une sublime histoire d'amour. A l'épreuve de la vie ils révèlent des choses sur eux-mêmes.

“ Je voudrais jouer Dupont de Ligonès, un personnage d'apparence normale qui révèle une folie absolue... ”

Vos personnages sont souvent des victimes...

C'est vrai, celui-ci est victime d'un système. Et je suis souvent maltraité ! Je dois aimer cela ! C'est



Bon garçon ?

une source de comédie inépuisable. Mais parfois le cinéma m'offre des rôles déments, des doubles vies, des personnages extraordinaires. J'aime, sous un verni "normal", montrer d'autres choses. Je voudrais jouer Dupont de Ligonès, un personnage qui a tout de l'apparence normale et qui révèle une folie absolue. Plus le personnage est dingue intérieurement, plus ça m'intéresse. Je veux être l'avocat des personnages que je joue, même s'ils ont des motivations bizarres ou inhumaines.

Parlez-nous de votre metteur en scène.

José Paul est à la fois metteur en scène et directeur d'acteur. On peut être bon pour mettre en scène, décider des mouvements, de la scénographie et des costumes, sans savoir donner les clés d'un personnage. José Paul sait très bien, avec votre personnalité et votre façon de travailler, vous amener au personnage tel qu'il le souhaite.

Vous souffrez parfois du manque de direction d'acteur ?

Oui. Un comédien est un des outils d'un spectacle. Il y en a d'autres. Il devrait être comme de la pâte à modeler entre les mains du metteur en scène, aller vers des zones auquel il n'a pas pensé dans le jeu, aller plus loin. Si on a affaire à un metteur en scène qui ne dirige pas, il faut se débrouiller avec ce que l'on a, entre comédiens, et essayer de sauver les meubles.

Qu'espérez-vous de ce rendez-vous avec le public ?

Michel Bouquet me disait : "Les gens ont payé pour venir vous voir en chier".

On a une obligation de résultat pour ces gens qui payent cher leur place. Ils viennent rire de leurs contemporains et d'eux-mêmes, on leur tend un miroir. Il ne faut pas les trahir.

Propos recueillis par François Varlin

■ *La Garçonnière*, avec Guillaume de Tonquédec et Claire Keim, mise en scène par José Paul.

Théâtre de Paris, 15 rue Blanche, 75009 Paris, 01 48 74 25 37, à partir du 7/02

Lambert Wilson n'a pas connu Yves Montand, ses chansons n'ont pas bercé son enfance... Pourtant il a choisi d'en enregistrer un album, sorti en février dernier, et de le porter à la scène depuis cet automne. Wilson chante Montand, ce sont trente chansons et dix-sept textes en deux heures de spectacle lancés sur les routes pour une longue tournée. Fasciné par le music-hall, l'histoire de l'acteur chanteur et la période de l'après-guerre, Wilson propose de nous raconter Montand.



© Vincent Peters

La chansonnette ! Lambert Wilson

Théâtral magazine : Est-il difficile de vouloir évoquer Yves Montand sur scène ?

Lambert Wilson : Je n'ai pas cherché la difficulté mais le plaisir. Il est de toute façon inconscient de vouloir se frotter à Montand. C'est un spectacle dans lequel son nom n'est jamais mentionné. On parle de l'émigré, du chanteur, de l'italien, de l'homme, dans un fil narratif et poétique qui me permet d'être acteur avant d'être chanteur. Cela dédramatise l'acte du chant qui ne vient qu'illustrer cette narration sur cet homme. C'est un fils d'émigré qui ne se contente pas de l'intégration mais cherche le dépassement. Je suis fasciné par cette envie de se dépasser, son ambition. Il voulait exister, il rêvait de l'Amérique ; ayant participé à un radio crochet, il découvre par hasard qu'il a une jolie voix, rencontre un compositeur qui lui compose *Dans les plaines du Far West*. A Paris il choppe cette façon de forger sa destinée. J'admire cette auto construction.

Comment êtes-vous passé de l'album à la scène ?

On me poussait à faire un tour de chant mais je freinais des quatre fers. Je savais qu'il fallait un metteur en scène de théâtre. Je rêvais d'un spectacle avant tout théâtral. Montand est un personnage de théâtre. Et moi, je peux tout chanter à partir moment où j'ai un personnage ; j'ai besoin d'un masque. Avec Bruno Fontaine, le directeur musical, nous avons rencontré pour la mise en scène Christian Schiaretti au TNP à Villeurbanne et nous avons tout chanté, déroulé comme pour une audition. Puis nous avons choisi des textes de Semprún, Cocteau, Nâzim Hikmet, et nous avons sélectionné les chansons. Pour la première fois de ma vie, chaque soir en coulisses, je suis impatient et je prends un plaisir de folie. J'aime tellement faire ce spectacle !

Chantez-vous à la manière de Montand, ou réinterprétez-vous ? C'est vraiment ma tessiture, je suis dans son répertoire absolument à

l'aise. Je retrouve ce goût, cette délectation des mots, de la poésie, des textes engagés, sa façon d'utiliser le corps – sans l'imiter – avec élasticité, aisance, souplesse. Montand a laissé des choix d'auteurs et ces choix sont disponibles. Je les prends comme je prendrais une mélodie de Poulenc ou Ravel, je n'écoute pas ses interprétations et c'est donc une évocation de Montand sans être fait comme Montand ! Je ne pars que des squelettes qui nous sont laissés : une partition et des textes.

Propos recueillis par
François Varlin

■ *Wilson chante Montand, mise en scène Christian Schiaretti, avec Lambert Wilson,*
11/02 Toulon, 14/02 Abbeville, 20 au 23/02 Villeurbanne, 26 au 28/02 Paris Le Trianon, 02/03 Marseille, 03/03 Sète, 04/03 Moissac, 07/03 Troyes, 08/03 Sarcelles, 09/03 Courbevoie, 11/03 Merignac, 15/03 Antibes, 19/03 Le Blanc Mesnil, 22/03 Nevers, 24/03 Vedene, 25/03 Beziers, 28/03 Bastia, 30/03 Vichy, 31/03 Levallois, 01/04 Maisons-Alfort

Thomas Jolly

Thomas Jolly fait la réouverture de l'Opéra Comique au Châtelet. Avec le jeune metteur en scène à qui l'on doit des versions vitaminées d'*Henry VI* et *Richard III*, la jeunesse revigore une institution menacée de désuétude. Et avec insolence et courage puisqu'il y monte *Fantasio*, l'opéra d'Offenbach tiré de la pièce de Musset, dans lequel l'étudiant Fantasio déguisé en bouffon du roi retourne le peuple contre le pouvoir en place.



Théâtral magazine : Qu'apporte la musique de l'opéra d'Offenbach à la pièce de Musset ?

Thomas Jolly : En fait, la pièce et l'opéra sont très différents. L'opéra finit bien mieux que la pièce par le mariage de la princesse avec Fantasio. Je trouve que le happy end la fait décoller, parce que ça lui donne l'aspect d'un conte. Et pourtant, c'est un Offenbach plus proche des *Contes d'Hoffmann* que du *Roi Carotte*. Sa musique est plus maigre, plus mélancolique. Sans doute parce qu'il est meurtri par le conflit franco-prussien, et plutôt en fin de carrière. D'ailleurs ça n'avait pas marché à la création, parce qu'on n'attendait pas de lui

ce côté dramatique.

Fantasio est un personnage énigmatique, une sorte de misanthrope. Il n'arrive pas à accomplir une grande action. L'occasion va lui être offerte par le mariage de la princesse avec un homme qu'elle n'aime pas...

Il est effectivement inadapté au monde dans lequel il vit. Il n'est pas très loin d'Alceste et son ami Spark de Philinte. Il prend la place du bouffon, parce qu'il ne sait pas où dormir et que sa maison va être saisie par des huissiers. Mais il va trouver une forme d'amusement à jouer ce rôle et à rompre le mariage forcé de la princesse pour la sauver d'un destin qu'elle n'a pas

souhaité.

Le masque du bouffon lui permet de manipuler tout le monde.

On est dans un jeu de manipulations assez imbriqué. La princesse étant elle-même manipulée par son père qui la force à se marier pour signer la paix. Et Fantasio qui est aussi le jouet de cette société, puisqu'il est obligé de se cacher des huissiers, manipule la princesse pour annuler ce mariage politique et relance le conflit. Enfin, il raisonne le peuple pour qu'il ne retourne pas à la guerre. C'est ce costume de bouffon qui lui a permis de remettre le monde en ordre.

On ne peut pas s'empêcher d'en rêver pour nos prochaines élections !

C'est certain que le discernement manque au peuple aujourd'hui et le théâtre est le meilleur moyen de réveiller les consciences. Ce qui est génial c'est que ça démarre par une fête populaire imposée par le pouvoir et ça finit par une fête imposée au pouvoir par le peuple. Après je ne transpose pas la pièce aujourd'hui. Elle se passe bien au XIXe siècle, à un moment où on découvre l'électricité, la photo, le train... Donc, je quitte l'univers de Shakespeare pour une machinerie imposante et lourde !

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Fantasio*, de Jacques Offenbach, Opéra en trois actes sur un livret de Paul de Musset, direction musicale Laurent Campellone, mise en scène Thomas Jolly

Production de l'Opéra Comique, représentations au théâtre du Châtelet, 0 825 01 01 23, du 12 au 26/02

soirée ANNIVERSAIRE CRÉATION

25 ans/25 danseurs & guests
Coordination artistique Farid Berki
6-8 janvier

DAKHLA CRÉATION

Abou Lagraa
12-16 janvier

SCANDALE CRÉATION

Pierre Rigal
14-17 janvier

ROUGE

Mickaël Le Mer
19, 20 janvier 21 H

DU BAROQUE ET DU ROCK

Fleeting CRÉATION Andrew Skeels
Rock It Daddy Mickaël Le Mer
21-24 janvier

CITÉS DANSE CONNEXIONS #1

Basic — O usmane "Baba" Sy
Réversible — Bouziane Bouteldja
Tandem CRÉATION — John Degois
21-23 janvier

CITÉS DANSE CONNEXIONS #3

Ma Class' hip hop — Céline Lefèvre
Carte blanche — Jann Gallois
28-30 janvier

CITÉS DANSE CONNEXIONS #2

Iskio — Johanna Faye, Darwin
Soj CRÉATION — Si'mhamed
Benhalima, Kevin Mischel
2-5 février

STREET DANCE CLUB

Andrew Skeels
27-29 janvier

théâtre de
Suresnes
Jean Vilar

SURESNES CITÉS DANSE

6 JAN - 5 FÉV 2017

25^e
ÉDITION

LES FORAINS

Anthony Egéa d'après *Les Forains*,
musique d'Henri Sauguet

31 janvier, 1^{er} février 21 H

L'OISEAU DE FEU

Farid Berki, musique Igor Stravinski
3-5 février



île de France



hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT



France 2

DANSER

ANOUS PARIS

La terrasse

abonnement
Télérama



Le Monde

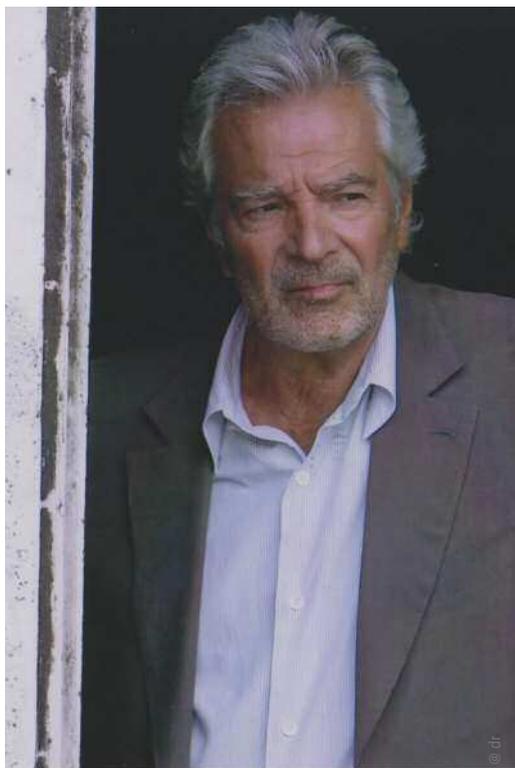
CULTUREBOX



01 46 97 98 10 — suresnes-cites-danse.com



Lorsqu'il évoque le metteur en scène Didier Bezace, Pierre Ardit parle de connivences intellectuelles, de complicité et de complémentarité artistique. Leur première collaboration remonte à 2001. Trois pièces et plusieurs "lectures incarnées" plus tard, seize années ont passé et ont confirmé leur amitié. Au théâtre de l'Atelier, Bezace dirigera de nouveau Ardit, dans un roman de Jean-Paul Dubois adapté pour la scène : *Le cas Sneijder*.



Pierre Ardit

Comédie et tragédie

Théâtral magazine : Qui est ce personnage que vous allez incarner ?

Pierre Ardit : Un homme qui a eu un accident d'ascenseur. Sa fille est morte et, bien qu'il s'en soit sorti, quelque chose est mort en lui. Il devient promeneur pour chien, sa vie est comme déconnectée, il est dans un monde auquel nous n'avons pas accès. Un enfermement. C'est ce récit que nous tentons de faire, à la fois caustique et très drôle, dans cet imaginaire et cet esprit perturbé, blessé. On retrouve la magnifique langue de Jean-Paul Dubois qui est un auteur que j'admire.

“ C'est un roman très dialogué et prédestiné au théâtre. La richesse du texte de Dubois est dense et puissante...”

Didier Bezace a adapté le roman pour la scène. Est-ce un exercice à risque ?

Si je ne suis pas très partisan des adaptations de films à la scène – la langue du cinéma n'est pas la langue de théâtre, et le matériau est trop faible par rapport au cadre théâtral – ici c'est différent. C'est un roman très dialogué et assez prédestiné au théâtre. On est véritablement dans du théâtre. La richesse du texte de Dubois est dense et puissante, même si lorsqu'on lit un roman on est soi-même, par notre imaginaire, le metteur en scène de ce que l'on lit. Que ressentez-vous à l'idée de donner vie à un personnage de roman ?

C'est l'essence même de mon mé-

tier. Lorsqu'on me donne une pièce de théâtre à jouer, le sang ne coule pas encore dans les veines du personnage mais c'est à moi de faire marcher, vivre, donner une âme, une pensée, un corps et des sentiments à ce qui est simplement couché sur une feuille de papier.

Quels sont dans cette pièce les codes de la comédie ?

Dans toute chose dramatique ou tragique il peut y avoir les écarts qui sont ceux de la comédie. La comédie s'inspire de la tragédie. Lorsque je jouais *Tailleur pour dames* de Feydeau, le personnage principal de la pièce qui fait hurler de rire les gens vit une tragédie. Il n'y a pas de code de comédie ; c'est mitoyen de la tragédie. Bien sûr dans *Bérénice*, il n'y a pas de quoi rigoler, mais dans bien des drames l'auteur peut s'immiscer – comme avec Jean-Paul Dubois – et faire preuve d'une causticité plus proche d'un registre de comédie, d'une ironie tragique qui fera rire. Une cohabitation qui n'est pas de mauvais aloi. On n'est pas dans le monochrome ; il y a plusieurs couleurs, tessitures que l'on cultive. Ce sera complexe, varié, attachant et intrigant.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Le Cas Sneijder*, texte de Jean-Paul Dubois, mise en scène de Didier Bezace, avec Pierre Ardit...
Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 21/02

L'INSTITUT BENJAMENTA

d'après
Robert Walser
mise en scène
Béatrice Vantusso

création Arignon 2016

du 1^{er} au 9 février 2017
Théâtre du Nord, Lille

AVEC
QUINZE GRANDES
MARIONNETTES
HYPERRÉALISTES



arte

THÉÂTRE
DU NORD



LILLE

03 20 14 24 24
www.theatredunord.fr

EN TOURNÉE SUR LA SAISON 16/17 ET
DISPONIBLE SUR LA SAISON 17/18



RICHARD III
Loyauté me lie
WILLIAM SHAKESPEARE

UN SPECTACLE DE
JEAN LAMBERT-WILD, ÉLODIE BORDAS,
LORENZO MALAGUERRA, GÉRALD GARUTTI,
JEAN-LUC THERMINARIAS & STÉPHANE BLANQUET

TOURNÉE SAISON 2016/2017

Brive-la-Gaillarde ▶ Le mardi 4 octobre Les Treize Arches, Scène conventionnée de Brive

Rochefort ▶ Du mardi 11 au jeudi 13 octobre La Coupe d'Or, Scène conventionnée

Paris ▶ Du jeudi 3 novembre au samedi 3 décembre Théâtre de L'Aquarium - La Cartoucherie

Forbach ▶ Le mardi 6 décembre Le Carreau, Scène Nationale de Forbach

Dijon ▶ Du mardi 13 au samedi 17 décembre Théâtre Dijon Bourgogne

Vesoul ▶ Le mardi 10 janvier Théâtre Edwige Feuillère, Vesoul

Brétigny-sur-Orge ▶ Le samedi 14 janvier Théâtre de Brétigny-sur-Orge, Scène conventionnée

Chelles ▶ Le mardi 17 janvier Théâtre de Chelles

Melun ▶ Le vendredi 20 janvier L'Escale à Melun en partenariat avec La Ferme des Jeux (Vaux-le-Pénil)

Bienna ▶ Le vendredi 27 janvier Théâtre Palace, Bienna (Suisse)

TOURNÉE EN COURS SUR LA SAISON 2017/2018

→ Retrouvez les entretiens avec l'équipe sur www.lambert-wild.com

→ Retrouvez les carnets de bord des créations sur france3-regions.blog.francetvinfo.fr/richard-3-loyaulte-me-lie

3 semaines



Théâtre de l'Union
Centre Dramatique National du Limousin

"La plus grande bien pour le plus grand nombre"

MAYDAY (BIG BLUE EYES)

La Colline - Paris

■ *Mayday (Big Blue Eyes)* de Dorothée Zumstein, mise en scène de Julie Duclos, avec Maëlia Gentil, Vanessa Larré, Marie Matheron... Théâtre de la Colline, 15 rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 23/02 au 17/03. Puis, en tournée

La prometteuse metteuse en scène de 31 ans s'attèle au chef-d'œuvre de Dorothée Zumstein, une auteure de 10 ans son aînée. Avec ce spectacle, à mi-chemin entre la tragédie et le documentaire, elle invente une nouvelle façon de travailler. Explications.

Théâtral magazine : Cette pièce est inspirée d'un fait divers. Qu'a-t-il de particulier ?

Julie Duclos : J'ai découvert que l'histoire racontée par la dramaturge Dorothée Zumstein avait réellement eu lieu après ma lecture de *Mayday*. Sa portée profondément tragique et intrinsèquement théâtrale m'impressionnait déjà tellement... C'est en discutant avec l'auteure, bien plus tard, que j'ai pris connaissance de la triste réalité. En Angleterre, en 1968, Mary, une fillette de 10 ans, a tué deux autres enfants sur un terrain vague. Elle fut condamnée à une peine de réclusion à perpétuité. Plus tard, au fil du récit, on comprend qu'une malédiction s'est transmise de mère en fille. Mais je n'en dirais pas plus... Ce qui me frappe d'abord, c'est que cette gamine a été jugée comme une adulte avant d'être diabolisée par les médias. C'est absolument terrifiant.

Vous croyez en l'idée que le mal puisse se répercuter de génération en génération ?

Tout à fait. Si le passage à l'acte relève toujours du mystère, nous sommes tous constitués par les actes de nos aïeux et, en particulier, leurs non-dits. Un peu comme dans une tragédie grecque... Mais je suis convaincue qu'il est possible de dé-

jouer cette fatalité, en revenant aux sources du malheur et en cherchant à le comprendre. Il est possible de vivre en paix avec ses fantômes.

“ Au fil du récit, on comprend qu'une malédiction s'est transmise de mère en fille.... ”

La réalité d'une histoire impose-t-elle une méthode de travail particulière ?

Je ne sais pas. Chacun, j'imagine, peut répondre à cette question à sa façon. En ce qui me concerne, j'ai emmené mon équipe sur les lieux de drame, à Scotswood, dans la banlieue de Newcastle upon Tyne. En discutant avec les habitants, nous nous sommes rendus compte que l'affaire y était encore un sujet très sensible. Nous avons filmé là-bas certaines séquences vidéos, qui seront visibles pendant le spectacle. Par ailleurs, je tenais à ce que les comédiens s'imprègnent du contexte social et de sa misère.



Julie Duclos

Une tragédie contemporaine

Pourquoi, selon vous, est-il indispensable que l'acteur soit partie prenante de l'acte créatif ?

Pour qu'un comédien soit au plus près de la vérité, il doit absolument connaître ce que j'appelle "le paysage du texte". C'est-à-dire, maîtriser sur le bout des doigts tout ce qui se joue autour de l'œuvre. Afin d'y arriver, j'ai recours à une méthode bien particulière d'interviews. Je les interroge, face caméra, sur le passé et le ressenti de leur personnage. Ainsi, ils peuvent improviser et réagir à n'importe quelle situation donnée.

Vous montez une pièce au Théâtre de la Colline à 31 ans. C'est précocité ! Vous vous voyez où dans dix ans ?

Impossible de vous répondre. Je n'ai pas l'habitude de me projeter dans l'avenir. Par contre, j'ai toujours été sensible à la question de la transmission. Si j'en ai un jour l'opportunité, pourquoi ne pas diriger un lieu. On verra bien, j'ai le temps.

Propos recueillis par Igor Hansen-Love



Un partenaire important du secteur artistique et culturel

La SPEDIDAM met tout en œuvre pour garantir aux artistes-interprètes de toutes catégories la part des droits à rémunération qu'ils doivent percevoir dans le domaine sonore comme dans le domaine audiovisuel.

La SPEDIDAM répartit des droits à **100 000** artistes dont **34 000** sont ses associés.

En conformité avec la loi de 1985, la SPEDIDAM affecte une part des sommes qu'elle perçoit à des aides à la création, à la diffusion du spectacle vivant et à la formation d'artistes.

C'est ainsi que la SPEDIDAM a participé en 2014, au financement de 40 000 manifestations (festivals, concerts, théâtre, danse), contribuant activement à l'emploi de milliers d'artistes qui font la richesse et à la diversité culturelle en France.



SPEDIDAM

les droits des artistes-interprètes

L'alliée d'une
vie d'artiste



Société de Perception et de Distribution
des Droits des Artistes-Interprètes

SPEDIDAM : 16 rue Amélie 75343 Paris Cedex 07

Tél. : +33 (0)1 44 18 58 58 - www.spedidam.fr

GoThéâtre

trouve le spectacle
qu'il vous faut !

L'appli théâtre
à télécharger gratuitement



Nouveau !



sur Android



sur Iphone

DÉPAYSEMENT

Théâtre du Rond-Point - Paris

En scène accompagné par une comédienne et par un accordéoniste, Ascanio Celestini plonge le spectateur au cœur d'un dépaysement en lui montrant **la réalité d'une Italie désenchantée et abimée par les injustices sociales.**



Ascanio Celestini

Condition sociale et condition humaine

Théâtral magazine : *Dépaysement* est un portrait de femmes très actives dans la ville et dans leur vie, s'occupant de tout. Un peu comme si elles avaient la responsabilité de la famille. Pourquoi avoir choisi de montrer des femmes plutôt que des hommes ?

Ascanio Celestini : L'idée de départ était de parler des femmes et en particulier d'une femme qui court pour aller travailler, puis court pour rentrer à la maison. Elle court toujours, mais en même temps, elle se sent arriver nulle part comme un hamster qui court sur une roue, enfermé dans une cage. En fait, elle ne comprend pas qu'elle est en train de fuir.

Quand j'ai commencé à travailler avec Violette Pallaro, les personnages ont changé. L'histoire est racontée par un personnage qui a le même nom que la comédienne : Violette. Elle travaille dans un supermarché et n'arrive plus à distinguer

« Dépaysement, c'est quand on ressent plus la terre qu'on habite

sa vraie vie de celle qu'elle-même invente pour mieux survivre à la monotonie de ses journées. En sortant du supermarché, elle va à la recherche d'histoires concrètes, parfois même violentes. Elle rencontre une clocharde, une ex-prostituée, mais aussi un tzigane et un porteur africain. A la fin de ce parcours, on ne comprend pas si sa vie est devenue plus réelle, ou sa fantaisie plus riche. **Pourquoi avoir appelé la pièce *Dépaysement* ? Est-ce une façon de dire que l'on traverse une crise identitaire ?**

Dépaysement est un mot qui nous raconte la fragilité de notre pays, de notre terre. Un simple tremblement de terre peut nous fait perdre notre pays.

Ce n'est donc pas vraiment une crise d'identité, c'est quelque chose qui se rapproche d'un malaise physique. Quelque chose qu'on ressent quand on ne reconnaît plus la terre qu'on habite.

Vous avez écrit cette pièce spécialement pour un public francophone. Pourquoi ?

Je l'ai écrite surtout pour cette comédienne. J'ai essayé de faire le boulot du tailleur qui coud un costume sur le corps de celui va le porter. J'ai fait la même chose avec David Murgia et le spectacle *Discours à la Nation*.

Qu'attendez-vous de la pièce ?

C'est le deuxième volet d'une trilogie commencée avec *Laika*, un spectacle qui va débiter en Belgique quelque semaines avant. Dans les deux, il s'agit de personnages qui vivent en marge de la société, qui n'ont aucun pouvoir et qui ont souvent du mal à survivre ; ils attendent que le monde leur montre quelque chose de prodigieux. Ils y croient tellement qu'au final le prodige arrive. Ils ignorent le pouvoir de Dieu et des armées. Leur courage et leur faiblesse sont la même chose, et c'est pour cette raison même qu'ils sont en marge. C'est ça que j'aimerais provoquer : que le bourgeois, le jeune diplômé ou l'étudiant qui vit chez ses parents, puissent s'identifier à un clochard ou à une prostituée roumaine, non pas parce qu'il partage la même condition sociale, mais parce qu'il vit la même condition humaine.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Dépaysement, un spectacle d'Ascanio Celestini*

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 00, du 24/02 au 12/03

Maria de Medeiros

d'un total engagement

Depuis quelques années – hasard ou nécessité ? - **Maria de Medeiros creuse en scène et à l'écran le thème du rapport mère-fille.** C'est le sujet de la pièce de Laura Castro, *A nos enfants* (qu'elle a joué au Brésil et dont elle va tirer un film), de son film *Les Yeux de Bacuri* et de la pièce de Christine Angot, *Un amour impossible*, qu'elle a créée à Besançon avec Bulle Ogier et qu'elle vient jouer à Paris.

Théâtral magazine : Comment vous est arrivée la proposition de jouer *Un amour impossible* ?

Maria de Medeiros : J'ai eu un appel de Christine Angot, qui m'a proposé de lire son roman et m'a parlé de son projet d'adaptation. C'est un très beau livre. Bulle Ogier et moi, réunies par Cécile Pauthe, avons accepté de jouer le spectacle sans avoir lu le texte pour la scène. Cette version, Christine Angot a commencé à nous la lire lors d'une réunion de travail à Avignon cet été. Il y a eu des changements jusqu'à la veille de la pre-

mière, ce qui est difficile mais exaltant. J'avais l'impression de travailler avec Molière !

Le livre parle de la propre vie de l'auteur et de sa mère. Vous incarnez Christine Angot et Bulle Ogier sa mère, Rachel ?

Non. Je joue Christine, un écrivain, où on peut trouver des éléments de Christine Angot, de moi-même, d'autres femmes. L'important c'est la relation d'amour très forte entre un mère et une fille qui va, de l'âge de huit ans à la cinquantaine, en passant par une série d'étapes, avec le viol de la fille par le père

qui entraîne chez elle un traumatisme et une dépression. Peu à peu, par la littérature, le langage et la pensée, Christine fait évoluer sa relation et atteint un certain dépassement des souffrances.

Comment avez-vous travaillé avec Cécile Pauthe ?

Ce fut la rencontre de trois personnalités très différentes. Moi, je suis soucieuse du corps, de la voix, de la passion, avec un certain tumulte. Bulle Ogier est dans l'extrême poésie. Cécile Pauthe est posée, d'une grande intelligence ; elle travaille remarquablement touche après touche. Nous sommes allées vers une belle harmonie. Christine Angot est venue tard à Besançon mais elle a aussi une connaissance profonde du public et du jeu.

N'est-ce pas une interprétation particulièrement difficile ?

Jouer avec Bulle Ogier est un enchantement. Mais jouer une telle pièce, c'est être dans l'épreuve, dans l'extrême, tant nous allons loin dans les zones de la souffrance. Bulle a un courage formidable, son personnage est parfois pris à parti très violemment. C'est très difficile, comme une épreuve de cirque. On laisse une part de soi-même à chaque représentation.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Un amour impossible*, d'après le roman de Christine Angot, mise en scène de Cécile Pauthe, avec Maria de Medeiros, Bulle Ogier. Odéon, Ateliers Berthier, 14 boulevard Berthier 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 25/02 au 26/03. Vannes, le 6/04



© E. Carecchio

JE SUIS UN HOMME RIDICULE

Théâtre de l'Athénée - Paris

Après *Les trois sœurs* de Tchekhov qu'il avait monté avec ses propres sœurs, Volodia Serre met en scène une nouvelle fantastique de Dostoïevski qui raconte la découverte du sens de sa vie par un homme ridicule et sa volonté de la partager. Pour rendre compte de sa dimension cosmique, il en a fait un opéra dont il signe aussi le livret.

Théâtral magazine : Comment êtes-vous passé de la nouvelle de Dostoïevski à un opéra ?

Volodia Serre : J'ai découvert ce texte à 19 ans grâce à Jean-Pierre Garnier, un de mes premiers professeurs de théâtre, et j'en suis tombé amoureux. J'en ai vu plusieurs adaptations théâtrales, mais je trouvais qu'il lui manquait toujours une dimension cosmique. Jusqu'à ce que je me dise qu'on pouvait peut-être réussir à l'atteindre à travers la musique.

Qu'est-ce qui vous plaît tant dedans ?

Tout ce texte n'a qu'un but, c'est le prêcher de la fin. Un homme qui rate son suicide, s'endort et en rêvant retrouve foi en l'Homme et veut partager sa découverte. J'ai imaginé que le moyen pour lui de le faire, c'était la scène. Et donc, on commence par une sorte de conférence de cet homme qui vient nous parler, sans faux-semblant, pour expliquer ce qui lui est arrivé et en assumant le ridicule de la situation.

On pense à tous ces gens qui ont approché la mort, qui s'en sont sortis, et qui publient des livres pour convaincre tout le monde.



Il a trouvé un sens à la vie. Dans *Les trois sœurs* que j'ai montées il y a quelques années, un personnage demande : "le sens ? Regardez, il neige. Où est le sens, quel est le sens ?" Or si l'homme ridicule était au bord du suicide, c'est parce que dans sa réflexion, il était arrivé au point que tout équivalait tout. C'est un trait de l'œuvre de Dostoïevski : il montre toujours des personnages pour qui le bien et le mal finissent par se valoir.

Sa découverte est celle de l'harmonie qui existe dans la nature en opposition à la science qui pervertit les hommes.

Au cours de son rêve, l'homme ridicule est emmené sur une autre planète où il rencontre un peuple d'hommes bons. Mais par sa seule présence il va rompre l'équilibre fragile de cette planète. C'est là où effectivement la science vient interférer. Mais pour moi elle n'est pas la cause du mal ; c'est une conséquence au fait que les hommes cherchent comment reconstruire cette harmonie perdue. Et ils cherchent à droite, à gauche, dans la religion... On est dans une époque où on n'a jamais autant

cherché à travers la religion d'un côté et à travers la science de l'autre. On est dans le fantasme de l'homme parfait. Or Dostoïevski jette le doute sur cette société parfaite : est-ce bien des hommes que l'homme ridicule a vus, ou des dieux ? Et d'une certaine manière, les religions nous racontent que le jour où cet idéal sera atteint, ce sera la fin de l'Histoire.

Quel visage donnez-vous à l'homme ridicule ?

Celui de Lionel Gonzales qui est un acteur à la fois très cérébral et très instinctif. Comme il n'est pas chanteur, on a dédoublé le personnage. Et c'est son double qui parcourt le labyrinthe de son rêve au cours de sa conférence.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Je suis un homme ridicule, opéra de Sébastien Gaxie, livret et mise en scène Volodia Serre, d'après la nouvelle de Fédor Dostoïevski, Athénée théâtre Louis-Jouvet, sq. de l'Opéra Louis-Jouvet 7 rue Boudreau 75009 Paris, 01 53 05 19 19, du 25/02 au 4/03*

OPERA DE MASSY

Direction
Jack-Henri Soumère

PARIS SUD

COPRODUCTION

LA GRENOUILLE AVAIT RAISON

“LA DERNIÈRE CRÉATION DE JAMES THIERRÉE”

20 / 21 MAI 2017

Avec

James Thierrée
Valérie Doucet
Mariama

Jean-Luc Couchard
Thi Mai Nguyen
Samuel Dutertre

Spectacle présenté dans le cadre des Insolites de la ville de Massy

Production déléguée La Compagnie du Hanneton/Junebug

Coproductions Théâtre de Carouge-Atelier de Genève / Célestins, Théâtre de Lyon / Théâtre du Rond-Point, Paris / Théâtre de la Ville, Paris / Théâtre Royal de Namur /

La Coursive, scène nationale de La Rochelle / Sadlers Wells Londres en collaboration avec Crying Out Loud / L'Arc Scène nationale, Le Creusot / Le Radiant, Bellevue, Caluire / Opéra de Massy / Odysseus Blagnac /

Théâtre de Villefranche sur Saône / La Comédie de Clermont-Ferrand / Théâtre-Sénart / Espace Jean Legendre, Théâtre de Compiègne / Le Festival international d'Edimbourg

Avec le soutien du Ministère de la Culture DGCA

La compagnie du Hanneton est conventionnée par le Ministère de la Culture D.G.C.A et soutenue par la Fondation BNP Paribas

Dossier



Politique, *propagande* & *manipulations*

A

l'approche des élections, les spectacles dénonçant les manipulations de nos gouvernants seront-ils capables d'inverser la vapeur ? A l'instar du constat de Ludovic Lagarde (voir p. 70) qui remarque que les artistes n'ont jamais autant travaillé ensemble dans une solidarité sans faille et sans frontière et ce malgré la crise, on rêverait que nos sociétés civiles en prennent de la graine...

Mais comment désamorcer le tissu de mensonges, de manipulations et de complots qui gangrènent nos vies quand nos universités nous enseignent l'art de mentir à travers les techniques de la vente et de la publicité développées par le neveu de Freud Edward Barnays ? Comment empêcher nos gouvernants de détourner le bien commun à leur profit comme dans *La résistible ascension d'Arturo Ui* ou *Le maniement des larmes* ? Comment éviter la chute d'un bon dirigeant à cause de fausses rumeurs comme dans la dernière pièce de Marie NDiaye *Honneur à notre élue* ? Comment résister à la tentation de la trahison politique comme celle de Denis Donaldson racontée dans *Mon traître* ?...

En 1338, la ville de Sienne se posait la même question et faisait peindre une fresque pour conjurer la peur engendrée par la crise financière de l'époque qu'un gouvernement autoritariste vienne tyranniser ses habitants. Peut-être que les réponses à nos questions se trouvent peintes sur les murs du palais communal de Sienne...

Hélène Chevrier

Avec les interviews exclusives de Patrick Boucheron, Gaëlle Bourges, Benjamin Villemagne, Jean-Marc Avocat, Nicolas Bouchaud, Julie Timmerman, Nicolas Lambert, Marie NDiaye et les critiques de Ceux qui errent ne se trompent jamais et Tableau d'une exécution

<- *Tableau d'une exécution, de Howard Barker, mise en scène Claudia Stavisky (p. 60)*

Gaëlle Bourges

Dans un contexte de peur alimentée par nos propres gouvernants, le livre de l'historien Patrick Boucheron, *Conjurer la peur*, donne l'exemple de la ville de Sienne en Italie qui en 1338 commandait une fresque de propagande politique au peintre Ambrogio Lorenzetti pour décorer la salle de la Paix du Palais communal. La fresque dite du bon et du mauvais gouvernement occupe trois murs pour mettre en valeur le bien-fondé du gouvernement communal de l'époque face à la menace seigneuriale. La chorégraphe Gaëlle Bourges s'empare de cette œuvre monumentale pour expérimenter aujourd'hui ce que représenterait aujourd'hui "gouverner".

Le fait qu'on soit dans une année électorale a-t-il motivé votre choix du livre de Patrick Boucheron ?

Gaëlle Bourges : Je n'ai pas pensé aux élections présidentielles tout de suite, car j'ai découvert le livre à la suite des attentats de janvier 2015. J'ai été attirée par la couverture d'un ouvrage, et son titre, alors que je dînais chez un ami. L'image des deux soldats serrés l'un contre l'autre, flanquée d'un *Conjurer la peur* juste en-dessous m'ont semblé entrer en dialogue direct avec le climat sécuritaire instauré à la suite des attentats. Le livre de Patrick Boucheron traite d'une fresque siennoise du XIVe siècle, et non pas de la période actuelle. Mais on fait toujours de l'histoire depuis le présent, depuis l'urgence du présent.

En 1338, Sienne subit une grave crise économique...

Oui, et le gouvernement communal a peur d'être mis à mal par un régime plus autoritaire. Ils commandent donc à Ambrogio Lorenzetti une fresque programmatique : d'un côté, on peut voir une ville en paix, effets concrets d'un bon gouvernement ; de l'autre, une ville mise à sac, effets directs, là aussi,



d'un mauvais gouvernement. L'intention est de montrer la menace, en espérant que la peinture impressionnera assez. La peur rend toujours réactionnaire ; pour y faire face et ne pas succomber à la séduction d'un tyran, il faut réveiller les consciences. Des gens avaient peur en 1338, et des gens ont peur aujourd'hui. Quelles réponses trouve-t-on face à ce sentiment si aveuglant ?

La fresque a justement pour objectif de conjurer la peur des citoyens...

Oui, exactement. De les exhorter à voir ce qu'un bon et un mauvais gouvernement peuvent produire. C'est, je crois, la première fresque de propagande politique de l'histoire de l'art européen. Les images ont dû impressionner au XIVe siècle, et elles continuent d'impressionner encore aujourd'hui. Et il y a de quoi regarder : quand on entre dans la salle de la Paix, on tombe sur un pan de peinture de quatorze mètres, à l'ouest. Puis on se retourne, et là encore quatorze mètres à l'est ! Et encore sept mètres sur le mur nord !

Comment allez-vous interpréter cette peinture sur scène ?

J'aimerais proposer une visite virtuelle non pas à l'aide d'outils technologiques, mais grâce à la présence physique de neuf performeurs et d'une scénographie manipulée par eux, déployant simplement les deux faces d'une même ville - d'un côté, "les effets du bon gouvernement", et de l'autre, "les effets du mauvais". L'intention est d'être au plus proche des images, des postures, des couleurs, et du texte qui habite la fresque ; de donner à voir la complexité de ce programme politique peint, la profusion de détails qui altère toujours un peu

ce que l'on croit comprendre au premier coup d'œil. Je parie donc aussi sur un texte qui décrit les images, en mesurant comment, tout en les produisant, il les dévie, les prolonge, ou délire seul. Il y a toujours un risque à décrire. J'aime beaucoup la formulation de Daniel Arasse à ce sujet : "*la peinture est toujours confrontée à "l'innommable"*".

Le spectacle montre-t-il ce que serait un bon gouvernement aujourd'hui ?

Ce serait formidable de savoir ce que serait un bon gouvernement et de pouvoir le montrer sur scène ! L'art ne peut rien de tel il me semble, il peut juste créer un espace pour réfléchir ; et ce qu'il y a peut-être à penser avec ce projet, à partir de la fresque de Lorenzetti, c'est l'histoire des représentations d'un bien ou d'un mal gouverner. Dans la fresque de Lorenzetti par exemple, la ville en paix est une ville au travail. Mais s'il n'y a plus de travail, que se passe-t-il ? Est-ce qu'on peut encore vivre en paix ? Et est-ce que les sexualités débridées ou hors norme peuvent avoir une place dans la cité sans être reléguées toujours du "mauvais" côté ? Penser, à partir de la peinture, l'histoire - en dépliant les histoires - c'est le projet.

Propos recueillis par

Hélène Chevrier

■ *Conjurer la peur*, d'après le livre de Patrick Boucheron, conception Gaëlle Bourges, Création les 21 et 22/03 Festival *Etrange Cargo*, Ménagerie de Verre à Paris, 14/04 Festival *À Corps à Poitiers*, Juin à Uzès, Octobre à Château-Thierry, Novembre à Armentières, du 22 au 25/11 Théâtre des Abbesses à Paris, 5/12 Tours

Patrick Boucheron

Conjurer la peur, le livre



L'auteur du livre *Conjurer la peur*, Patrick Boucheron, est historien, professeur au Collège de France, titulaire de la chaire "Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIIIe-XVIe siècles". La fresque d'Ambrogio Lorenzetti dont le déploiement sur les murs du Palais de Sienne force le spectateur à admettre les effets du bon gouvernement sur nos vies résonne étrangement aujourd'hui...

Cela vous a-t-il étonné que Gaëlle Bourges fasse un spectacle à partir de votre livre ?

Patrick Boucheron : Cela m'a surpris et ravi, car toute expérience est bonne à prendre pour moi. C'est un livre qui se prête à la libre appropriation et pour lequel j'ai moi-même fait 50 interventions publiques, parce que je voulais l'accompagner, l'expliquer, l'exposer — c'est-à-dire aussi le mettre en danger. J'avais donc une totale confiance quant à son adaptation au théâtre, ayant par ailleurs beaucoup d'estime pour le travail de Gaëlle Bourges. Il y a également un film en cours. La fresque se prête d'autant plus au théâtre qu'elle pose la question de la place du spectateur. Le peintre a imaginé une scénographie qui peut nous prendre au piège avec des écritures qui nous dictent ce qu'il faut faire, contraignent le corps : "*tournez les yeux pour regarder, vous qui gouvernez...*". Quand j'organisais des voyages d'études pour montrer la fresque, je médi-

tais beaucoup l'itinéraire à faire prendre aux étudiants, pour que leur première impression reste inoubliable.

La première impression, c'est celle du mauvais gouvernement qu'on voit immédiatement en entrant dans la salle.

C'est fait pour qu'on détourne le regard. Dans le livre, j'ai voulu le soutenir un peu plus longtemps que les autres. Et à partir du moment où on s'attarde sur le mauvais côté des choses, on regarde différemment ce qui est meilleur ; on est par exemple plus sensible à l'aspect mélancolique de la Paix qui regarde se déployer son rêve d'une société juste.

La mise en scène de la fresque et son contenu extrêmement riche sont-ils le fait d'un seul homme, Ambrogio Lorenzetti ?

C'était le peintre le plus innovant de son temps. Voici pourquoi le gouvernement communal a fait appel à lui. D'après les paiements échelonnés qu'on a retrouvés dans les archives, il a travaillé dans cette pièce pendant un peu plus d'un an. Mais il n'a pas peint seul et comme il s'agissait d'une commande, il n'a pas pu improviser : il devait discuter avec ses commanditaires du matin au soir comme on fait pour les écritures de plateau. D'autant plus qu'au cours de cette année, il y a eu des troubles, des protestations, des banques en faillite et le gouvernement était en train de chanceler.

On ne peut pas s'empêcher de penser qu'on vit une crise similaire avec des gouvernements qui sont incapables de rendre visibles les effets concrets de leur action.

Donc il faut les déployer et c'est pourquoi ils occupent plus de place que ceux du mauvais gouvernement. La puissance politique des images est cette force de relance et d'actualisation. J'aurais pu achever le livre au début du quinquennat

de Nicolas Sarkozy. Il y avait une concordance des temps avec les années 2007-2008 et la chute de Lehmann Brothers qui ressemblait beaucoup à la période de la fresque, mais cela aurait sans doute donné au livre une excitation paroxystique qui se périmait rapidement. Je voulais qu'il soit à la hauteur de cette œuvre, qu'il ait une portée universelle, qu'on pense à Hollande quand on est sous Hollande et à ceux qu'on ne connaît pas encore quand ils seront au pouvoir.

Vous parlez de la force politique des images. Où se situe-t-elle aujourd'hui dans une société qui nous abreuve d'images ?

Il ne faut pas confondre les images de la télévision avec les œuvres d'art. Pour comparer la force d'intervention de l'image de Lorenzetti avec celles d'aujourd'hui, il faut regarder du côté des artistes contemporains. Et là on est bien obligé de reconnaître que le rapport à l'élitisme et à l'argent entre le pouvoir et les artistes diminue la capacité des images à nous émouvoir.

La fresque a-t-elle eu des effets concrets ?

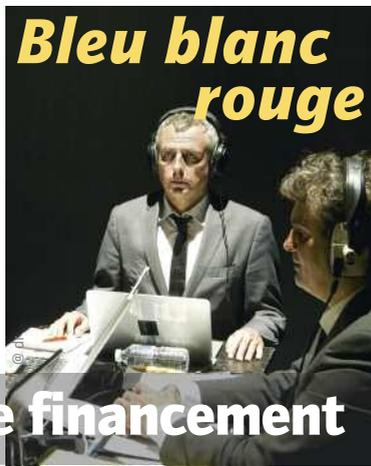
Immédiatement non. Mais l'efficacité de l'art ne se mesure jamais à ses effets immédiats. La fresque de Lorenzetti n'est pas une affiche électorale qu'on arrache au lendemain des élections. Elle soulève quelque chose de plus universel. Elle montre que le bon gouvernement a des effets justes et bons sur chacun d'entre nous. Ce qui ouvre la possibilité qu'il puisse être porté par une forme institutionnelle qu'on n'aime pas ou qu'on n'attendait pas.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Conjurer la peur, essai sur la force politique des images, de Patrick Boucheron, Editions du Seuil*

Nicolas Lambert

Nicolas Lambert a constitué en près de quinze ans une trilogie documentaire autour de la démocratie (ou plutôt "l'a-démocratie"). A partir de documents authentiques sur la politique d'armement française, l'affaire Elf-Aquitaine et les liens de notre pays avec le nucléaire, les pièces mettent le spectateur en position d'enquêteur, de juge d'instruction ou de journaliste.



Enquêtes sur le financement

Tout ce que vous racontez dans ces trois spectacles est-il vrai ?

Nicolas Lambert : Oui mais je n'essaie pas de dénoncer ; plutôt de donner des outils de compréhension au public.

Tout Le maniement des larmes démontre que nos dirigeants intriguent et jouent avec le feu, en l'occurrence il s'agit du nucléaire. C'est donc une critique.

La stratégie militaire est décidée à l'Élysée et on ne sait pas ce qui s'y passe. Donc la Ve République n'est pas du tout au service du peuple. Théoriquement nous sommes le peuple souverain et l'exécutif doit exécuter ce que nous lui demandons. Il ne le fait pas et il ne nous demande même pas de valider ce qu'il fait. Le problème c'est que c'est fait en notre nom et après on se demande pourquoi on est attaqué ? Ce n'est pas parce que Nicolas Sarkozy est fou mais parce que ce pouvoir n'est pas dans nos mains. Et on ne peut pas demander à un chef de l'État qui détient tous les pouvoirs d'être scrupuleux ; c'est à nous d'être vigilants.

Comment raccrochez-vous l'affaire Karachi au nucléaire ?

L'exemple de Karachi est anecdotique mais il me permet de relier entre eux les trois spectacles. On retrouve le pétrole, le nucléaire et l'armement chaque fois qu'on

commence à scruter le financement d'une élection présidentielle. On a ensuite un système qui se met en place avec des marges considérables sur nos ventes d'armement. Et le Rafale fait partie de ce système. C'est l'un des deux meilleurs avions du monde et il sert à trimbaler l'arme nucléaire. Il ne se vend pas parce que les gens n'ont pas de bombes. Qu'à cela ne tienne. Manuel Valls dit en 2014 que les pays qui font le choix du nucléaire militaire et civil sont les pays qui veulent ne pas sortir de l'Histoire, et on se met à vendre des Rafales. Ça ne peut pas marcher comme ça. Et si on ne s'en occupe pas, selon les propos de Michel Rocard à l'Assemblée Nationale, il peut se passer n'importe quoi.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Bleu blanc rouge l'a-démocratie, de et par Nicolas Lambert (Elf la pompe Afrique, Avenir radieux une fission française et Le maniement des larmes) Tournée 2017 : 10 au 14/01 Châtaudren, 24/01 Auch, 24/02 La Norville, 26/02 et 04/03 Arpajon, 2/03 Châteaugontier, 18/03 Guise, 31/03 Maisoncelle-Saint-Pierre, 11/04 Oloron-Sainte-Marie, 25 au 27/04 Forbach, 10/05 Saint-Herblain, 19/05 Bitche*

Tableau d'une exécution

Femme hors-cadre

Le texte de Barker est consistant. Claudia Stavisky dans sa mise en scène le rend captivant ; Christiane Cohendy par son interprétation le rend ardent. L'histoire est celle de l'exécution d'un tableau monumental, commandé par la République de Venise pour commémorer la bataille de Lépante (1571) à une femme peintre, qui fera l'effet d'une bombe. Au lieu de peindre le triomphe de la marine vénitienne sur l'Empire Ottoman, l'artiste contre toutes attentes peint l'horreur d'un massacre avec un réalisme saisissant. Un défi, une provocation à l'encontre du pouvoir et des commanditaires de l'œuvre. La peintre peint le vrai, le sang, la chair, la puanteur de l'intolérable. Howard Barker use d'une langue dure, triviale, crue comme l'œuvre que réalise son personnage. Et Christiane Cohendy, en donnant vie à cette femme, hurle de vérité par une présence on ne peut plus incarnée et physique. De son interprétation très sûre et précise, de sa voix ferme et autoritaire, elle vient rejoindre les personnages très dessinés – parmi lesquels Philippe Magnan, excellent en doge plein de dédain, cinglant et calculateur – que Claudia Stavisky fait vivre dans un monde fait de couleurs, de profondeurs, de lumières, de contemporanéités. Un spectacle musclé, disert sur l'acte de créer, et l'histoire d'une lutte contre la manipulation d'un pouvoir complaisant.

François Varlin

■ *Tableau d'une exécution, de Howard Barker. Mise en scène : Claudia Stavisky > du 10 au 13 janvier 2017 à la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy > janvier 2018 au Rond-Point*

Marie NDiaye



© Mamanvont Gallimard

Honneur à Notre Elue Déshonneur de la politique

Avec *Honneur à Notre Elue*, Marie NDiaye se livre à un exercice de théâtre fiction des plus ravageurs pour le monde de la politique. Elle y décortique avec humour et noirceur certains des mécanismes qui malheureusement décrédibilisent nos élus, et notamment les mensonges, rumeurs et manipulations auxquels se livrent certains pour accéder au pouvoir.

La pièce oppose deux personnages principaux, Notre Elue, une gouvernante admirée et aimée de tous, et l'Opposant, un opposant de toujours qui fait courir de fausses rumeurs pour la discréditer à l'approche des élections. Et comme elle ne s'en défend pas, la population commence à se retourner...

Pour Marie NDiaye, "il y a quelque chose qui semble évident dans la société,

si vous ne vous défendez pas, c'est que vous acceptez, seul le coupable ne se défend pas, l'innocent clame son innocence. Et même si elle réagissait... l'Elue dit à un moment que la diffamation est plus puissante que les dénégations." Effectivement l'Elue fait le choix surprenant presque absurde de ne pas se défendre. "Le comportement de Notre élue est étrange, elle considère qu'elle ne doit rien expliquer, ne doit se justifier de rien, et que dans un monde idéal, la vérité se fait jour, sans qu'on ait à se défendre. C'est quelque chose qui relève du sacrifice, elle est habitée par une idée presque christique d'elle-même, se défendre c'est déjà en quelque sorte se mettre un petit peu plus bas que là où on veut être d'une certaine façon." Et puis, il a peut être une explication plus prosaïque, "elle a peut être de vrais remords, une culpabilité qui n'est pas explicitée; quand on vous accuse injustement de quelque chose, cela ne fait que condamner une véritable faute que vous avez réussi à garder secrète. Ce n'est pas un message, ce n'est pas une morale de l'histoire, c'est vraiment la personnalité de ce personnage".

La pièce illustre à merveille ce qui peut se passer dans l'entre soi du monde politico-médiatique où tous se connaissent et tournent autour des mêmes obsessions. "J'ai situé l'action dans une ville de taille moyenne, 50000 habitants, dans laquelle le microcosme des décideurs, des élus et des gens qui comptent, est réduit. Ils se connaissent tous, ils sont nés ou ont grandi là, se fré-

quentent depuis le collège ou le lycée." Ce qui explique le comportement ambigu de l'Opposant qui est à la fois admiratif de Notre Elue et vindicatif au point de faire circuler de fausses rumeurs sur son compte. "Je pense que cela doit arriver assez souvent, quand deux personnes sont des rivaux depuis longtemps dans un microcosme, il doit y avoir des relations d'amour haine comme dans un couple qui est voué à rester ensemble, et puis en plus, chacun doit voir dans l'autre plein d'aspects qui sont les siens, une forme d'admiration qui se noue."

Marie NDiaye a écrit cette pièce suite aux municipales de 2014 et pour un théâtre de Hambourg, mais on ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre Notre Elue et le président François Hollande qui a subi sans jamais répondre cinq ans de "Hollande bashing"; mais pour Marie NDiaye "si l'actuel Président n'est plus entendu, c'est à force d'atermoiements, de reculades, c'est certain qu'à ce niveau d'impopularité, la seule chose qui pourrait à nouveau le rendre digne, c'est s'il annonçait qu'il se retire..."

*Propos recueillis le 29 / 11
par Enric Dausset*

■ *Honneur à Notre Elue*, de Marie NDiaye, mise en scène Frédéric Bélier-Garcia, avec Isabelle Carré, Patrick Chesnais...
Théâtre du Rond-Point, 2 bis av Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 00, du 1 au 26/03

Nicolas Bouchaud

Spectacle drôle et intelligent, remarqué lors du dernier festival d'Avignon, *Interview* a été conçu par un éminent journaliste du monde, Nicolas Truong, chef des pages Idées Débats du Monde. A travers les entretiens de Florence Aubenas, Pier Paolo Pasolini, Jean Hatzfeld ou Edgar Morin - repris, interprétés, analysés par le brillant duo Nicolas Bouchaud et Judith Henry -, sont abordées les questions de la posture, de la parole, du rapport de force, et même de la technique de l'interview. Passionnant !

Truong évoque l'art de l'interview comme une danse, une entreprise de séduction, mais n'y a-t-il pas aussi une dimension plus manipulateuse entre l'intervieweur et l'interviewé ?

Nicolas Bouchaud : C'est avant tout un spectacle sur la question, comment on pose une question, quelle est la pertinence d'une question, comment elle fait advenir quelque chose. On aurait pu -et c'est un peu le cas à la fin du spectacle où l'on dévie sur la question politique-, en faire une dénonciation de notre monde médiatique, on avait pensé à cela au début ; on fait un entretien et souvent les propos retranscrits sont déformés, mais je ne crois pas à la dénonciation par l'art. On est avec ce spectacle plus dans une forme de résistance.

De résistance à la pensée unique ? au formatage des interviews ?

Quand on lit la presse, les infos, on a l'impression que tout est présenté sous le même angle, que les questions sont toujours les mêmes. Je rêve d'une information déplacée qui produirait une vision différente du monde, qui nous amènerait à réfléchir. Les médias étouffent dans un entre soi terrible et finissent par être déconnectés des vrais gens. C'est pourquoi ce qui m'intéresse c'est la question de la question, c'est comment s'ouvrir aux au-

tres par la question.

D'ailleurs, une interview ce ne sont pas deux personnes, ce sont trois interlocuteurs avec le tiers qui écoute ou qui lit ?

Absolument, c'est une scène à trois. Dans une interview, il y a une mise en scène, je sais que je m'adresse aux tiers, à d'autres personnes que celui qui m'interviewe. C'est pourquoi c'est intéressant de le monter au théâtre ! Cela permet d'interroger la place du public, il est ce fameux tiers sans quoi rien n'advient. Dans le spectacle, avec Judith, on est toujours en adresse, on joue avec l'écoute du public avec l'idée qu'à un moment ils aient même envie d'intervenir.

Comment définiriez-vous une interview réussie ?

C'est un genre tellement consommé, banalisé, et quand on se demande quelles sont les grandes interviews qui nous ont marqués, c'est pas évident, il n'y en a pas tant que ça. Pour moi le modèle c'est *L'Autre Journal* de Michel Butel dans les années 80, avec par exemple une interview de Gilles Deleuze où les questions n'apparaissent pas ! Une interview réussie c'est quand il s'est passé quelque chose d'un peu unique ou de magique

avec la personne.

Et il y a des techniques spécifiques, un art de l'interview ?

Je pense que c'est d'abord un état d'esprit, c'est aimer son sujet, aimer celui que l'on interview, mettre en confiance, être dans le registre de la création ou de la conversation... Et puis c'est certain, il y a aussi des petits trucs que nous évoquons dans le spectacle : le silence comme question, ou la "question Colombo" à la fin de l'entretien, c'est là en général que l'on attrape quelque chose (*rires*). Mais je dirais que la beauté du geste de poser une question, c'est avant tout de s'intéresser à l'autre.

*Propos recueillis par
Eric Dusset*

■ *Interview*, conception Nicolas Truong, avec Nicolas Bouchaud, Judith Henry. du 21/02 au 12/03 au Rond-Point (Paris), du 16 au 18/03 à La Criée (Marseille), du 22 au 24/03 à Béziers, du 6 au 14/04 à la MC2 (Grenoble), le 3/05 Boulazac, le 5/05 Libourne, le 9/05 Gradignan, 12-13/05 au Théâtre Liberté (Toulon), 20/05 à la Comédie de Reims, 23-24/05 au CDN d'Angers, du 29/05 au 1706 au Théâtre Monfort avec la MC93 (Paris)



Benjamin Villemagne

Internet et la théorie du complot

Sur le web, la théorie du complot a trouvé un nouveau territoire à investir. Dans son nouveau spectacle *#vérité*, Benjamin Villemagne s'intéresse à son développement et donne des clés pour décrypter la profusion de données auxquelles on est confronté.

Pourquoi avoir appelé le spectacle *#vérité* ?

Benjamin Villemagne : Parce que le hashtag (#) est utilisé sur les réseaux sociaux pour chercher un mot et que la vérité est une notion très difficile à définir. Donc *#vérité*, c'est la recherche de ce qui est vrai comme de ce qui n'est pas vrai. Ça rejoint la théorie du complot.

Comment définissez-vous la théorie du complot ?

Ce sont des informations qui circulent et qui sont développées par des gens pour faire croire au plus grand nombre à des théories qui viseraient à détruire ou à manipuler le peuple. On ne sait jamais qui les a répandues. Vous entendez dire que les puissants sont tous des reptiliens, ou que le sida est une invention des Américains pour réguler la population, mais vous ne savez pas d'où ça vient.

Ce sont souvent des théories validées par des données scientifiques. Vous donnez l'exemple de celle selon laquelle les chats transmettent la toxoplasmose.

La toxoplasmose est un virus dont nous sommes tous porteurs et qui représente un véritable danger parce qu'il est véhiculé par les chats. On fait monter la pression autour de cette information avant d'expliquer qu'il est aussi très facile de la démanteler. On montre comment les médias généraux nous font croire à la fin du monde à cause d'un

#vérité



pesticide dans la salade en ajoutant un ton dramatique et une petite musique pour faire monter l'émotion. En travaillant sur le spectacle, on a découvert une chaîne YouTube, *Hygiène mentale*, qui donne aux élèves des outils assez concrets pour décrypter les images et les articles. Et pendant tout le spectacle, les spectateurs sont invités à voter avec leur téléphone portable et leurs réponses sont analysées en direct et projetées sur un écran.

Sur Internet, on circule librement, les données ne nous sont pas imposées comme à la télé ; c'est nous qui allons les chercher. Alors à qui la faute : à Internet ou aux internautes qui se font peur tout seuls ?

Internet est un outil pour se faire peur comme pour se rassurer. Dans son livre *C'est un complot*, Christophe Bourseiller explique qu'il y a eu trois grandes époques de diffusion du complot et qui

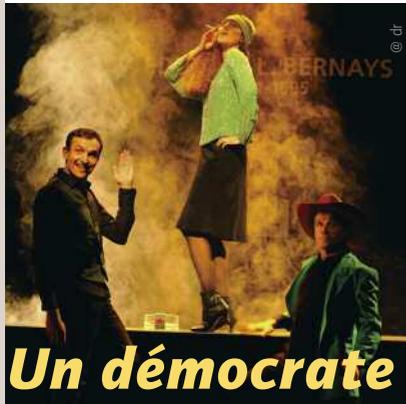
sont liées à l'avènement de l'imprimerie, des médias de masse et aujourd'hui d'Internet. Ce sont tous des outils médiatiques de diffusion des idées. Et c'est vrai qu'on se demande comment on a pu retrouver le passeport d'un des terroristes du 11 septembre dans les décombres d'une des tours. Internet est une incroyable machine à se raconter des histoires. Or depuis la nuit des temps, les gens racontent des histoires. Et comme moi je fais du théâtre aussi pour raconter des histoires, mélanger les deux est très intéressant.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *#vérité*, texte et mise en scène Benjamin Villemagne et Yann Métivier, avec Hadrien Mekki, Benjamin Villemagne *Comédie de Valence, La Fabrique, 78 avenue Maurice Faure 26000 Valence, 04 75 78 41 70, 17/01 au 6/02*

Julie Timmerman

Manipulateurs et manipulés



Un démocrate

Créée au Centre Aragon-Triolet d'Orly, la nouvelle pièce de Julie Timmerman porte le titre ironique d'*Un démocrate* car le spectacle met en scène le créateur de la manipulation contemporaine, Edward Barnays. La jeune femme en est à la fois l'auteure, le metteur en scène et l'une des actrices.

Quelques années après *Words are watching you*, qui s'inspirait d'Orwell et de sa vision du Big Brother, vous revenez au théâtre politique.

Julie Timmerman : C'est important d'avoir un regard sur le monde. Eddy Barnays, qui est le personnage d'*Un démocrate*, a changé la communication de façon définitive. Après avoir fait vendre par millions savons et bananes, il avait su convaincre les suffragettes que les cigarettes étaient le symbole de la liberté. Il a imaginé de coller une vertu à des produits qui n'ont pas cette vertu. J'ai découvert son existence en travaillant sur Orwell. J'ai lu son livre *Propaganda* qui a paru en 1928. Ce livre a inspiré Goebbels, même si Barnays en était désolé. L'ouvrage invente toutes les techniques de manipulation par la peur, la pression, l'association d'idées et d'images... Il était le neveu de Freud et,

par son oncle, il a appris des choses qui lui ont permis de comprendre certains mécanismes avant les autres. Les livres sur lui ne sont pas traduits. Dans ce que j'ai écrit, il y a une part de fiction mais tous les faits ont été vérifiés. La pièce dénonce le système.

Comment s'articule la pièce ?

A l'époque du "story-telling" télévisuel, il fallait l'opposé, ne pas être linéaire et sortir du "je". On passe du récit aux scènes dialoguées, on saute du XXe siècle au début du XXIe, les quatre acteurs s'échangent les personnages. On est tous les véhicules de cette fusée, sous le regard des "spin doctors" d'aujourd'hui, et les acteurs peuvent parler en leur propre nom ! C'est la première fois que j'écris un texte dans un tel mouvement. J'ai même réécrit certaines choses après l'élection de Trump. La paroi du fond s'emplit, au fur et à mesure, des images des campagnes qu'a faites Barnays : les savons, les cigarettes, les présidents des Etats-Unis, des coups d'état. C'est son tableau de chasse, qui tombe à la fin. C'est le monde qu'il nous a fabriqué...

Continuerez-vous sur ce thème ?

J'écris un texte sur l'enfant et la folie des parents. Ma grande question, c'est de demander : être fou dans un monde fou, n'est-ce pas être otage ?

Qu'espérez-vous pour votre troupe, l'Idiomécanic Théâtre ?

Mon rêve est d'avoir un lieu.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Un démocrate, de et mis en scène par Julie Timmerman, avec Anne Cantineau, Mathieu Desfemmes, Julie Timmerman, Jean-Baptiste Verquin. Théâtre de l'Opprimé 78 rue du Charolais 75012 Paris, 01 43 40 44 44, du 18 au 29/01, puis Poitiers (6/2), Saint-Michel-sur-Orge (12/3), Boulogne-sur-mer (24/3), Charenton (20-21/4)*

Ceux qui errent ne se trompent pas**Débâcle de la démocratie**

Dans la capitale c'est jour d'élection ! Mais malgré le zèle des militants qui ont ouvert à l'heure les bureaux de vote, les foules ne se pressent guère... Est-ce la faute de la pluie ? Il faut croire que non : le peuple envahit les isoires à 17h30 et le résultat tombe à 20h : 80% des bulletins sont blancs. Maëlle Poésy, révélation des Prix de la Critique 2016, met en scène la réaction inappropriée du gouvernement en place ainsi désavoué qui fait le choix de fuir cette "peste blanche". Les ministres ont tous des airs stéréotypés : le paranoïaque, la snob, le convaincu... Ils sombrent dans leurs délires et poussent l'absurdité au paroxysme dans un univers qui est proche de la bande dessinée : leurs vêtements sont colorés comme leurs caractères, et ils illustrent à merveille la déconnexion entre des élites et le peuple, entre couleurs criardes et le blanc des bulletins...

Après une première partie peut-être un peu trop bavarde où le discours creux, plus vrai que nature, prime dans la bouche des dirigeants, la scénographie mobile et l'eau qui coule en abondance sur scène laissent place à une seconde partie qui se déroule dans un paysage onirique post-apocalyptique où tout semble possible – des plantes tropicales poussent dans les rues de la capitale ! – alors que les politiques pensent encore pouvoir reprendre le contrôle. Mais le peuple a déjà gagné : il ne les écoute plus. Une allégorie du destin pour nos politiques modernes ?

Hadrien Volle

■ *Ceux qui errent ne se trompent pas, mise en scène de Maëlle Poésy, du 10 et 11/01 Sénart, 18 et 19/01 Sartrouville, le 26/01 Valenciennes, 31/01 Saint-Étienne-du-Rouvray*

Jean-Marc Avocat

Mon traître humain, si humain

Il s'appelle Jean-Marc Avocat. Ce qui lui valut à ses débuts d'être cité dans Le Canard Enchaîné. Selon Philippe Tesson, le seul intérêt du *Procès Karamazov*, de Diego Fabbri, c'était que l'huissier soit joué par un nommé Avocat...

S'il n'est pas plus connu du grand public, c'est qu'il a fait l'essentiel de sa carrière à Lyon. Pourquoi n'a-t-il pas émigré à Paris comme les copains ? *"Lyon exerce sur moi des maléfices. Quand ma femme est morte d'un cancer et que notre fils a été admis à Normale Sup, je n'avais plus aucune raison d'y rester, j'ai trouvé le moyen d'y faire un autre enfant. Alors j'ai toute ma vie fait des allers et retours. Quand j'ai joué à Nanterre La Dame de chez Maxim, de Feydeau, mise en scène par Alain Françon, je revenais chaque jour à Lyon voir ma femme qui agonisait. Et chaque soir je devais prononcer cette réplique : "On ne sait jamais, on peut mourir..."*

Dans la famille Avocat, on n'était pas inscrit au barreau mais enseignant. Jean-Marc a été l'exception qui confirme la règle. Tout est rentré dans l'ordre : son fils enseigne les Lettres françaises à Kyoto et sa fille se destine elle aussi au professorat de Lettres.

Comment la grâce du théâtre l'a-t-elle touché ? *"Quand j'étais en seconde, notre voisine du dessous est devenue ma maîtresse. Or elle prenait des cours de théâtre. Je l'ai suivie. Mais j'aurais aussi bien fait de la poterie ou du yoga..."*

L'aventure dont il tire le plus de fierté ? Avoir joué Racine tout seul. *"J'étais presque toujours mécontent de ce que je voyais : chaque acteur déclamaît les alexandrins à sa façon. J'ai donc décidé de dire Phèdre à moi seul. C'était si épuisant que je m'étais dit : plus jamais ça. Mais quelques années après, j'ai*

quand même replongé avec Bérénice, puis Andromaque. L'aventure s'est terminée quand j'ai joué les trois à la suite. Je commençais à 15 heures et terminais à 23. De la folie furieuse."

Sa performance dans *Mon traître*, adapté et mis en scène par Emmanuel Meirieu, d'après *Mon traître* et *Retour à Killybegs*, est presque aussi virtuose. Sorj Chalandon y raconte la trahison de l'Irlandais Denis Donaldson qui milita au Sinn Féin, fut membre de l'IRA, mais avoua un beau jour qu'il avait été retourné par les Anglais et avait espionné pour leur compte. Ce faisant, il avait signé son arrêt de mort.

"Ma partition à moi, c'est un monologue de trois quarts d'heure, face public, immobile, tout nu sous une couverture comme l'étaient les prisonniers irlandais. En plus j'ai le corps entièrement peint au pistolet, ainsi qu'une bagnole dont on refait la carrosserie, ce qui demande trois heures de maquillage avant la représentation. Si j'ai soif, il faut que l'habilleuse me tende une bou-

teille avec une paille, comme un grand brûlé."

Comment joue-t-on un traître ? *"Je ne joue pas un traître, je joue un homme"*, riposte Jean-Marc Avocat. N'est-ce pas Tchekhov qui dit que l'acteur se doit d'être l'avocat de son personnage ?

Jacques Nerson

■ *Mon Traître*, d'après *Mon traître* et *Retour à Killybegs* de Sorj Chalandon, adaptation et mise en scène Emmanuel Meirieu, avec Jean-Marc Avocat, Stéphane Balmino, Laurent Caron

> Rond-Point, 2bis av Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris, 01 44 95 98 00, du 4 au 29/01

> en tournée : le 10/03 au CNCDC Châteauvallon à Ollioules, 04 94 22 02 02, le 17/03 au Théâtre de Vénissieux, 04 72 90 86 68, le 21/03 au Panta-théâtre à Caen, 02 31 85 15 07

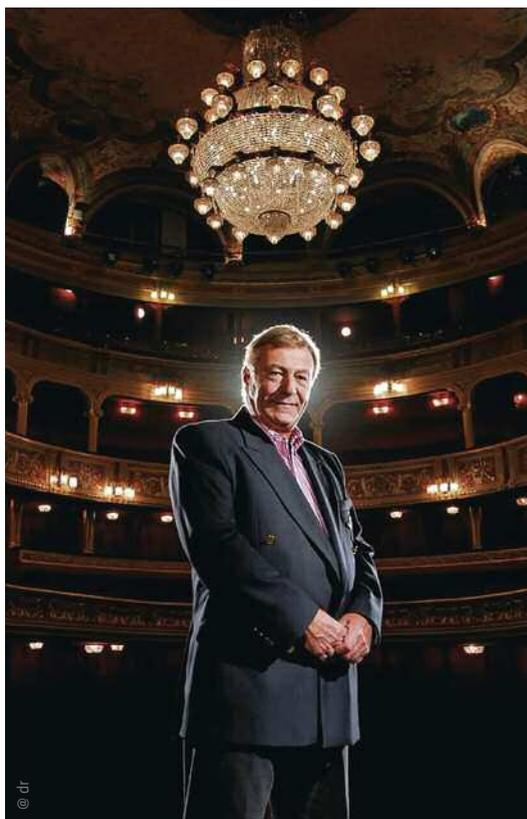


Concours Nouvel auteur 2017

Jean-Manuel Bajen

Le choix de l'exception

Jean-Manuel Bajen aurait pu se contenter du théâtre des Variétés. En 2004, il rachetait cette salle mythique au non moins mythique Jean-Paul Belmondo pour son plaisir personnel. Mais cet entrepreneur bordelais qui a fait fortune en construisant des maisons en bois a pris goût au théâtre. Jusqu'à créer en 2009 une fondation d'utilité publique pour aider des jeunes auteurs à émerger.



"Quelle est la matière première du théâtre ? C'est quand même le texte. Or personne ne s'en est occupé. C'est en cela que ma fondation est exceptionnelle". A entendre Jean-Manuel Bajen, tout semble se dénouer avec une simplicité désarmante. Là où d'autres ne cessent de se plaindre des aléas de ce métier, lui répond par l'action. Les gens ne viennent pas assez au théâtre ? Il met en place une équipe de cinq commerciaux chargés de faire connaître à tout le botten sa programmation. On se plaint des productions trop chères ? Il rachète les ateliers Marigny et imagine une politique de récupération des décors pour réduire les coûts de production. On monte toujours les mêmes comédies et on peine à trouver du sang neuf ? Il crée la Fondation Jean-Manuel Bajen en 2009 pour stimuler l'écriture de comédies. Les

auteurs lauréats reçoivent une enveloppe et on les aide à monter leurs projets. Un pari d'autant plus difficile qu'il se passe toujours beaucoup de temps avant qu'une pièce ne soit montée. Qu'importe, il prépare l'édition de 2017. Les auteurs qui souhaitent concourir peuvent envoyer leurs textes jusqu'au 31 mars. *"Ce qui m'intéresse, c'est de gagner. Je veux réussir quoi que je fasse"*. Même quand il s'agit d'aider les handicapés à travers l'association Futur Composé, il s'investit entièrement. *"Avec Futur Composé, on les fait évoluer par le théâtre. J'ai un petit-fils autiste et je peux mesurer sur lui tous les bienfaits d'une pratique théâtrale. Aucune fondation ne s'occupait d'eux avant. Je suis allé dans des créneaux où il n'y avait personne. C'est pour ça que je parle d'exception"*.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ Concours Nouvel auteur 2017

Envoi des textes jusqu'au 31 mars 2017 à l'adresse :

Fondation Bajen

Concours Nouvel Auteur 2017

19 Galerie des Variétés
75002 Paris

www.fondationbajen.com

Bienvenue au nouveau pensionnaire

Gaël Kamilindi *Un destin*

En février, Gaël Kamilindi rejoindra la troupe de la Comédie-Française comme pensionnaire. Ce jeune homme n'est pas tout à fait un débutant. A 28 ans, il a déjà joué sous la direction de Bob Wilson dans *Les Nègres*, de Warlikowski dans *Phèdre(s)* et en ce moment on peut le voir dans *Le dernier testament* que met en scène Mélanie Laurent.

Gaël Kamilindi est très heureux de rentrer au Français. Au-delà de la consécration qu'apporte de faire partie de la troupe de Molière, et de son adhésion à l'orientation qu'Eric Ruf donne à cette maison, c'est quelque part une revanche sur un destin annoncé qui ne lui convenait pas. *"Quand j'étais plus jeune, on me disait que ma couleur de peau pouvait être un frein, que je ne jouerais que des textes contemporains, jamais de grands classiques. Heureusement les choses évoluent. Quand j'ai passé l'audition pour Les Nègres, il y avait beaucoup d'acteurs noirs qui se présentaient".*

Né à Kinshasa d'une mère rwandaise et d'un père israélien qui ne l'a pas reconnu, il perd sa mère à 6 ans et fuit le génocide pour se réfugier en Suisse chez une tante qui l'adopte. *"J'ai grandi en Suisse à partir de l'âge de 7 ans".* C'est là qu'il découvre le théâtre. Par hasard. A 12 ans, deux de ses meilleurs amis suivent un atelier de théâtre. Quand en fin d'année, ils



montent *Le petit Prince*, Gaël retient son souffle. *"Je me suis dit que j'allais faire comme eux. Et aussi surtout parce qu'à cause du théâtre, je n'étais plus avec eux le mercredi"*. Des trois, c'est le seul qui a continué dans cette voie. Le diplôme de la maturité (le bac suisse) en poche, il s'inscrit à la fac, mais le plaisir du jeu le rattrape. *"C'était aussi de raconter des histoires, de défendre des auteurs, et de donner la parole à ceux qu'on n'entend pas"*. D'où l'émotion qu'il a eue à jouer *Les Nègres* de Genet et *Le dernier testament*. Il ré-écrit même le prologue du *Dernier testament* à l'aune de sa propre histoire. *"Quand on s'est rencontrés avec Mélanie, on a bu des cafés pour se connaître et je lui ai raconté ma vie. C'est elle qui m'a suggéré d'écrire le prologue. J'ai écrit trois pages en lien avec l'essai de Nancy Huston L'espèce fabulatrice, qui sont repassées entre les mains de Mélanie et Charlotte Farcet"*. Cette liberté de création, il l'avait déjà éprouvée avec Warlikowski qui l'a dirigé dans *Phèdre(s)* aux côtés d'Isabelle Huppert. *"Il offre un ring à ses acteurs où ils peuvent s'abandonner à leurs contradictions. Il ne veut pas d'acteurs exécutants. Tandis que chez Bob Wilson, c'est le contraire ; on est complètement au service de sa mécanique. Il n'y a pas de marge d'erreur possible. Le plus infime détail va se voir"*.

Ces rencontres, il les doit à son seul talent. Trop timide pour aller vers les metteurs en scène qu'il aime, Gaël les laisse venir à lui. *"C'est idiot. Je pense qu'il faut manifester aux gens qu'on a envie de travailler. C'est un métier qui fonctionne avec le désir. C'est ce qui nous fait avancer"*.

Hélène Chevrier

Co-directeur du théâtre de l'Oeuvre

Benoît Lavigne

Créer une effervescence

Les nouveaux directeurs du théâtre de l'Oeuvre, Benoît Lavigne et François-Xavier Demaison entament leur première saison avec une programmation ambitieuse mais pas élitiste. Après *Avant de s'envoler* avec Robert Hirsch et *Le Sourire d'Audrey Hepburn* avec Isabelle Carré, ils présentent *Scènes de la Vie Conjugale* avec Laetitia Casta et Raphaël Personnaz et *Les Discours dans une Vie* en début de soirée avec Samuel Le Bihan et Pascal Demolon.

Théâtral magazine : Robert Hirsch, Isabelle Carré, Laetitia Casta, Raphaël Personnaz, Samuel Le Bihan, Charlotte Rampling et aussi Thomas Fersen en mars, c'est courageux comme programmation pour un théâtre de la taille de celle de l'Oeuvre...

Benoît Lavigne : Oui. Mais c'est d'abord le plaisir d'accueillir des artistes que nous aimons et pour nous il était important dès la première saison d'inscrire artistiquement l'image de notre projet à la fois dans la continuité de la programmation exigeante que faisait Frédéric Franck mais surtout d'affirmer notre désir de défendre la création contemporaine et cela en essayant d'attirer à l'Oeuvre un public plus large et plus diversifié. Nous avons aussi la volonté d'ouvrir ce lieu à la musique, aux spectacles jeune public et à l'humour. Nous avons de nombreuses envies à l'avenir comme de faire des Master class un peu exceptionnelles avec des grands acteurs, accueillir de la musique classique, des lectures publiques et mille autres choses.

Cette programmation ambitieuse permet-elle au théâtre de retrouver son équilibre financier ?

Oui si on arrive à faire que les spectacles partent en tournée, si nous travaillons en co-production ou co-réalisation, si les artistes jouent avec nous financièrement le jeu et si nous arrivons à gérer au mieux le théâtre. Parmi les sources de revenus, on envisage aussi de privatiser la salle, ou de faire de l'évènementiel. Après c'est un équilibre fragile, nous avons beaucoup investi pour relancer ce lieu qui était en grande difficulté financière ces dernières années.

Nous avons lancé par exemple un nouveau site internet et créé l'Ubu Café dans le foyer avec pour envie de rendre le lieu plus chaleureux et convivial et produire une vraie effervescence.

Comment travaillez-vous avec François-Xavier Demaison qui dirige le théâtre avec vous ?

On travaille ensemble sur la programmation, on partage nos réseaux et on

prend les décisions ensemble. Après au quotidien, je suis au gouvernail avec Kim Poignant qui est directrice adjointe ; François-Xavier tournant cette saison son spectacle qui va se jouer fin janvier à l'Olympia et jouant dans une série pour M6.

Maintenant, vous dirigez deux théâtres : le Lucernaire et l'Oeuvre. Comment vous organisez-vous ?

Je me partage quotidiennement entre les deux. C'est parfois rock n'roll mais cela n'est aussi possible que grâce à la qualité des équipes de ces deux théâtres. Au Lucernaire, je suis efficacement aidé par Karine Letellier à la programmation et Magali Piatti à l'administration et à l'Oeuvre par Kim Poignant. Je suis très attaché au Lucernaire et nos efforts ont porté leurs fruits puisqu'on a gagné 40 % de fréquentation supplémentaire en deux saisons, quand à l'Oeuvre c'est une merveilleuse aventure difficile et exaltante mais en avoir la direction partagée est un immense honneur.

Vous êtes aussi metteur en scène. Votre emploi du temps vous permet-il de mener des projets personnels ?

Oui même si l'artiste que je suis est totalement au service des deux lieux pour le moment. C'est un choix que j'ai fait. Mais l'an prochain j'espère pouvoir signer une mise en scène au théâtre de l'Oeuvre comme au Lucernaire.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88
www.theatredeloeuvre.com

Philippe Mourrat

Directeur d'un théâtre pas comme les autres

Philippe Mourrat dirige la Maison des Métallos depuis 2009, un lieu emblématique de la lutte sociale reconverti aujourd'hui en établissement culturel de la Ville de Paris dédié au théâtre, à la musique, aux expositions. Il y fait une programmation originale pour les habitants du quartier en rapport avec les questions sociales qui les préoccupent.

L'engagement du théâtre sur des questions de société fait-il partie du cahier des charges ?

Philippe Mourrat : Dans l'appel à candidature à la direction, il y avait en filigrane l'idée d'établir une résonance avec le quartier et le passé de la maison liée au mouvement ouvrier. Effectivement le projet que j'ai présenté était un peu dans la suite de ce que j'ai fait avec *Les rencontres de la Villette* pendant 15 ans et plus généralement de tout mon parcours. On essaie de conjuguer l'artistique, le culturel, le sociétal et le scientifique. Les sciences humaines font partie de notre société et on a par exemple demandé à Cédric Villani qui est mathématicien d'animer une série de conférences très joyeuses sur les mathématiques. On a aussi en projet un chantier numérique sur les dimensions de partage, de citoyenneté, de lutte contre la fracture numérique. On veut éveiller des curiosités, susciter des désirs et être à l'origine de rencontres et de partage.

Parmi les sujets qui font débat il y a celui des élections...

On présente une adaptation du livre des sociologues Monique Pinçon-

Charlot et Michel Pinçon sur *La violence des riches* très en prise avec la question de savoir si le pouvoir se situe encore dans la politique ou dans la haute finance. On a aussi *L'avaleur* que vient de créer Robin Renucci sur le parcours d'un trader prédateur qui achète une usine et licencie tous les employés pour la revendre. Dans les projets forts, j'ai voulu aussi qu'on puisse voir *We call it Love* avec Carole Karemera, inspiré de la véritable histoire d'une mère qui s'attache au meurtrier hutu de son fils. Et dans les concepts originaux, on a *Radio Live*, l'émission de radio d'Aurélié Charon, qu'elle donne en direct avec des invités qu'elle fait parler sur les démocraties en danger et une dessinatrice qui dessine en live sur son ordinateur. C'est une émission joyeuse et ludique qui est reproductible dans d'autres lieux. Ici on fait du spectacle vivant, il y a du théâtre mais aussi de la danse, de la musique, des arts mélangés et beaucoup de salons. Cela brasse des publics très mélangés.

Beaucoup de vos spectacles ne restent pas longtemps à l'affiche. Pourquoi ne pas prolonger ceux qui



marchent ?

C'est une vaste question parce qu'on ne sait pas d'avance quel sera le succès d'une pièce. Donc on édite une programmation trimestrielle pour être réactif sur une actualité ou pouvoir faire une reprise.

Et puis vous ouvrez le théâtre toute la journée et son bar est aussi un lieu de rendez-vous.

Beaucoup de réunions s'y tiennent. On accueille aussi les conférences de rédaction du journal *Les Papotins* qui est tenu par des artistes. Tous ne sont pas forcément des spectateurs du théâtre.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *La Maison des Métallos*
94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011
Paris, 01 48 05 88 27
www.maisondesmetallos.paris

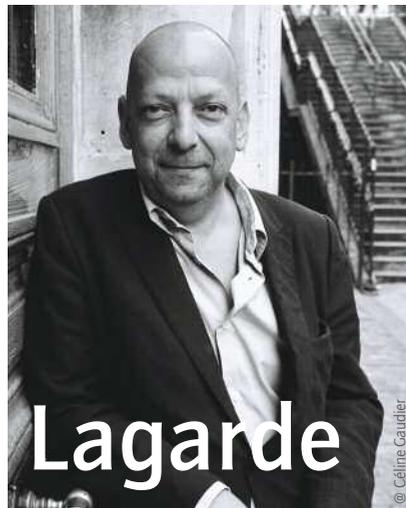
Vive la diversité !

A Reims, le Festival Reims Scènes d'Europe met en valeur chaque année des artistes européens dont les spectacles traitent de thématiques actuelles. Cette année, son directeur Ludovic Lagarde a souhaité faire une programmation autour de **la représentation des minorités et de la diversité sur les plateaux de théâtre.**

Une question d'autant plus importante en cette année électorale en France. "Quand je prends le tramway à Reims, je croise une diversité de population très importante que je ne retrouve pas sur le plateau du théâtre".

Le théâtre, c'est la Comédie de Reims qu'il dirige depuis 2009. "Et on retrouve ce phénomène dans les écoles de théâtre. Du côté des musiques actuelles et de la danse, cela a beaucoup bougé, parce que ça fait plus immédiatement partie de la culture des jeunes et des quartiers et qu'on a moins besoin de faire d'études. Le théâtre passe par le texte, la grande culture entre guillemets et il génère peut-être plus d'intimidations et de barrières sociales". Mais selon les pays, les choses peuvent être différentes. Ainsi le théâtre Maxim-Gorki de Berlin qu'il invite au festival compte majoritairement des artistes issus de l'immigration. "Les deux tiers de la troupe sont constitués par des enfants de la diversité. Le directeur Nurkan Erpulat est d'origine turque et fait un théâtre très politique. Et comme l'Allemagne a accueilli énormément de réfugiés, ils viennent de constituer une deuxième troupe avec des comédiens réfugiés". Peter Brook qui fait beaucoup travailler et depuis longtemps des acteurs africains et japonais sera aussi présent. "Il a été pionnier dans le

domaine mais en ne s'intéressant qu'à l'aspect artistique des choses et pas aux questions sociales. Ce qui explique qu'il n'ait pas fait école". Le festival accueille aussi les grecs de la compagnie d'Athènes Vasistas theatre group qui présentent *Apologies 4 & 5*. "C'est tout un travail sur le chœur, la manière de s'intégrer dans un groupe par le chant". Dans les spectacles marquants cette saison, on retrouve celui de Myriam Marzouki *Ce qui nous regarde* autour de la question du voile. "On a aussi un projet un peu cinglé de Massimo Furlan, *Hospitalités*". Ayant entendu le maire du village de Bastide-Clairence, dans le Pays Basque se plaindre que l'immobilier ait flambé, Massimo lui a proposé pour faire baisser les loyers de faire croire à l'ouverture d'un centre d'accueil des migrants et d'en faire une performance relayée par les médias avec les habitants du village. "Le maire a sauté sur l'occasion et ouvert un vrai centre. Du coup Massimo fait sa performance avec un projet qui se fait en vrai". Autre fidèle du festival, la metteuse en scène serbe Sanja Mitrović qui monte avec l'acteur Vladimir



Ludovic Lagarde

© Céline Caudier

Aleksić *I am not ashamed of my communist past* sur l'histoire de la Yougoslavie. "Ils ont eu l'idée de raconter ce pays disparu à travers l'histoire de son cinéma".

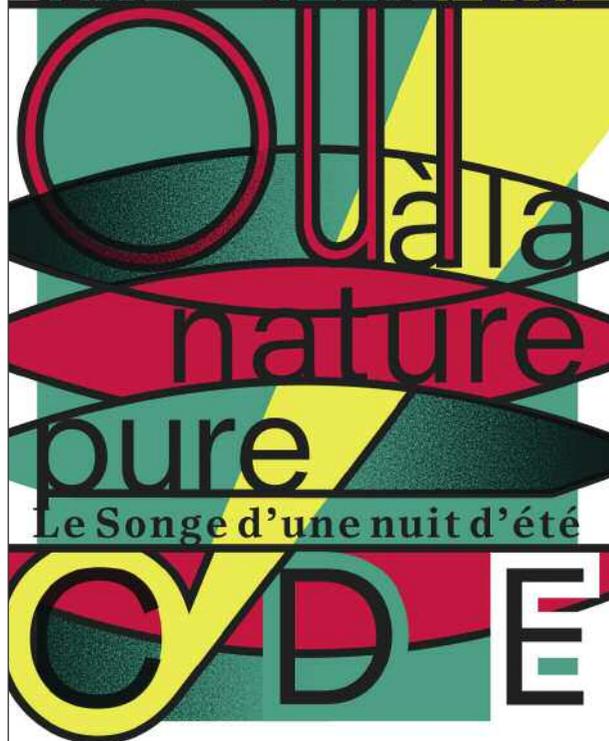
Ludovic Lagarde va lui-même diriger plusieurs lectures par le collectif du théâtre : deux textes d'Aïat Favez, dont sa dernière pièce *De plus belles terres* et des extraits de son roman *Terre vaine* et la pièce de Jelinek *Les Suppliants* écrite en 2013 et réactualisée depuis.

Inviter ces artistes, c'est aussi l'occasion de les aider. "On a tellement de facilité à travailler ensemble qu'on se dit que ça ne concorde pas avec ce que les médias nous renvoient comme image". Alors qu'on parle de crise, de repli sur soi, de nationalisme, du côté des artistes, "il n'y a jamais eu autant d'échanges européens et de coproductions internationales..."

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ Festival Reims Scènes d'Europe,
<http://www.scenesdeurope.eu>
du 2 au 11/02

02.03. - 17.03. 2017



Création

Le Songe d'une nuit d'été

De William Shakespeare
Mise en scène
Guy Pierre Couleau
Du 02.03. au 17.03.2017

Traduction:

Françoise Morvan et
André Markowicz
Editions Les Solitaires
Intempestifs
Assistante à la
mise en scène:
Carolina Pecheny
Scénographie:
Elissa Bier
Costumes:
Laurianne Scimemi
Lumière:
Laurent Schneegans
Musiques originales:
Philippe Miller
Masques et
maquillages:
Kuno Schlegelmilch

Avec:

Sébastien Amblard
Marlène Baulmont
Clément Bertonneau
François Kergourlay
Anne Le Guernec
François Macherey
José Maria Mantilla
Adrien Michaux
Ruby Minard
Martin Nikonoff
Carolina Pecheny
Achille Sauloup
Romaric Séguin
Rainer Sievert
Jessica Vedel
Clémentine Verdier

Comédie De l'Est

Centre dramatique
national d'Alsace
68000 Colmar
03 89 24 31 78
www.comedie-est.com

Coproduction Théâtre
du Peuple - Bussang

Direction:
Guy Pierre Couleau



16 DÉC > 21 JAN

ÉMILE FRIANT, UNE VIE DE PEINTURE

PHILIPPE CLAUDEL / CHARLES VILLENEUVE DE JANTI (ARTISTE ASSOCIÉ)

CRÉATION

9 > 11 JAN

LE PETIT COUCHER DE STANISLAS

JEAN-PHILIPPE JAWORSKI / MICHEL DIDYM / BRUNO RICCI (ARTISTE ASSOCIÉ)

10 > 13 JAN

TABLEAU D'UNE EXÉCUTION

HOWARD BARKER / CLAUDIA STAVISKY

24 > 27 JAN

PLAY LOUD

FALK RICHTER / JEAN-THOMAS BOUILLAGUET, CIE MAVRA (ARTISTE ASSOCIÉ)

CRÉATION

LE 27 JAN

SAVOIR VIVRE

PIERRE DESPROGES / CATHERINE MATISSE ET MICHEL DIDYM

31 JAN > 10 FÉV

SALES GOSSES

MIHAELA MICHALOV / MICHEL DIDYM

7 > 10 FÉV

DOM JUAN

MOLIÈRE / MYRIAM MULLER

7 > 10 MARS

LE VENT SE LÈVE (LES IDIOTS / IRRÉCUPÉRABLES ?)

PASOLINI - DEBORD - BOND... / DAVID AYALA (ARTISTE ASSOCIÉ)

13 > 16 MARS

FEMME VERTICALE

BADINTER - DESPENTES - WOOLF... / ÉRIC MASSÉ

21 > 23 MARS

LE MALADE IMAGINAIRE

MOLIÈRE / MICHEL DIDYM

CDN
NANCY
LORRAINE

LE MANUFACTURE

DIRECTION MICHEL DIDYM

10 RUE BARON LOUIS
54014 NANCY CEDEX

www.theatre-manufacture.fr

PRINTEMPS
NANCY



Grand Est
ALORS CHANGONS D'OPINION

ville de
Nancy

Avec le soutien du Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle et de la région Île de France du Grand Nancy.



J. Castro & D. Ortiz

Cadre coréen

Josefina Castro et Daniel Ortiz forment un couple depuis leur rencontre à l'école de cirque La Arena, près de Buenos Aires. Elle fait du trapèze et découvre qu'avec le cadre elle peut aller beaucoup plus loin. Ensemble, ils vont parfaire leur technique à l'ESAC, l'Ecole Supérieure des Arts du Cirque avec Yuri Sakalov, un maître dans l'aérien. Le numéro qu'ils présentent dure huit minutes et donne l'impression que Josefina s'envole. Une remarquable maîtrise de leurs corps et de la gravité due à des heures d'entraînement et à une écoute mutuelle. *"En fait je ne m'aperçois pas que je vole parce que je n'arrête pas de penser à ce que je dois faire"*. Le couple est au centre de leur vie et de leur travail. *"On ne voulait pas raconter d'histoire spécifique. Plutôt montrer la réalité de notre relation, ses différents états. On vit et on répète dans un espace très petit et ce ne serait pas possible si on n'était pas capable d'accepter l'autre comme il est. On peut être très énervés l'un contre l'autre sans que cela nous empêche de travailler ensemble. On sait aussi qu'on se connaît très bien mais qu'on peut encore être surpris (rires)." C'est ça le couple ! Mais surtout leur couple car Daniel insiste sur la spécificité de leur relation. "Ça se traduit dans le spectacle à travers l'équilibre, la symétrie ou la dissymétrie". Ils préparent une version longue de vingt minutes. Autant dire que leurs disputes sont une source inépuisable de création.*

■ Josefina Castro et Daniel Ortiz
27/01 à 20h30 et 28/01 à 14h30



Guillaume Karpowicz

Diabolo

Guillaume Karpowicz pratique le diabolo depuis douze ans. Il s'est formé à l'University of Dance and Circus (DOCH) de Stockholm, où il a appris le maniement de cet objet qui ressemble à un gros sablier creux. *"Il est généralement posé sur une ficelle et en lui donnant de la vitesse, il produit un effet gyroscopique"*. En fait, Guillaume pratique une variante du jonglage avec un seul objet qu'il taquine avec des baguettes, qu'il fait sauter et rebondir en dessinant des figures poétiques. Poétiques car le numéro qu'il propose produit autour de lui des cascades de fleurs ou d'arcs en ciel.

"C'est facile de rajouter d'autres éléments au cirque pour se distinguer. Le plus souvent, c'est du théâtre, de la danse ou du mime. Moi, j'ai essayé plein d'écritures chorégraphiques. Au final, je crois qu'il faut surtout essayer le plus possible d'être soi-même". Et pour se trouver, Guillaume voyage, croise des cultures différentes et voit beaucoup de spectacles. *"Même le fait de ne pas aimer un spectacle m'apprend quelque chose sur moi-même"*.

■ Guillaume Karpowicz
26 et 28/01 à 20h30



38e Festival Mondial du Cirque de Demain

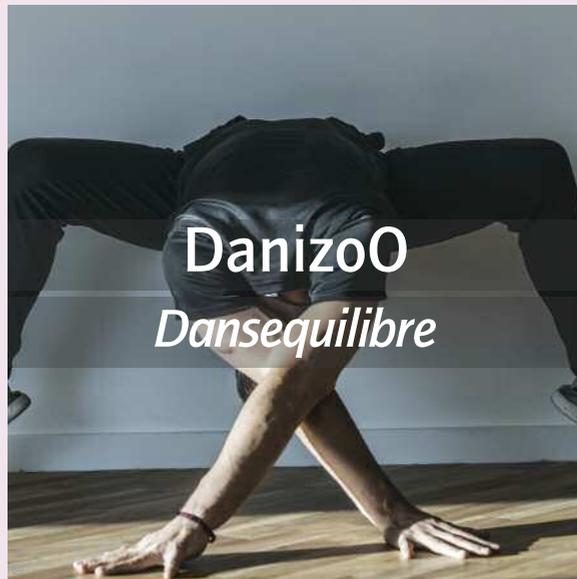
au Cirque Phénix Pelouse de Reuilly 75012 Paris, 01 40 55 50 56
du 26 au 29 janvier 2017



Rémi Lasvènes
Jonglerie nouvelle

Le nom de sa compagnie en dit long sur le graal que cherche ce jeune homme : *Sans gravité*. Comme la plupart des humains, Rémi Lasvènes veut défier les lois de la gravité. Mais pour cela il utilise les outils que lui a donnés sa formation : le jonglage et la magie. Et pour le reste, la poésie et l'humour, c'est de lui. Le numéro qu'il présente au festival s'appelle *Apesanteur*. "C'est un numéro que j'ai créé au Lido, l'école de cirque de Toulouse dans le cadre d'un atelier d'accompagnement à la création". Il ne se contente pas de jongler, il amène aussi de la magie en jouant avec des balles en apesanteur. "Les jongleurs travaillent avec la gravité. Quand elle est inversée, ça change tous les repères". Sa proposition n'est pas basée que sur de la performance technique "mais sur un univers que j'amène avec un propos, quelque chose à raconter. Je ne cherche pas qu'à impressionner mais à susciter d'autres émotions." Dans *Déluge*, un spectacle d'une heure qui est l'extension d'*Apesanteur*, il parle de sujets qui lui tiennent à cœur, comme de la faculté d'adaptation de l'être humain, d'écologie, d'environnement. Fasciné par les histoires et inconditionnel de Chaplin et de Keaton, il a même conçu une exposition magique avec des balles en lévitation autour d'objets ayant appartenu à sa grand-mère. "Ça s'appelle Le tricot de Denise et on raconte l'histoire incroyable de cette femme..."

■ Rémi Lasvènes
7/01 à 20h30 et 28/01 à 14h30



DanizoO
Danse d'équilibre

Daniel Gómez Montilla dit DanizoO est un ex-membre de la compagnie espagnole de break dance Crazy Zoo. Dans ses performances solo, il mêle de façon stupéfiante hip hop, danse contemporaine et classique. Son corps se déploie, tourne sur le dos, compose une figure figée au sol, puis s'envole gracieusement dans les airs, DanyzoO c'est le bboy devenu cygne. "Je mélange les styles, c'est vraiment ma marque de fabrique, j'adapte la technique du breaking et la combine avec la danse classique et contemporaine, en particulier dans les acrobaties où j'intègre par exemple des étirements de pieds". Pas jeté, grand écart, arabesques, on retrouve le vocabulaire de la danse classique mélangé au "hand balance", l'équilibre avec une main. "Pour rentrer dans le milieu du cirque j'y ai rajouté beaucoup d'équilibrisme et d'acrobaties. Le cirque a amené une nouvelle ligne de mouvement à ma façon de danser, à la fois plus compacte et plus puissante". DanizoO considère d'ailleurs son art comme un travail de recherche sur le devenir du cirque : "Je veux montrer la fusion qui a lieu aujourd'hui dans la danse et donner un aperçu de ce qui va advenir. Le futur du cirque va être un mélange brutal des styles et des techniques, c'est une ébauche de ce que peut devenir le cirque demain."

Enric Dausset

■ DanizoO
26/01 et 28/01 à 20h30





■ Karamazov

[Dostoïevski en grand]

d'après Fiodor Dostoïevski, mise en scène Jean Bellorini

Théâtre Gérard Philipe, Saint-Denis, du 6 au 29/01. Tournée : Bayonne, Nice, Brive, Créteil, Châtenay, Amiens, Toulouse, Lyon...

Jean Bellorini plonge de tout son être dans le roman de Dostoïevski et nous entraîne au cœur de la terrible fratrie des Karamazov. Son travail sur le texte, à partir de la traduction d'André Markowicz, ne ternit en rien la force littéraire de l'œuvre, tout en nous donnant à entendre dans une langue très directe, libre et limpide une intrigue resserrée. Devant une vaste maison de bois, une datcha entourée de sable noir, glissent des plateaux mouvants sur lesquels apparaissent les différents lieux de vie, des cages de verre, sortes de vitrines de l'intériorité des héros. Des dialogues forts, crus et cruels, de longues envolées, et aussi comme toujours dans les mises en scènes de Bellorini, de la musique. Belle, omniprésente, centrale, et rejoint les chansons de certains protagonistes qui viennent faire appel à une autre dimension d'écoute du spectateur, à la manière d'une comédie musicale. L'effet est saisissant. Au cœur de ce dispositif superbe et gigantesque, la distribution de grande qualité des comédiens musiciens chanteurs fait mouche. De ce montage fleuve de plus de cinq heures, où l'esthétique le dispute au talent lumineux des artistes, on ressort ébranlé et conquis.

François Varlin

■ Pour un oui ou pour un non

[Rencontre au sommet]

de Nathalie Sarraute, avec Nicolas Briançon, Nicolas Vaude et Roxana Carrara

Poche Montparnasse, 75 bd du Montparnasse 75006 Paris, 01 45 44 50 21

Après avoir quitté récemment la Comédie-Française, Léonie Simaga recrée *Pour un oui ou pour un non*, pièce de Nathalie Sarraute sur laquelle elle avait déjà travaillé au Vieux-Colombier en 2007. Du propre aveu de la metteuse en scène, cette version se veut plus distanciée, plus intelligente que la précédente, davantage sanguine. Nicolas Briançon et Nicolas Vaude sont les deux vieux amis qui vont mettre fin, sous nos yeux, à une relation de vingt ans. Un mot, une attitude ou un jugement mal placés à un moment particulièrement sensible ? On ne sait pas exactement ce qui les déchire, comme ce fil que l'on tire sur une veste et qui découdrait l'ensemble. Mais par la direction qu'elle donne à la pièce, Simaga parvient, dès l'entrée du second personnage, à faire se questionner le public : comment ces deux hommes que tout oppose par la pensée et la gestuelle ont-ils pu être un jour amis ?

Briançon est franc, direct, presque brutal, comme un aigle, quand Vaude a tous les attributs d'un volatile qui se verrait majestueux ? Le combat qui les oppose passe au-dessus de simples coups de becs ou d'échanges de noms d'oiseaux : ils s'illustrent par une haine semblant toute viscérale, pour le plus grand plaisir d'un public riant aux éclats.

Hadrien Volle

■ Vu du pont

[Migrants années 50]

de Arthur Miller, mis en scène d'Ivo van Hove, avec Charles Berling...

Odéon Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 5/01 au 4/02 Toulon du 1 au 12/03, Lyon du 11 au 15/04

Reprise de l'un des grands chocs de la rentrée 2015. C'est un classique des années 50, du beau temps du théâtre social. Un docker d'origine italienne, installé à New-York, accueille deux cousins venus de Sicile : des migrants, des clandestins, qu'il loge et qu'il aide à trouver du travail. Mais l'un des cousins s'éprend de la nièce que le docker chouchoute avec un soupçon d'amour incestueux. Le drame tourne à la tragédie. On avait un peu oublié ce texte, qui fut marquant à sa création et adapté à l'écran. Ivo van Hove, qui vient de le monter à Londres, reprend la même mise en scène avec des acteurs français. Il en donne une vision complètement moderne, dans un dépouillement dont l'abstraction amplifie la force concrète et charnelle du spectacle. Pas d'autre décor qu'une sorte de terrasse blanche, pas d'accessoires. Les scènes d'information sont réduites à une phrase pour que rien ne soit jamais anecdotique. Des affrontements purement physiques ou esthétiques amplifient la percussion des dialogues d'Arthur Miller. Charles Berling entre et fait entrer formidablement dans le tourment clos du personnage central. Tous ses partenaires, Pauline Cheviller, Laurent Papot, Nicolas Avinée, sont d'une vérité simple et troublante.

Gilles Costaz

MOULIN ROUGE® PARIS



Feerie

LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 190 €
REVUE À 21H ET À 23H À PARTIR DE 77 €

MONTMARTRE

82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82

THE SHOW OF THE MOST FAMOUS
CABARET IN THE WORLD !

DINNER & SHOW AT 7PM FROM €190
SHOW AT 9PM & 11PM FROM €77

WWW.MOULIN-ROUGE.COM

FACEBOOK.COM/LEMOULINROUGEOFFICIEL

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Ivo Livi

[Montand ressuscité]

de et avec Ali Bougheraba

Tristan Bernard, 64 rue du rocher 75008 Paris, 01 45 22 08 40, à partir du 21/01

Dans un spectacle musical enlevé, Ali Bougheraba raconte le parcours du jeune Italien, de sa naissance -la scène de l'accouchement est irrésistible- à sa mort le 9 novembre 1991. Cinq acteurs chanteurs et danseurs jouent tous les rôles sans jamais tirer la couverture à eux. Montand ressuscite sur scène dans un décor pourtant quasi vierge. Son rêve d'Amérique, ses débuts incertains, ses rencontres aussi notamment avec les femmes qui ont compté dans son existence : Edith Piaf, Simone Signoret, Marilyn Monroe... "On a dit qu'on dirait tout... *Enfin presque*", lance en souriant l'excellente Camille Favre-Bulle, seule femme de la troupe. Celle-ci balaie une époque révolue en insistant davantage sur ce que l'on connaît peu et non sur les événements médiatisés parfois à outrance. "Amusez-vous la vie est si courte après tout", entonne-t-elle avec un enthousiasme communicatif. Car la joie et l'humour sont présents également dans cette soirée qui suscite un désir irréprouvable de réécouter les chansons interprétées par Montand. Lors de la première, sa dernière compagne, Carole Amiel et son fils Valentin qui avait 3 ans à la mort de son père ont longuement applaudi ce spectacle de belle tenue. Ils n'auraient pu imaginer un hommage aussi élégant et vibrant.

Nathalie Simon

■ Bleu blanc rouge

[Enquêtes sur le pouvoir]

de et par Nicolas Lambert

Tournée 2017 : Rabastens (81) Châtellaudren (22), Auch (82), Arpajon (91), Châteaugontier (53), Guise (02), Maisoncelle-Saint-Pierre (60), Oloron-Sainte-Marie (34), Forbach (57), Saint-Herblain (44), Bitche (57), Paris (75)

Nicolas Lambert a constitué en près de quinze ans une trilogie documentaire autour de la démocratie, ou plutôt l'"a-démocratie" comme il l'appelle. Le spectacle comporte trois volets qui traitent pour *Le maniement des larmes* de la politique d'armement française, pour *Elf la pompe Afrique* de l'affaire Elf-Aquitaine et pour *Avenir radieux une fission française* des liens de notre pays avec le nucléaire. Construits à partir des déclarations officielles et officieuses (*Le maniement des larmes* s'appuie sur beaucoup d'écoutes téléphoniques), les spectacles ne sont pas à charge mais mettent le spectateur en position d'enquêteur, de juge d'instruction ou de journaliste. Aucune démonstration n'est faite sur scène, aucune conclusion n'est imposée au public.

C'est intelligent et drôle, Nicolas Lambert incarnant et imitant certains protagonistes que l'on connaît comme Sarkozy, Kadhafi, Rocard, Anne Lauvergeon..., avec beaucoup de fantaisie. On en sort plus éclairé et le fait de nous donner les clés de ces affaires nous redonne un peu de notre dignité de citoyen, souvent piétinée par cette même démocratie dont on avait pourtant rêvé.

Hélène Chevrier

■ Une chambre en Inde

[mais alors, que peut le théâtre ?]

mise en scène d'Ariane Mnouchkine

Théâtre du Soleil, 75012 Paris, 01 43 74 24 08, du 11/1 au 10/2, puis du 4/3 au 21/5

Cornélia dort dans sa chambre de Pondichéry quand le téléphone sonne. Elle apprend que le directeur de sa troupe abandonne l'idée de la création du *Mahabharata* qui les avait conduits à poser leurs valises en Inde. Alors Cornélia, qui n'a jamais eu de "vision", qui n'a jamais rien créé, se retrouve à remplacer M. Lear au pied levé pour essayer de trouver un rôle au théâtre dans ce monde en crise.

Une chambre en Inde se déroule dans un espace délimité et pourtant global. Le monde entier né des rêves et des cauchemars de Cornélia. Tour à tour se succèdent les scènes nombreuses, comme autant de facettes du monde : violences faites aux femmes, de l'Inde à l'Arabie-Saoudite, création en temps de guerre, affrontements au Moyen Orient et terrorisme à l'échelle planétaire. Cela entrecoupé de scènes du *Mahabharata* aux costumes splendides et aux mélodies hypnotiques.

Entre rire et horreur, le nouveau spectacle du Théâtre du Soleil est une création véritablement collective – mise en harmonie par Hélène Cixous – où les idées, les façons d'en débattre et l'ancrage du théâtre dans le monde actuel sont les maîtres mots d'une émulation commune. Dans cette "chambre", Ariane Mnouchkine pose beaucoup de questions et laisse le soin à ceux qui la suivront de trouver des réponses...

Hadrien Volle

**KI M'AIME
ME SUIVE**

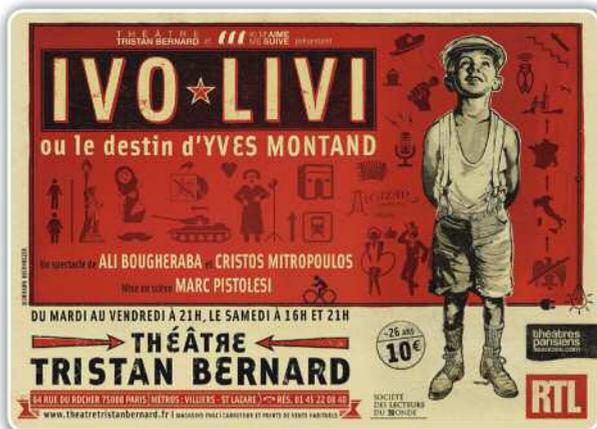
PRODUCTEUR DE SPECTACLES & CRÉATEUR D'ÉMOTIONS

À L'AFFICHE À PARIS



« La découverte de l'année »
Le Parisien Magazine

« À courir de rire »
L'Équipe Magazine



« Tout simplement jubilatoire ! »
Le Parisien

« Scotchant, formidable »
Télérama

Tous nos spectacles sur www.kimaimemesuive.fr

**CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL
BESANÇON
FRANCHE-COMTÉ**
DIRECTION CÉLIE PAUTHE

**SI BLEUE, SI BLEUE
LA MER**

TEXTE
NIS-MOMME STOCKMANN

MISE EN SCÈNE
ARMEL VEILHAN

AVEC ROMAIN DUTHEIL, MARIE FORTUIT, GUILLAUME MIKA
DU 10 AU 13 JANVIER 2017
AU PETIT THÉÂTRE DE LA BOULOIE
EN PARTENARIAT AVEC LE CROUS

www.cdn-besancon.fr
03 81 88 55 11
Avenue Edouard Droz 25000 Besançon
ARRÊT TRAM PARC MICAUD

PROVIDENCE

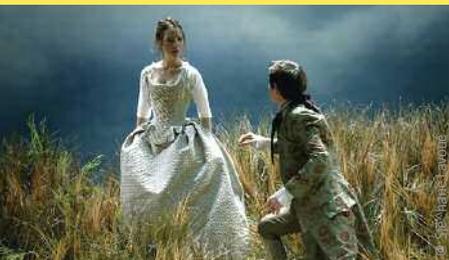
TEXTE
OLIVIER CADIOT

MISE EN SCÈNE
LUDDOVIC LAGARDE

AVEC LAURENT POITRENAUX
LES 31 JANVIER ET 1^{ER} FÉVRIER 2017
AU CDN GRAND SALLE

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Le Petit-Maître corrigé

[Une délicieuse initiation]

de Marivaux, mise en scène C. Hervieu-Léger, avec Loïc Corbery, Claire de La Rüe du Can..

Comédie-Française, place Colette 75001 Paris, 01 44 58 15 15, jusqu'au 24/04

Dès le lever du rideau, on sait qu'on va se régaler. Une énorme touffe de paille figure une campagne en bataille sous des bourrasques de vents. Les valets émoussillés ne résistent pas à l'envie de s'y rouler et on glousse de plaisir en regardant leurs ébats. On est en province et la jeune Hortense s'inquiète auprès de sa suivante du peu d'empressement que lui porte Rosimond, le mari qu'on lui destine. Or un monde les sépare. Rosimond vient de Paris et il n'y a pas appris à montrer ses sentiments. Il se dissimule au contraire sous une personnalité fantasque et Hortense et Lisette vont s'employer à faire tomber son masque. On est chez Marivaux et les personnages intriquent savamment pour arriver à leurs fins... C'est délicieusement cruel, on a la banane du début à la fin. Les comédiens sont excellents à commencer par Loïc Corbery qui trouve avec Rosimond un rôle à la mesure de sa fantaisie et de son immense talent. On en sort heureux et grandi renforcé dans l'idée qu'il faut être soi-même pour ne pas passer à côté de sa vie. On regrette cependant encore une fois la mauvaise acoustique de la salle qui rend toute une partie du texte inaudible.

Hélène Chevrier

■ Darius

[Un duo qui sent bon !]

de Jean-Benoit Patricot, avec Clémentine Célerié, Pierre Cassignard

Théâtre des Mathurins, 75008 Paris, 01 42 65 90 00, à partir du 24/01

C'est une histoire très belle. Celle d'une mère qui sacrifie ce qu'elle possède pour obtenir d'un grand parfumeur – un nez – la création de parfums très précis pour son fils. Des parfums remplis de souvenirs, évoquant des lieux visités, des voyages, des expériences, des personnes aimées ; en quelque sorte, lui transcrire la mémoire en parfums pour l'y replonger. Une pièce en forme de correspondance entre ces deux êtres, par lettre ou par mail, dans lesquels chacun essaie de persuader l'autre de ses intentions, de ses envies, de ses refus.

Le sujet particulièrement inattendu, et émouvant de cette pièce – dont nous tailleront le ressort principal – la rend extraordinairement originale. Clémentine Célerié se situe dans une empathie profonde avec son partenaire, une écoute attentive et concentrée jouant l'enthousiasme, le doute, la déception, l'émotion avec le meilleur d'elle-même. Pierre Cassignard, dans une tonalité plus fiévreuse, avance pas à pas dans cette histoire avec délicatesse. C'est un duo solide, très équilibré, qui se présente à nous, avec ce texte particulièrement évocateur aux tournures littéraires. Un projet d'une grande humanité, captivant, qui nous tire des larmes en nous donnant du bonheur.

François Varlin

■ Amphitryon

[Texte badin à effets cosmiques]

de Molière, mise en scène Guy-Pierre Couleau
Théâtre des Célestins à Lyon du 17 au 28 /01,
Théâtre Victor-Hugo de Bagneux le 23/03,
Bateau Feu à Dunkerque, les 10-11 /05

Amphitryon vient d'épouser Alcèmène, mais immédiatement, il est appelé à la guerre. Jupiter, dieu des dieux, profite de l'absence du mari pour en prendre les traits et se rendre dans le lit de la belle mortelle... Comme Jean-François Sivadier avec son *Dom Juan*, Guy-Pierre Couleau replace *Amphitryon* au cœur d'une scénographie constellée d'étoiles et de planètes. L'ensemble du plateau est frappant de beauté, les mobiles qui supportent les astres composent un univers enchanteur. Une sensation qui dure au fil de la pièce, car Guy-Pierre Couleau est d'un talent sans égal pour utiliser un dispositif et lui faire vivre d'infimes variations captivantes. Grâce à de simples machines à fumée, scènes dans le noir, coulisses et poulies : jamais notre œil ne s'ennuie.

Au milieu des astres évoluent des personnages "cyberpunk" néanmoins élégants. Si Luc-Antoine Diquéro utilise son corps comme aucun autre – en bon élève de l'école Lecoq –, l'ensemble des personnages semble être pris dans une chorégraphie toute en fascination-répulsions, les doubles se toisent, s'interrogent pour finir par s'attirer et exploser comme deux étoiles que la gravité aurait fait se rapprocher. Le public lui, admire le bel éclat que cette catastrophe produit.

Hadrien Volle

THÉÂTRE SAINT-Georges

Direction : Marie-Françoise Mignot

théâtres
parisiens
museums.com

ICI SI AMME
LE SAUVE la Compagnie des Femmes à Paris et le Théâtre Tristan Bernard croquent

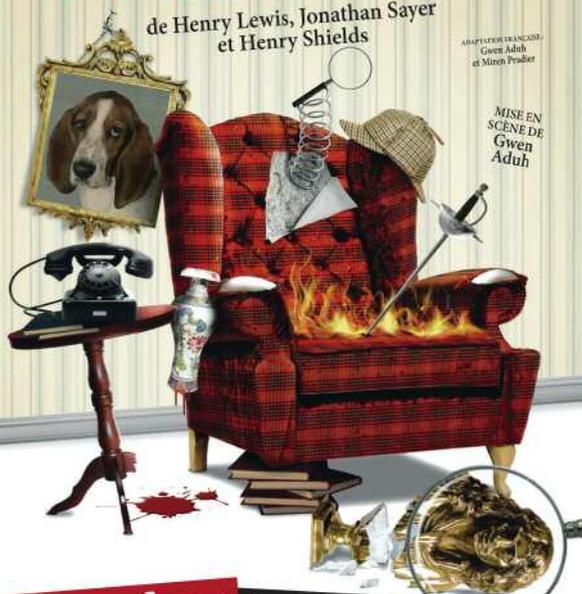
LES FAUX BRITISH

Une vraie **comédie catastrophe**

de Henry Lewis, Jonathan Sayer
et Henry Shields

ADAPTEUR FRANÇAIS
Gwen Aduh
et Miren Pradier

MISE EN
SCÈNE DE
Gwen
Aduh



MOLIÈRE DE LA COMÉDIE
2016

AVEC EN ALTERNANCE : Jean-Pascal Aribraï, Gwen Aduh, Dominique Bastien,
Aurélië de Cazanove, Michel Crémadès, Henri Costa, Christophe de Mareuil, Yann de Monterno,
Nikko Dogz, Lula Hugot, Jean-Marie Lecoq, Miren Pradier, Michel Scotto Di Carlo, Herrade Von Meier
DÉCOR : Michel Mugnier - COSTUMES : Aurélië de Cazanove - LUMIÈRES : Claude Couffin - MUSIQUE : Gabriel Levasseur

« **UNE PIÈCE FORMIDABLE** »
JT TF1

« **SHERLOCK CHEZ LES MONTY PYTHON** »
Direct Matin

« **LA PIÈCE LA PLUS DRÔLE DE L'ANNÉE** »
Le Parisien

SUCCÈS PROLONGATIONS
JUSQU'AU 29 AVRIL 2017

LOC : www.theatre-saint-georges.com
51 RUE SAINT-GEORGES - 75009 PARIS - MÉTRO SAINT-GEORGES
01 48 78 63 47
www.fnac.com - www.tickenet.fr - www.kimaimemesuive.fr

26 ans
10€

RIRE
97.4

PARIS
PREMIÈRE

MOI, CARAVAGE

DE ET AVEC
CESARE CAPITANI



EN ITALIEN
LES MARDIS

THÉÂTRE CONTEMPORAIN

LUCERNAIRE

À PARTIR DU 11 JANVIER DU MARDI
AU SAMEDI À 18H30, DIMANCHE À 16H
RÉSERVATIONS 01 45 44 57 34
LE PORTRAIT EN CLAIR-OBSCUR DU PEINTRE MAUDIT



■ La résistible ascension d'Arturo Ui

[Un puissant avertissement]

de Bertolt Brecht, mise en scène de Dominique Pitoiset, avec Philippe Torreton Amiens, Valenciennes, Antibes, Châteauvallon, Sète, Dijon, Marseille, Saint-Etienne, Sénart, Perpignan, Grenoble, Chambéry, La Rochelle, Brest, Saint-Brieuc

Dès les premières secondes, on est hypnotisé et saisi par un puissant sentiment de culpabilité. La pièce de Brecht, débarrassée des détails qui la situaient trop dans le contexte de 1933 (date de l'avènement d'Hitler au pouvoir), brosse le portrait d'un homme ancré dans une époque proche de la nôtre et qui en maîtrise tous les ressorts pour se hisser au pouvoir. Arturo Ui (Philippe Torreton, excellent) n'est qu'une petite frappe nerveuse mais suffisamment connectée à ce qui l'entoure pour comprendre comment se faufiler. Sous prétexte de protéger les commerçants d'une insécurité que lui-même orchestre, il vise le pouvoir suprême. Ses discours sont clairs, populistes et rassurants. Mais derrière, l'homme se comporte comme un animal sans foi ni loi qui ne cesse de mentir et de tuer. En fond de scène, les casiers vides d'une immense morgue se remplissent au fur et à mesure de son ascension. Dominique Pitoiset a clairement dit qu'il n'aurait pas monté cette pièce si nous n'étions pas en pleine année électorale. Elle sonne comme un avertissement face à la montée de l'extrême droite. On en sort à la fois séduit par l'énergie qui se dégage de cet homme et effrayé par notre propre emballement.

Hélène Chevrier

■ L'Avaleur

[Portrait de l'horreur en capitaliste]

mise en scène Robin Renucci

En tournée : Meylan, Rennes, La Maison des Métallos à Paris, Soissons, Pantin, Rethel, Villefranche, Neuilly-sur-Seine, Villeurbanne

"Il était une fois une entreprise...", les comédiens esquissent le cadre simple d'un conte moderne, une de ces histoires dont on entend souvent parler à l'ère de la mondialisation, mais dont finalement, on ignore tous les détails. En suivant les épreuves de celle-ci, cible d'une OPA sauvage de la part d'un financier de la City, on est au plus près de l'horreur. La laideur ne vient pas du décor, Robin Renucci place l'action dans un univers voisin de celui de Maëlle Poésy, où la grossièreté des traits des personnages et des costumes crée un univers proche de la bande dessinée. Non, l'horreur s'incarne en la figure du trader, interprété par un Xavier Gallais de retour dans une production à la hauteur de son talent. Il est métamorphosé en obèse, énorme, pourri de l'intérieur, dans un corps trop lesté pour pouvoir se mouvoir sans efforts.

L'Avaleur vulgarise les conséquences basiques de l'économie moderne en utilisant les outils du théâtre. On voit tout : la froideur, le monde qui change et les sacrifices au nom de l'argent roi. Le spectacle est haletant, construit épisode par épisode. Les chiffres et les lois deviennent attrayants grâce au jeu des comédiens qui en font transparaitre les enjeux humains et la leçon est d'autant plus dure que c'est le méchant qui gagne à la fin...

Hadrien Volle

■ Le dernier testament

[Epique et philosophique]

de James Frey, mise en scène Mélanie Laurent

6/01 Anthéa à Antibes, 13 et 14/01 Bonlieu à Annecy, du 25/01 au 3/02 Chaillot à Paris, 9 et 10/02 La Filature à Mulhouse

Pour sa première mise en scène au théâtre, Mélanie Laurent a choisi d'adapter *Le dernier testament de Ben Zion Avrohom*. Le roman de James Frey brosse le portrait d'un homme que tous les témoignages décrivent comme le nouveau messie après qu'il ait survécu à un accident mortel. Pourtant son image ne concorde pas avec celle qu'on se fait du messie. Il boit, se drogue, baise comme il en a envie et fréquente les terroristes. Sur scène, les personnages, magnifiquement interprétés par les comédiens, se succèdent les pieds dans la terre pour raconter leur rencontre avec Ben. On suit chaque témoignage, le cœur battant entre exaltation et angoisse. Le sol recouvert de terre, les images projetées, la musique transportent un texte déjà puissant. On ne peut pas s'empêcher de penser à Wajdi Mouawad, un des rares à renouer avec la dimension épique du théâtre (Charlotte Farcet - la dramaturge de la pièce est aussi celle de Wajdi Mouawad), mais avec en plus une dimension philosophique. Et si la pièce nous assure que le monde mérite d'être sauvé, elle pose aussi la question de savoir qui peut le sauver. Or il nous faudra peut-être admettre que le sauveur ne sera pas celui qu'on attend. Mélanie Laurent aura réussi encore une fois à nous convertir.

Hélène Chevrier

ABONNEZ

VOUS

25 euros
1 an



Votre magazine, tous les 2 mois dans votre boîte aux lettres



sur www.theatral-magazine.com :

- les critiques chaque semaine
- les coups de coeur chaque mois
- le magazine en version numérique

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à : Théâtral magazine
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France

Je m'abonne à Théâtral magazine et au site www.theatral-magazine.com

TARIFS FRANCE	1 AN <input type="checkbox"/> 25 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 45 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 60 euros
TARIFS ETRANGER	1 AN <input type="checkbox"/> 32 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 58 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 76 euros

Vos coordonnées :

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Pays :

E-mail (pour recevoir nos critiques et coups de coeur) :

Téléphone :

Profession :

J'adresse ci-joint mon règlement :

par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
COULISSES ÉDITIONS
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France

Merci !

Vos coordonnées ne feront l'objet d'aucune exploitation commerciale et ne seront communiquées à aucun partenaire. Conformément à la législation en vigueur vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.



Le grand journal d'une Oeuvre

L'autre jour un coursier sonne à ma porte : *"J'ai un livre pour vous."* L'ascenseur étant en panne, je lui demande pourquoi il ne l'a pas déposé dans la boîte aux lettres plutôt que de le monter jusque chez moi. Il brandit en soupirant une enveloppe gigantesque, lourde comme du plomb. Effectivement, vu son format (29,6 x 36,8 cm), cet album relié n'entrait pas dans la boîte.

Il s'agit du *Journal d'un théâtre parisien : L'Œuvre (2012-2016)* (Editions La Voie Lactée, 304 P., 42 €). Frédéric Franck, son auteur, a dirigé pendant quatre ans la jolie petite salle de la cité Monthiers dans le 9e arrondissement de Paris. Criblé de dettes, il a jeté l'éponge la saison dernière.

Il a toujours, comme Jean Vilar au TNP autrefois, publié des programmes copieux incluant les textes des pièces représentées. Dans celui de *La Dernière Bande*, de Samuel Beckett, montée par Peter Stein (le dernier de son règne), il s'était livré à une longue autojustification, reprise ici in extenso. En gros : j'ai tort mais j'ai raison. Pour un peu, il entonnerait comme Aznavour : *"Ce n'est pas ma faute mais celle du public qui n'a rien compris... Moi j'étais trop pur ou trop en avance..."*

Entendons-nous bien. Frédéric Franck jouit dans le milieu du théâtre d'une excellente réputation. Sans avoir jamais échangé plus de trois ou quatre mots avec lui, je le tiens en haute estime. Comment ne pas éprouver d'admiration pour un homme qui mise sur des spectacles et non sur des spéculations boursières plus juteuses et moins risquées ? Et de surcroît un homme de goût, qui se lance dans des spectacles ambitieux !

Seulement il ne tire pas la moindre leçon de ses échecs. Le luxe de cet album est significatif. Qui cet inventaire de quatre saisons en enfer va-t-il intéresser ? Les universitaires ? Au mieux, ils consulteront ce beau-livre en bibliothèque car il est cher et peu maniable. Ou bien il échouera sur une table basse dans un salon.

On peut comprendre l'amertume de l'ancien directeur de L'Œuvre face à la prospérité de théâtres dont la programmation répond à des critères de pur commerce. Mais enfin si la plupart de ses spectacles n'ont pas marché, il y a une raison à ça. C'est tout bonnement qu'ils étaient pour la plupart ratés ou qu'il y avait une inadéquation entre eux et le lieu qui les accueillait.

Beaucoup de professionnels ont félicité Frédéric Franck de mener une politique de théâtre subventionné dans un théâtre privé. J'y vois au contraire la cause de son fiasco. A moins de disposer d'une fortune inépuisable qui permette d'être un mécène, il faut qu'un théâtre privé gagne de l'argent. A tout le moins qu'il n'en perde pas. Equilibre difficile mais pas inatteignable.

Sans doute la jauge de L'Œuvre est-elle un obstacle. Trois cents places, c'est trop ou pas assez. Pierre Franck, le père de Frédéric, qui a lui-même dirigé L'Œuvre pendant quelques années, l'avait prévenu : *"Le succès que tu y auras ne te financera jamais l'échec qui suivra."* Son père avait raison, diriger un théâtre, ce n'est pas faire œuvre pie.

direction
Marguerite Gourgue

Le Théâtre La Bruyère
présente

théâtres
parisiens
associés.com


Théâtre

La Bruyère

Du mardi
au samedi
21H00
Matinée
samedi
15H30

5, rue La Bruyère
75009 Paris
M° Saint Georges



paris
île-de-france

LOC. : 01 48 74 76 99
www.theatrelabruyere.com



Piège mortel

NICOLAS
BRIANÇON

CYRIL
GARNIER

VIRGINIE
LEMOINE

MARIE
VINCENT

et

DAMIEN GAJDA

dans

PIEGE MORTEL de IRA LEVIN
adaptation GERALD SIBLEYRAS

mise en scène **ERIC METAYER**

Lumières Gaëlle de Malglaive - Décor Olivier Hébert - Son Vincent Lustaud
Costumes Cécile Adam - Assistante de mise en scène Sarah Gellé

NOMMÉ POUR LE
Prix
fondation
JACQUES TOJA POUR LE
théâtre

chunky charcoal

de et avec

Sébastien Barrier (Parole)

Benoît Bonnemaïson-Fitte (Dessins)

Nicolas Lafourest (Musique)

du 5 au 28 janvier 2017

inROCKUPRIBLES - A NOUS PARIS - Le Monde

la **colline**

théâtre national

www.colline.fr - 01 44 62 52 52

le temps et la chambre

de **Botho Strauss**

mise en scène

Alain Françon

du 6 janvier au 3 février 2017

un événement
Télérama

TROIS

linter

Le Monde arte